

Le Samedi

VOL. X. No 26
MONTREAL, 26 NOVEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

L'ÉPOPÉE IMPÉRIALE



LE RETOUR DES VAINQUEURS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1898

RÉSISTANCE IMPRÉVUE



I
Le policeman Bradford. — Encore ce vieil abruti ! Attend un peu, mon crapaud, je m'en vais t'apprendre à venir dormir en public. Tiens, attrappe ça, en attendant mieux. (Pouf!)

GERBE DE PENSÉES

Le travail ne trahit jamais.

x

Où a-t-on vu un os échoir à un bon chien ?

x

On ne discute qu'avec ceux qui sont de notre avis.

x

Celui-là ne reçoit pas les injures qui ne les entendent pas.

x

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

x

Il y a assez de malheurs réels dans la vie sans en forger d'imaginaires.

x

Le spectateur d'une partie engagée s'intéresse au joueur dont il suit les coups.

x

Donner des conseils est la consolation de ceux qui ont mal gouverné leur vie.

x

Le papier est un confident muet et insensible qui ne console pas, mais qui écoute.

x

L'écrituro est une froide traduction de la parole, et la parole est une sotte traduction de la pensée.

x

On trouve le calme de l'âme dans le travail de la pensée, comme le repos du corps dans l'exercice physique.

x

Tel est l'effet de l'habitude du danger : on admire chez un autre, comme acte de courage, une chose qu'on fait tous les jours sans y penser.

x

Dans les situations difficiles et les choses d'importance, on ne doit prendre conseil de personne ; il faut réfléchir, peser le pour et le contre, compter beaucoup sur soi, peu sur les autres, et agir.

BIBLIOPHILE.

UNE HONTE

Mme Casey. — Que sont devenus vos deux garçons, mame Carey.

Mme Carey. — Je suis fière de Mike. Sûr qu'il fera son chemin. A son âge, il est déjà propriétaire d'un magnifique "saloon". Mais Pat!...

Mme Casey. — Que fait-il, celui-là ?

Mme Carey. — Il fait le déshonneur de notre famille. Imaginez-vous qu'il passe son temps à écrire des poésies pour les journaux. J'ai vraiment honte de lui.

IL ATTENDAIT LA MÊCHE

Le marchand (à son nouveau garçon de magasin). — Allume le gaz, Johnnie.

Johnnie. — Oui, m'sieu !

Le marchand (cinq minutes plus tard). — Pourquoi n'allumes-tu pas le gaz, comme je te l'ai dit ?

Johnnie. — J'ai tourné la clef, m'sieu, et j'attend que la mèche sorte.

POUR LE SAUVER

Pillepoche. — Combien puis-je avoir pour cette montre d'or ?

Le prêteur sur gages (tout bas). — Mon ami, si la bourse fous fois avec cède mondre, fous aurez teux ans. Je fais fous en tonner 7 biastres, hour fous zauffer.

COMMENT ELLE SE VENGEAIT

La modiste. — Ainsi, vous n'êtes pas satisfaite de mon travail et vous allez m'abandonner ?

Madame Deuxvisages. — Oui, mais je vais vous recommander auprès de mes amies.

UN POINT DE DROIT

Emile. — Je voudrais bien connaître la loi.

Edgar. — Pourquoi donc ?

Emile. — Je désirerais savoir si j'ai le droit d'empêcher ce vieux fou de Chéveur de s'interposer entre sa fille et moi.

OU SERAIT LE PLAISIR

Mme Sansfonds. — Mon mari m'a gâté ma journée. Il m'a défendu d'acheter quelque chose de superflu.

Mme Cinqsous. — Est-il fou, ton mari ? Mais où serait le plaisir d'aller magasiner s'il ne fallait acheter que ce dont nous avons besoin ?



II

... Aie... Aie... Aie... Au meurtre ! J'ai le bras paralysé.
L'invalidé (furieux). — Ah, tu as brisé ma jambe de bois, policeman de malheur, mais tu vas voir qu'un mois de ton salaire ne suffira pas à la payer.

PAS CE QU'ELLE ATTENDAIT

Lui. — Enfin, nous sommes seuls et je vais pouvoir vous parler. Il y a bien longtemps que je cherchais une occasion qui ne m'est offerte qu'aujourd'hui. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

Elle. — Parlez, monsieur Bonparti, je vous écoute.

Lui. — Mademoiselle Hortense, vous ne vous êtes pas aperçue peut-être que, depuis quelque temps, j'étais contraint, mal à l'aise, embarrassé en votre présence ; j'avais quelque chose à vous dire et je n'osais.

Elle (rougissant). — Je m'en suis aperçue, monsieur Bonparti.

Lui. — Cette contrainte, cet embarras étaient dus à... au...

Elle. — Parlez sans crainte, monsieur Bonparti.

Lui. — ... Étaient dus à ce que vous sembliez ignorer que je suis fiancé avec votre sœur depuis trois mois.

LE TEMPS N'EST PAS VENU

Premier lieutenant. — Comment trouves-tu le cheval que je t'ai vendu, la semaine dernière ?

Second lieutenant. — J'en suis satisfait. J'aimerais cependant, qu'il tienne sa tête un peu plus haut.

Premier lieutenant. — Oh ! cela viendra quand tu me l'auras payé.

ETUDES MUSICALES



I — IL SCIE, ELLE TAPE.



II — ELLE TAPE, IL SCIE.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXIII

JE T'AIME

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain
 Qu'importeront alors les rides du visage,
 Mon amour se fera plus grave et plus sérieux.
 Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
 Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
 Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
 Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
 C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faibles par l'âge,
 Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;
 Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

MME EDMOND ROSTAND.

LE VIEUX PETIT EMPLOYÉ

Une triste vie, c'est celle du petit employé à cent vingt francs par mois, du vieux petit employé sans famille, qui ne gagnera jamais plus de cent vingt francs par mois.

Avez vous quelquefois réfléchi au traintrain lugubre de cette existence dénuée de tout imprévu, à l'abri de toute surprise ? Ah ! le pauvre vieux petit employé, comme il mène une pauvre vieille petite vie !

Le matin, il se lève de son pauvre vieux petit lit, dans sa pauvre vieille petite chambre, qui est tout là-haut, au sixième, parmi les mansardes des bonnes, gelée en hiver, étouffante en été, carrée d'un vilain moellon couleur tomate, tendue d'un hideux papier à raies vertes, éclairée par une fenêtre à tabatière d'où l'on a pour tout horizon l'océan des toits, ces vagues immobiles, et la forêt des tuyaux, ces arbres de tôle qui ne fleurissent jamais.

Il se lève donc, le pauvre vieux petit employé, et devant un pauvre vieux petit miroir encadré dans un rond de zinc, il fait sa pauvre vieille petite barbe, et il descend vers les huit heures, pour recommencer sa pauvre vieille petite journée.

Trois heures de bureau, à écrire en gothique, en coulée, en anglaise, à tracer des traits au tire-ligne, à corriger des fautes au grattoir, à copier et à recopier les mêmes sempiternelles paperasses sur les mêmes registres sempiternels.

A onze heures, déjeuner à la crémérie ! Que prendre ce matin ? Eh ! que pourrait-il prendre, sinon la pitance dont son estomac routinier a dû se faire à la longue une irrésistible manie ? Les œufs sur le plat d'un jaune pâle, bœuf en salade, charpie bruno, et le riz au lait, gruneaux de colle de pâte nageant dans une claire sauce azurée.

Et voici qu'en parcourant le *Petit Journal* et en fumant sa pipe, le pauvre homme a dépensé toute sa pauvre heure de liberté et il remonte à son bureau, pour écrire encore, pendant quatre fois soixante minutes, en gothique, en coulée, en anglaise, pour copier et recopier les mêmes sempiternelles paperasses sur les mêmes registres sempiternels.

Puis vient le soir. Une promenade sur les fortifica-

petite couchette où le pauvre vieux petit employé va dormir son pauvre vieux petit somme.

Et demain, après-demain, et toujours, il suivra le cours monotone de cette existence dénuée de tout imprévu, à l'abri de toute surprise, uniforme depuis tant de Circoncision et tant de Saint-Sylvestre.

Et cela restera jusqu'au jour où le pauvre vieux petit employé, mis enfin à la retraite, mourant de ses habitudes interrompues, aura fini sa pauvre vieille petite vie et sera couché à jamais dans sa pauvre vieille petite bière.

JEAN RICHEPIN.

PLUS RIEN A METTRE CHEZ MON ONCLE

Ned. — Je crois qu'il me sera impossible d'aller aux eaux, cet été.

Fred. — Pourquoi ?

Ned. — Des voleurs se sont introduits chez moi, la nuit dernière et m'ont volé tout mes habits d'hiver.

PROBABLEMENT

Bouleau. — Avec qui Jacques s'est-il marié ?

Rouleau (distrain). — Sais pas. Avec une femme, je suppose.

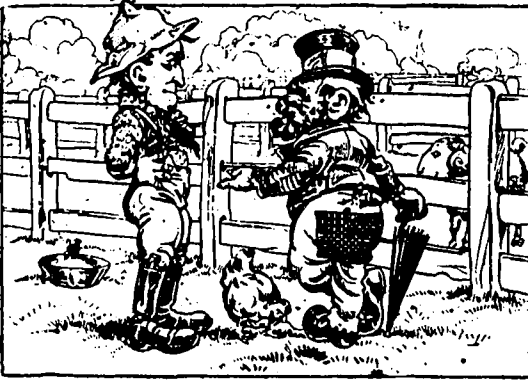
La force se passe du temps et brise la volonté ; mais, par cela même, elle ne peut rien fonder parmi les hommes. — MME DE STAEL.

LES SUITES D'UNE QUERELLE

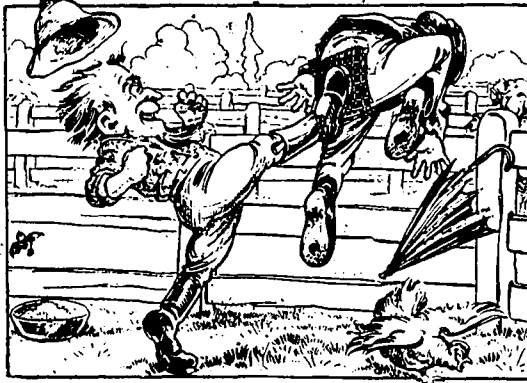


Violette (considérant d'un air triste son cavalier qui passe). — Ah, s'il pouvait avoir la triste nuit que j'ai passée ! Je me demande s'il me laisserait rattrapper les paroles que je lui ai dites ?

EN TRAIN EXPRESS



I
Sansle-sou. — Eh ! boss, je me rends à Montréal. Ne pourriez-vous pas m'aider ?



II
Baptiste — Certainement !

LES FILAOS

La-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume,
Monte un bois toujours vert de sombres filaos.
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
La-bas, dressant d'un jet ses troncs raides et roux,
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.
La-bas, bien loin d'ici, dans l'épaisseur de l'ombre,
Et tous pris d'un frisson extatique, à jamais,
Ces filaos songeurs croient leurs nefs sans ombre,
Et dardent vers le ciel leurs flexibles sommets.
Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages,
Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages,
Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.
Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,
Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend
Sous la ramure frêle uno sonore haleine
Qui naît, accourt, s'emplît, se déroule et s'étend,
Sourde ou retentissante, et d'arcade en arcade
Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,
Comme le bruit lointain de la mer dans la rade
S'allonge sous les nuits pleines de longs effrois.

Nulla rumour humaine à ces hauteurs sauvages
N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,
Épand seul le respect et l'horreur à la fois
Dans l'air religieux des solitudes hautes.
C'est ton âme qui souffre, ô forêt ! C'est ta voix
Qui gémit sans repos dans ces mornes savanes.

Et dans l'effarement de ton propre secret,
Exhalant ton arôme aux éthers diaphanes,
Sur l'homme, ou sur l'enfant vierge encor de regret,
Sur tous ses vils soucis, sur ses goûts naïves,
Tu fais chanter ton rêve, ô bois ! Et sur son front,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les rives,
Plane ton froissement solennel et profond.
Bien des jours sont passés et perdus dans l'abîme
Où tombent tour à tour désir, joie, et sanglot ;
Bien des foyers éteints qu'aucun vent ne ravime
Gisent ensevelis dans nos cœurs, sous le flot,
Sans pitié ni reflux de la cendre fatale.
Depuis qu'au vol joyeux de mes espoirs j'étais,
O bois éolien ! sous ta voûte natale,
Seul, écoutant venir de tes obscurs retraites,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les grèves,
Ta respiration onduleuse et sans fin.
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,
Fatidiques chanteurs au douloureux destin,
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée ;
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,
Ta grande âme, ô Nature ! éternelle offensée !
La-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieus,
Vous bruissez toujours au revers des ravines,
Et par delà les flots, du fond des jours brillants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents !
Et plus haut que les cris des villes périssables,
J'entends votre soupir immense et continu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu.

LÉON DIERN.

AU CONTINENT NOIR

La France vient d'infliger, à l'Almany Samory, une sanglante défaite qui semble devoir, pour toujours, annihiler la désastreuse influence de ce sanguinaire despote noir sur l'œuvre de civilisation entreprise sur la côte ouest de l'Afrique.

Jadis, à ors que Samory n'avait pas encore levé l'étendard de la révolte, le capitaine Binger lui rendit une visite qui emprunte une curieuse actualité aux récents événements.

L'Almany est un grand bel homme d'une cinquantaine d'années ; ses traits sont un peu durs, et, contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci, ce qui donne une expression de finesse à l'ensemble de sa physionomie ; ses yeux sont très mobiles, mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur.

Son extérieur m'a paru plutôt affable quo dur ; très attentif quand on lui fait un compliment, il sait être distrait et indifférent quand il ne veut pas répondre catégoriquement à une question. Il parle avec beaucoup de volubilité, et je le crois capable d'avoir la parole chaude et persuasive quand l'occasion s'en présente.

Assis dans un hamac en coton rayé de bleu et blanc qui lui a été rapporté de Paris par son fils, il tient dans ses mains, dont l'intérieur est lardé, un gros morceau de bois tendre que l'on nomme en bambara *niendossila*, ou encore *nyossé* (c'est le *sotiou* des Ouolof), et avec lequel il se nettoie les dents.

Il est vêtu d'un grand doroké en florence mauve, de qualité inférieure, et porte une culotte indigène en cotonnade rayée noir et rouge, de fabrication européenne ; ses jambes, d'un brun chocolat plus clair que la figure, sont enduites de

beurre cè ; il est chaussé de babouches indigènes en cuir rouge.

Sa coiffure consiste en une chéchia rouge de tirailleur autour de laquelle est enroulé un mince turban blanc qui lui passe sur la bouche et encadre sa figure noire. Sur ses épaules, il porte négligemment un haik de bas prix.

A ses pieds sont assis : un vieux kosiki qui ne le quitte jamais, deux marabouts, quelques griots, et les quatre captifs préposés au hamac, à la chaise, au plat de campement dans lequel il se lave les mains, et à la bouillotte qui contient de l'eau pour se rincer de temps en temps la bouche. Ces objets et captifs le quittent rarement ; partout où il va, cet attirail le suit. A sa portée, et sous le même abri (sorte de hangar où est amarré son hamac), deux tailleurs sont occupés à coudre de la florence jaune pour ses femmes. Un des griots porte un gros parapluie rouge, et l'autre une canne-fusil détraquée. Tous les objets que j'ai signalés sont de fabrication anglaise, sauf le hamac et le plat de campement, qui est un plat réglementaire.

Nous parlons de choses insignifiantes ; l'Almany me demande de lui réparer sa canne-fusil, qui est un cadeau de Sir Samuel Row, gouverneur de Sierra-Leone.

Il m'a ensuite fait voir les armes qu'il emportait au combat : un kropatchek, un revolver, une carabine winchester et son sabre. Karamokho est au moins aussi bien armé que son père : outre sa cuirasse et son casque, il emporte un kropatchek, un Lefauchaux à un coup, un fusil Gras et son revolver.

De retour à ma case, je reçois, de la part de l'Almany, un chaudron de riz et dix ignames ; un instant après, Karamokho me fait amener un bœuf.

Je remercie Karamokho, et lui fais observer que le bœuf est de trop

— Nous ne sommes que trois, lui dis-je ; je suis très reconnaissant à ton père de son cadeau, et j'accepterai volontiers un morceau de viande chaque fois que ton père fera abattre un bœuf.

— Prends le, me dit-il. Si nous étions à Bissandougou, mon père t'en donnerait kémé (quatre-vingts).

L'Almany, qui n'était pas loin, entra dans ma case, et me demanda d'un air confidentiel pourquoi je ne lui amène pas les soldats qu'il demandait ; à cela, je lui réponds qu'ayant reçu sa lettre au Bioulé, je l'avais expédiée à Bamako pour la faire parvenir au colonel commandant supérieur du Soudan français, qui avisera.

Des hommes s'étant approchés, la conversation changea, et l'Almany me dit en riant :

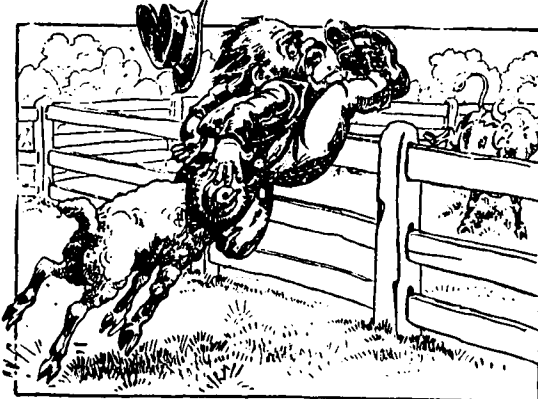
— Prends le bœuf, ou je t'en donne de suite dix.

Si je l'avais pris au mot il eût été bien embarrassé : il n'y avait que sept bœufs en tout au camp.

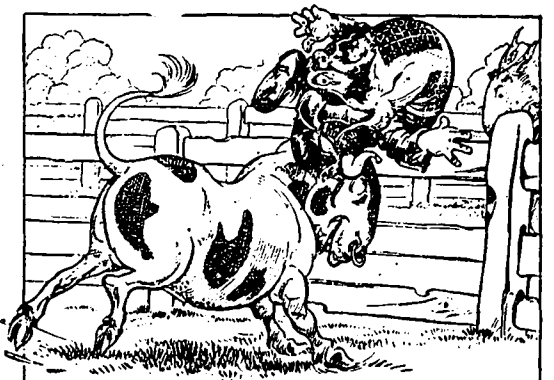
Le bœuf fut tué sur le champ, et j'envoyai à l'Almany les morceaux que la politesse indigène lui consacra (un morceau de poitrine, du faux-filet et les deux rognons). Karamokho eut, pour sa part, un quartier de derrière.

J'avais prié Karamokho de faire tuer l'animal par un marabout, pour que les musulmans pussent en manger, mais il me donna à entendre que son père n'attachait aucune importance à cela quand il était en campagne, et qu'il mangeait tout aussi bien de la viande d'une bête tuée la tête tournée face au nord ou face à l'ouest. (Les fervents musulmans ne mangent que des animaux dont la tête, au moment d'être coupée, est tournée vers l'est.)

EN TRAIN EXPRESS — (Suite)

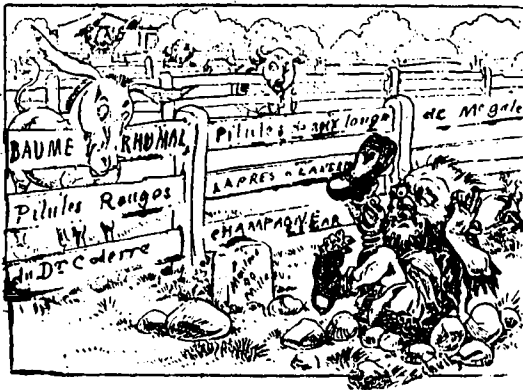
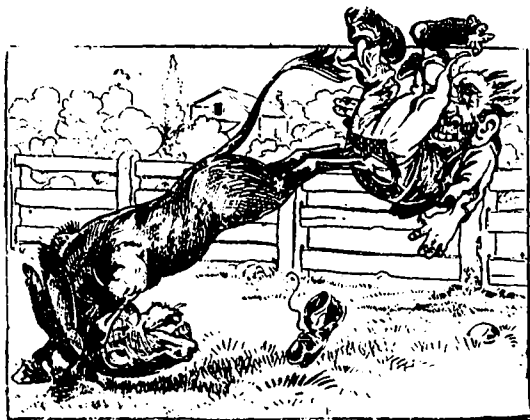


III
Jean le Bouc. — Passe à ton voisin !



IV
John Bull. — Un passager pour Montréal ! Boum !

EN TRAIN EXPRESS — (Suite et fin)



V
Coco — Je vais te mettre dans le droit chemin, mon fils.

VI
Sanslesou. — Pour une traversée rapide, ça c'est une traversée rapide !

J'ai expliqué à Karamokho que, mon départ ayant été très précipité, j'avais dû, à mon grand regret, laisser derrière moi les cadeaux que je destinais à son père, de crainte de les voir se détériorer par la pluie, puisque je voyageais sans tente. Il parut très satisfait de l'énumération que je lui en fis sommairement.

Quoique j'ai observé vis-à-vis de ce monarque et de son fils la plus grande politesse, cette famille royale devint plus que familière dès la première entrevue ; ils n'ont de prince, bien entendu, que le qualificatif dont quelques-uns de nos journaux les ont honorés pendant le séjour de Karamokho à Paris.

Karamokho se mouche dans ses doigts devant moi ; son père prend ma pipe dans la poche de mon dolman et la porte à sa bouche ; ils me demandent mon uniforme, mes éperons, etc. L'almany, persuadé que mes deux domestiques sont des tirailleurs déguisés, leur propose de prendre du service chez lui ; il leur donnera plus tard un commandement, dit-il. Enfin, il fait comprendre à Diawé que sa couverture lui ferait plaisir (couverture de cheval, qui a sept mois d'usage, achetée par moi 6 fr. 75 au Bon Marché) ; j'en suis honteux pour eux.

Karamokho, qui vient pendant que je dine, est désappointé de me voir vivre à l'indigène, car il espérait, dit-il, me voir lui offrir du sucre, du chocolat ou des confitures, choses qui me font défaut, comme bien en pense.

Karamokho est plein de prévenances pour moi ; je suppose qu'il a quelque chose à me demander ; il est venu me chercher pour me faire voir qu'il sait écrire son nom en français.

Je lui griffonne quelques mots en arabe qu'il va porter à son père. Samory me demande s'il y a des Français qui savent bien lire le Coran ; quand il apprend que nous avons de très forts arabisants qui ont traduit des livres et des documents ayant trait aux pays des noirs, il m'exprime son étonnement ; je profite de cela pour lui parler de l'ancien empire de Mali, mais il est très ignorant de l'histoire et de la géographie de son pays ; il connaît cependant Mansa Saman, puisqu'il m'a cité les actes principaux de son règne. Plus tard, il m'a parlé de la canonnière partie pour Tombouctou. Je me suis aperçu qu'il ne savait pas que le Niger coulait de Bourroum vers Say, le Noufi et la mer ; il croyait qu'il allait à La Mecque !

Le lendemain, dès le petit jour, Karamokho vient dans mon gourbi pour me dire que son père ne veut pas me laisser partir. Je lui fis observer que ma place n'était pas dans le camp de l'almany, que j'étais chargé d'une mission qu'il me tardait de remplir dans les plus brefs délais ; que mon convoi était sans chef à Bénokhobougoua, que ma présence y était nécessaire et qu'il ne fallait pas songer à me retenir ici plus longtemps. Son père vient quelques instants après, et essaie de me retenir par des arguments sans valeur.

Je promis à Samory de rester à Bénokhobougoulé jusqu'à la nouvelle lune. Cela ne le satisfait pas, car il chercha à me faire comprendre que, s'il voulait, il m'empêcherait de partir. Karamokho, qui était présent, ajouta :

— Oui, si les Français, à mon arrivée à Bordeaux m'avaient dit : " Tu n'iras pas plus loin ", j'aurais bien été forcé de revenir.

On voit, par cette aimable réflexion, combien son voyage en France lui a peu profité et comme il nous connaît peu, nous qui lui avons offert une si large hospitalité.

Je lui fis remarquer que mon cas n'était pas le même, que je ne demandais rien à l'almany, si ce n'est la permission de traverser ses Etats placés sous notre protectorat ! et posai catégoriquement la question à Samory :

— Veux-tu, oui ou non, me laisser traverser ton pays et me faciliter mon voyage ?

De longues péroraisons succèdent à ma question, à laquelle il ne répond rien ; puis il me signifie qu'il ne me donnera pas de porteurs pour m'en retourner. Je pris congé de lui et de Karamokho et me retirai dans mon gourbi.

Une bonne tornade venait de mettre fin à cette discussion un peu orageuse, et j'étais décidé à partir à la première éclaircie. Une demi-heure après, au moment d'enfourcher mon mulet, un kosiki m'amène sept hommes pour porter mes bagages (trois peaux de bouc). Karamokho me demande de lui envoyer divers objets et me prie de les mettre à part pour que son père ne les lui prenne pas (sic).

Mon attitude énergique venait de me tirer de ce mauvais pas, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je quittai le camp de l'almany. Mes domestiques n'étaient pas moins heureux que moi ; ils craignaient qu'en résistant à Samory, ce dernier ne m'eût fait un mauvais parti.

— Si tu étais noir, me disait Diawé, Samory t'aurait coupé le cou, parce que tu n'es pas de son avis.

Je crois bien que mon garçon avait raison.

CAPITAINE BINGER.

OPINION MODIFIÉE

Mme Smith. — Horace, je ne veux plus t'entendre parler de partir pour la guerre. Pense à ta femme et à tes enfants. Quo deviondrions nous, sans toi ?

M. Smith. — Mais, ma chère, si j'étais tué, tu recevrais une pension du gouvernement.

Mme Smith. — Tu m'en diras tant ! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite. Vous feriez peut-être mieux d'aller combattre pour la patrie. Je n'avais jamais songé à cela.

IL EN ÉTAIT

L'orateur prohibitioniste. — Ne nous attardons pas aux buvettes. Allons directement à la source elle-même, à la brasserie.

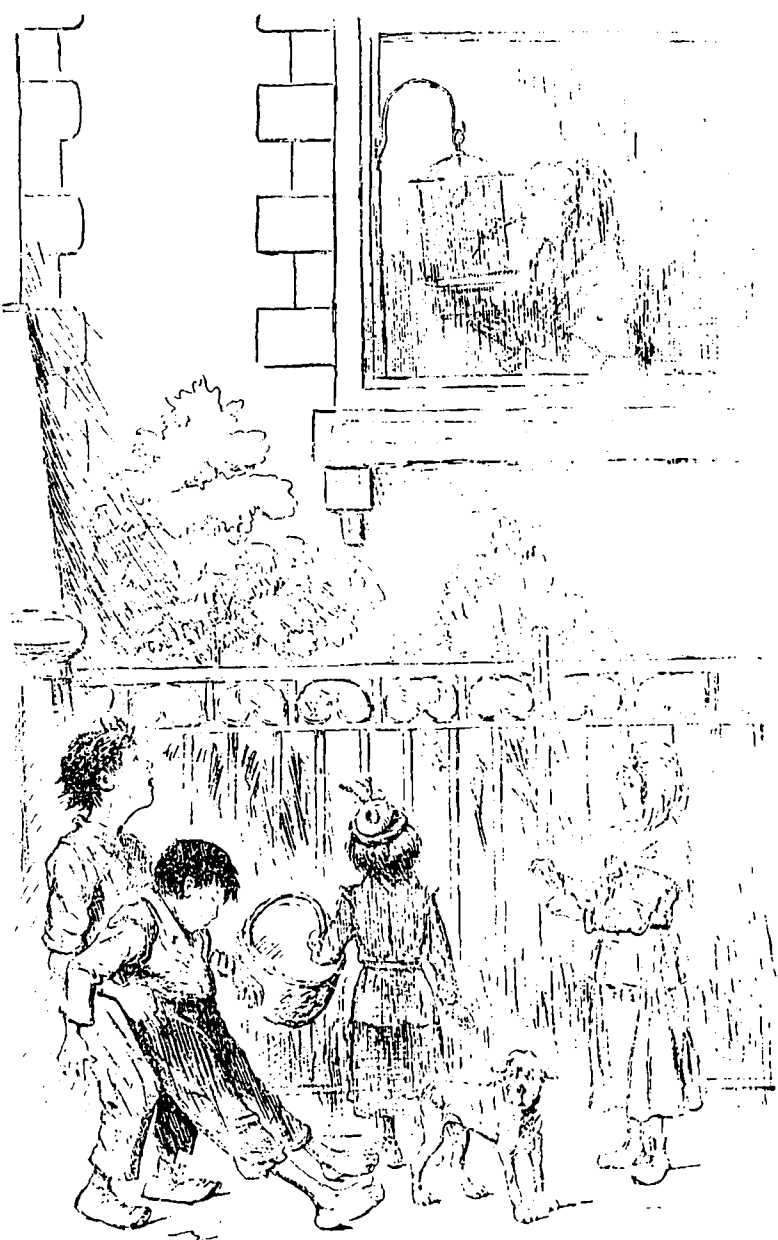
Un loustic. — Correct ! j'y vais avec vous !

IL ÉTAIT PRUDENT

L'hôtesse. — Pourquoi frappez-vous mon chien ? Il ne fait que vous flairer ?

Le visiteur. — Me croyez-vous assez idiot pour attendre qu'il me morde ?

TERRASSÉ PAR L'ÉMOTION

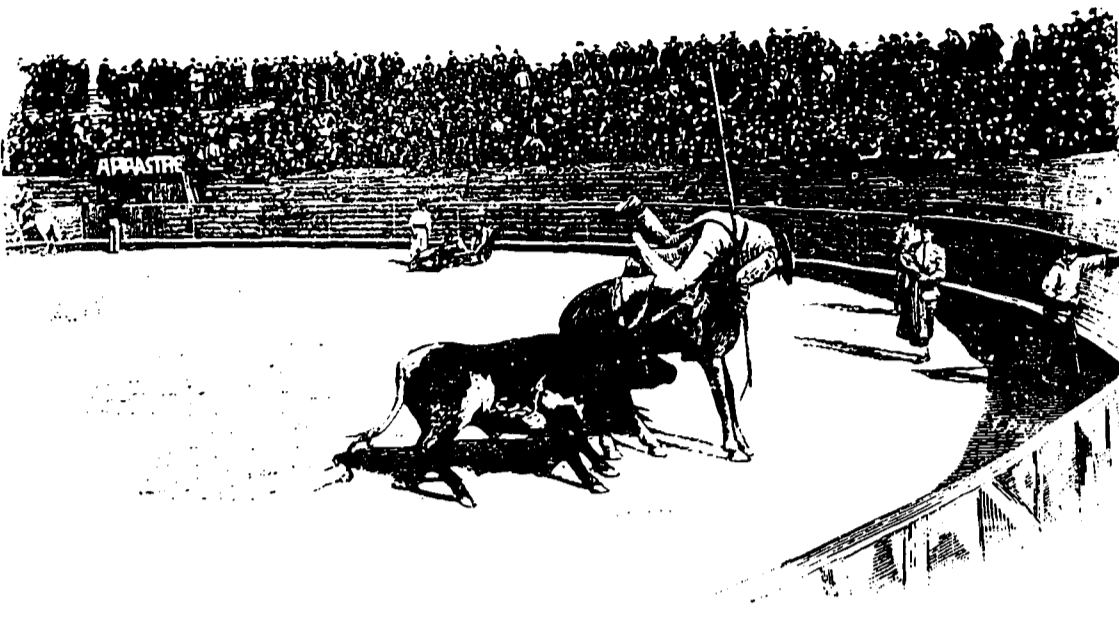


Joe. — Allons, voyons, Johnnie ! Tiens toi donc, je ne peux plus te porter. Qu'est-ce qui te prend ?
Johnnie (faiblement). — Oh ! Joe ! Quel bonheur, si j'avais une blonde qui me fasse manger comme ça !

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



TAUREAU ET PICADOR.

Les *Corridos* sont devenues, depuis qu'elles ont franchi les frontières espagnoles, une distraction dont il n'est plus permis à personne d'ignorer les grandes lignes et c'est la raison pour laquelle nous en reproduisons, pour les lecteurs du SAMEDI, quelques-uns des principaux aspects.

Ce ne sont pas toujours des taureaux d'Espagne qui servent à ces courses et souvent, dans le midi de la France, où elles passionnent les populations presque autant qu'en Espagne, on emploie à cet effet les *camargos*, taureaux élevés en liberté dans les îles sablonneuses formées par le delta du Rhône et qui ne le cèdent que fort peu, pour la force et la férocité, à leurs congénères de *tra los montes*.

Quelque soit du reste leur provenance, les taureaux sont, préalablement à la course, mis en boxes quatre heures au moins avant le spectacle où ils doivent figurer.

Les *toreros*, ceux auxquels est dévolu le dangereux honneur de taquiner l'animal et de le mettre à mort, sont généralement d'une souplesse et d'une agilité surprenantes.

En pimpant costume: veste et culotte collantes, ceinture et bas de soie, souliers décolletés, tout chamarrés d'or et d'argent, ils sont étincelants comme des pierreries.

Leurs cheveux courts avec, au sommet de la tête, une longue touffe formant chignon, sont abrités sous la *montera* noire.

Ils se drapent élégamment dans une merveilleuse *capa* de soie brodée.

Le *picador* lui, porte le grand sombrero de feutre et de larges pantalons de cuir.

À l'ouverture du spectacle et le président étant installé dans la loge officielle, la *cuadrilla* apparaît, chatoyante de soie, éblouissante d'or et accomplit son *paseo* ou promenade complète autour de l'arène. Les *alguazils*, en costumes Louis XIII de satin noir, à cheval, précèdent le cortège.

Après eux viennent les deux *matadors* ou *espadas*, ce sont ceux qui sont chargés de mettre à mort le taureau; ils sont suivis chacun de leur *cuadrilla* comprenant le *matador*, les *banderillos*, deux ou trois *picadores* montés sur des chevaux dont l'œil droit est bandé afin qu'il ne s'effraie pas du taureau.

La marche est fermée par le *train d'arrastre* — trois mules harnachées de rouge et de jaune, pomponnées et bruisantes de grelots d'argent — conduites par les *chuelos* ou garçons d'arène. Un des *alguazils* a reçu dans son feutre la clef du *toril* que lui jette le président; il la remet à l'homme chargé de l'ouvrir et tous, sauf les *picadores* et la *cuadrilla* qui doit combattre la première, sortent de l'arène.

La porte du *toril* est ouverte et le taureau s'élançait; il rencontre, à 7 ou 8 mètres à gauche et face à l'arène, le

picador armé de sa longue pique ou *vara*, à fer très court et ne pouvant que piquer légèrement. L'animal fond sur le *picador* lequel essaie de défendre son cheval en plantant sa *vara* dans le garot du taureau, mais souvent, l'animal l'emporte sur l'homme qu'il culbute et renverse, s'il n'éventre pas le malheureux cheval.

À terre, le *picador* serait perdu si les *mantellistes* ne venaient voltiger, agitant leurs *capas* sous les yeux de l'animal, détournant son attention et se laissant poursuivre pour dégager le cavalier à terre.

Quelquefois, le taureau refuse la pique malgré l'acharnement des *picadores* à la lui offrir et ce, afin de le fatiguer. Dans ce cas, un coup de trompette retentit et les cavaliers se retirent laissant la place libre aux *peones*.

Quelques *passes de capa* sont exécutées dans lesquelles se déploie la grâce hardie des *toreros* exécutant de merveilleux tours de force.

Le taureau commence à devenir défiant et circonspect; il recule devant l'homme, cet être insaisissable, qui le provoque ainsi sans qu'il puisse l'atteindre. C'est alors le tour des *banderillos*.

La *banderilla* est un court bâton, de deux à trois pouces, muni d'un solide harpon d'acier fort aigu et orné de papiers de couleur découpés en papillottes. Elle doit

être piquée au garot et rien n'est plus difficile que de le faire sans risquer l'encornage.

Quelquefois c'est sur une chaise, en la *Silla*, que le *banderillo*, placé bien en face du taureau, lui plante, d'un coup, une paire de *banderillos*. Chacun des *banderillos* n'a que trois secondes pour placer ses bois et ils se succèdent par rang d'ancienneté.

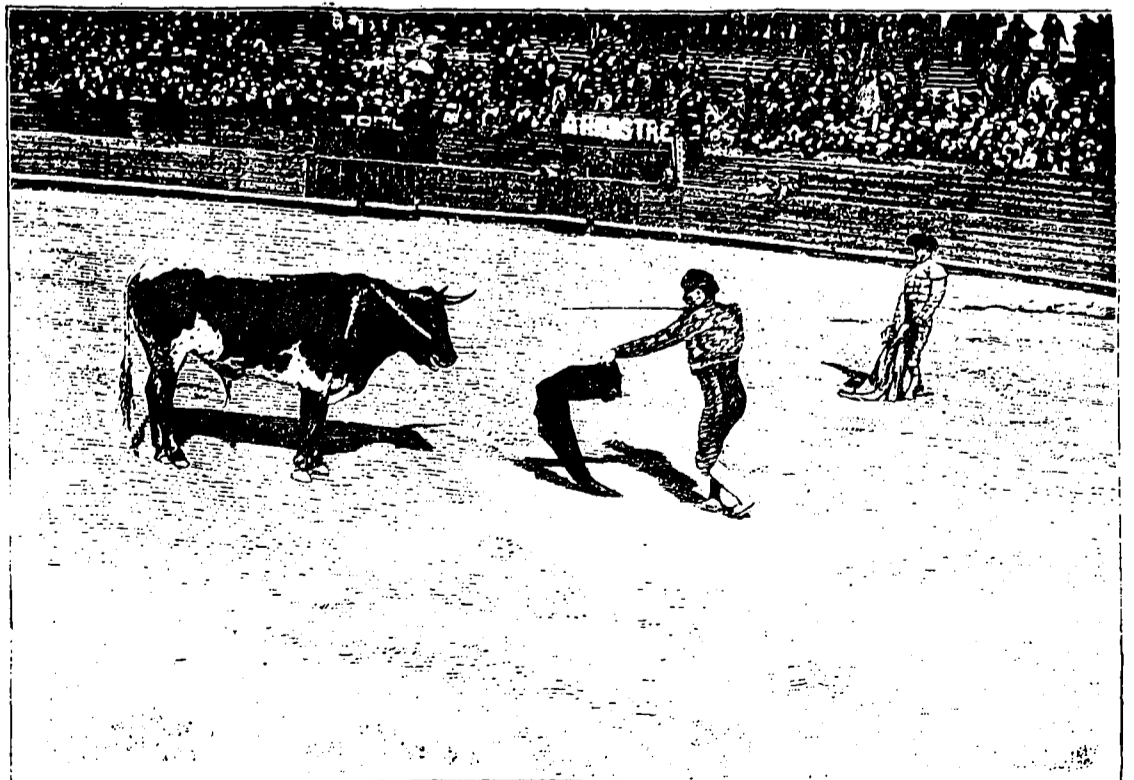
Si le taureau est apathique, des *banderillas de fuego*, munies de pétards, sont employées pour le mettre à point.

Mais le dernier acte de la tragédie s'approche. La trompette a sonné la mort du taureau, la *muerte*, et c'est au premier rôle, l'*espada*, qu'il appartient d'entrer en scène.

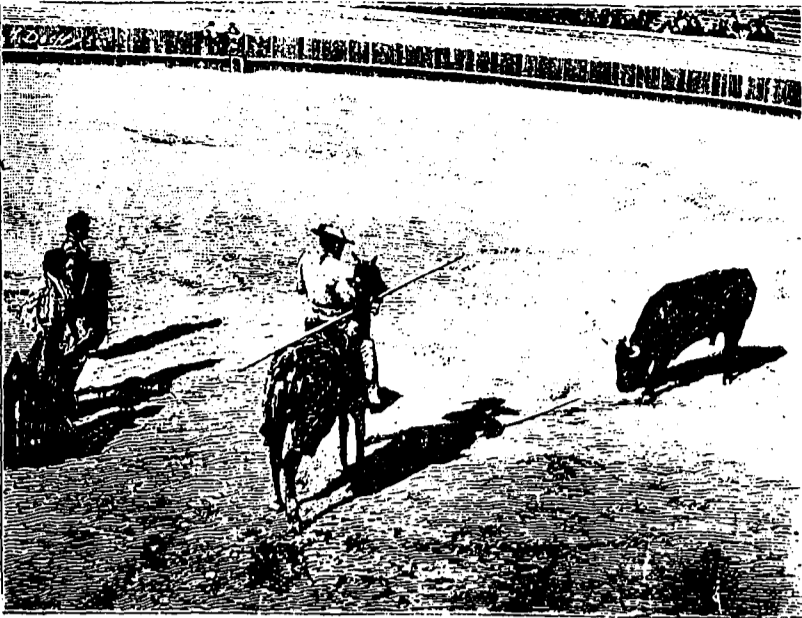
L'épée, seule arme employée, a deux pieds et demi de longueur et la poignée est entourée de laine pour être mieux en main.

Le *matador* est muni de la *muleta*, pièce d'étoffe rouge fixée à un bâton, tel un petit drapeau et qui a pour but d'affoler le taureau.

Il s'approche de la loge présidentielle, ôte sa *montera* de la main droite et, levant de la gauche l'épée et la *muleta*, salue le président et le public; puis, tête nue, il marche au taureau, la *muleta* dans la main droite dissimulant la lame de l'épée et exécute une série de *passes*, faisant décrire à l'animal en furie un cercle parfait autour de lui, déployant la plus merveilleuse habileté et le plus grand sang-froid. Tantôt il se laisse aborder, esquivant, d'une pirouette, son monstrueux adversaire, ou bien, il fran-



LA MORT DU TAUREAU.



LE PICADOR EN PLACE.

chit le taureau d'un bold, l'amusant et l'excitant de cent manières.

Mais le moment de la mort a sonné. Il a retiré *l'espada* de sous la *muleta* et cherche, de l'œil, la place où il va frapper. Il a 15 minutes en tout, passes et estocade comprises, pour mettre à bas son adversaire.

Se plaçant bien en face du taureau, il l'excite à l'aide de la *muleta* pour lui faire baisser la tête et lui plonge *l'espada* dans le cou, au défaut de l'épaule, lui livrant sortie en évitant les cornes, d'une légère flexion du rein, sans même bouger les pieds. Si le taureau n'est pas mort sur le coup, un *banderillo* se glisse derrière lui et lui perce le cerveau avec le *cachète*, poignard à lame cylindrique, tandis que le *matador* tient tête à l'animal, jusqu'à la mort, en lui présentant la *muleta*.

Le cirque entier trépigne et acclame, lançant cannes, cigares, chapeaux, éventails, oranges et même porte-monnaie. Alors entre dans l'arène, au bruit des claquements du fouet, le *train d'arrastra*. Les mules sont attachées au corps du taureau et l'entraînent hors du cirque : les cadavres des chevaux tirés de même, disparaissent, les *chuelos* répandent de la sciure sur le sang et une autre course commence.

Voici, en quelques lignes, ce qu'est une *corrida* ; spectacle étrange et impressionnant, mais qui répugne à nos sens et qui, sauf en Espagne et parmi les populations enthousiastes du midi de la France, s'acclimatent difficilement malgré son incontestable majesté.

Personnellement et quand il nous fut donné, pour la première fois, d'assister à une mise à mort, dans les splendides arènes romaines de Nîmes, nous dûmes nous tenir à quatre pour ne pas sortir avant la fin du spectacle, rendu plus horrible encore par l'éventrement de deux malheureux chevaux de *picadores*. Combien plus gracieux est le spectacle d'une *ferrade* ou d'une course de cocardes, dans les campagnes du Gard ou de l'Hérault !

Une arène est improvisée, un jour de marché, en pleine route ou sur la place du village, à l'aide de voitures placées en cercle, brancards à terre.

Un taureau est amené, les cornes garnies de 3 ou 4 cocardes que se disputent les agiles gars du village, vigoureux spécimens de cette belle race Provençale et ne le cédant en rien, comme hardiesse et légèreté, à leurs collègues d'Espagne.

Dans les courses de cocardes, pas d'égorgeement ; quelquefois un coup de corne attrapé par un lutteur moins agile, rien que l'excitation apportée par ce spectacle gracieux, avec l'assaisonnement du danger très réel couru par ceux qui s'y livrent pour les quelques francs de prime attachés à la prise de chaque cocarde, mais surtout parce que ce danger est couru sous les yeux de leurs fiancées et de leurs rivaux.

* * *

Le voyageur qui parcourt, en chemin de fer, les landes de la Gascogne, ce si curieux pays de l'ouest français, assiste, quelquefois, à un inexplicable spectacle.

Le soir, à la clarté de la lune, le train fuyant à toute vapeur, il aperçoit de fantastiques silhouettes, apparences humaines montées sur de maigres jambes d'une longueur invraisemblable qui, silencieusement, se perdent dans la nuit.

Ces ombres, ce sont des bergers landais juchés sur leurs échasses qui atteignent souvent 5 pieds de hauteur et sur lesquelles ils accomplissent, sans fatigue, de 10 à 15 lieues par jour, sur un sol coupé de marécages, de dangereuses fondrières ou semé de ces aiguilles de pin qui rendent la marche si pénible aux voyageurs.

Dès leur plus tendre enfance, filles et garçons jouent aux échasses et y atteignent une merveilleuse habileté se traduisant par des tours de force comme ceux révélés par les courses récemment inaugurées à Bordeaux.

Il y a quelques mois, un journal local, la *Petite Gironde*, lançait un programme de ces courses originales, ouvertes aux femmes comme aux hommes.

La course de longueur comptait 486 kilomètres (121 lieues et $\frac{1}{2}$) de Bordeaux à Biarritz et retour. De nombreux prix étaient attribués aux vainqueurs ; au plus jeune, au plus âgé, voire même au dernier arrivé, à titre de consolation. Naturellement, le premier prix était attribué au premier,

qui gagna ainsi près de 3,000 francs, ainsi qu'une médaille de mérite et le titre de champion échassier.

Cet heureux vainqueur, Pierre Deycard, âgé de 31 ans, couvrit la route en 103 heures 36 minutes, repos compris. Il n'avait dormi que 6 heures 45 minutes en tout.

Le second, Jean Lafond, âgé de 26 ans, mettait 112 heures 50 minutes à accomplir le parcours.

Notre gravure les représente tous deux après la course accomplie.

Dans ce concours il y avait eu 81 coureurs engagés, mais 69 partants seulement. Après 50 kilomètres, il ne restait plus en ligne que 35 concurrents.

Les dames n'avaient que 59 kilomètres à parcourir. Elles se présentaient 18 au concours qui fut gagné par Mlles Marie Pascal, 1ère et Aline Bos, seconde. Nous reproduisons ci-contre les portraits des deux intrépidées coureuses montées sur leurs échasses.

LOUIS PERRON.

ELLE A TROUVÉ LE REMÈDE

Eva.—J'ai guéri mon mari de l'insomnie.

Marguerite.—Vraiment ! Comment as-tu fait ?

Eva.—J'ai dit que j'étais malade et le médecin m'a laissé un médicament qu'Albert doit me donner à toutes les heures durant la nuit.

JEUNE HOMME PRESSÉ

Lui (un genou en terre).—Dites, ma chère, voulez-vous être ma femme ?

Elle (rougissant).—Oh ! votre demande est si soudaine, si inattendue...

Lui (pressant).—De grâce ne me torturez pas plus longtemps ! Il me faut une réponse décisive, immédiatement !

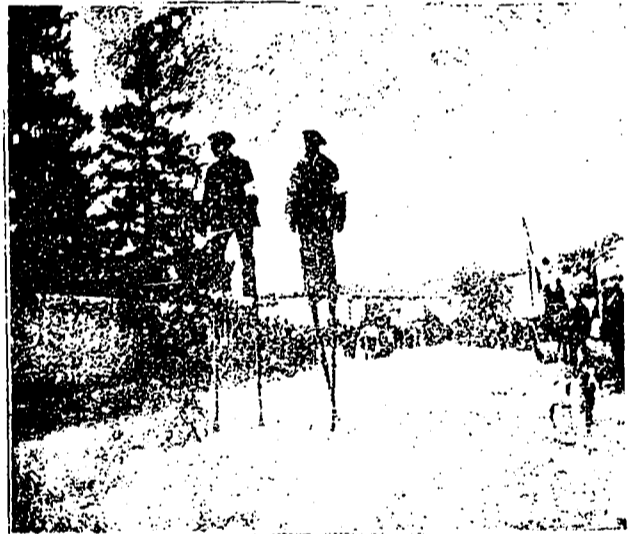
Elle.—Mais pourquoi cette hâte ?

Lui.—Je ne puis m'attarder plus longtemps. Mon cocher m'attend à la porte.

UN EXEMPLE

Smith.—On dit que le jeune Toatlamme, condamné hier pour avoir mis le feu à son magasin, a commis ce crime parce qu'il voulait avoir de l'argent pour se marier.

Jones.—Vraiment ! J'avais souvent entendu parler d'hommes qui auraient passé à travers feu et eau pour une jeune fille, mais je ne l'avais jamais cru.

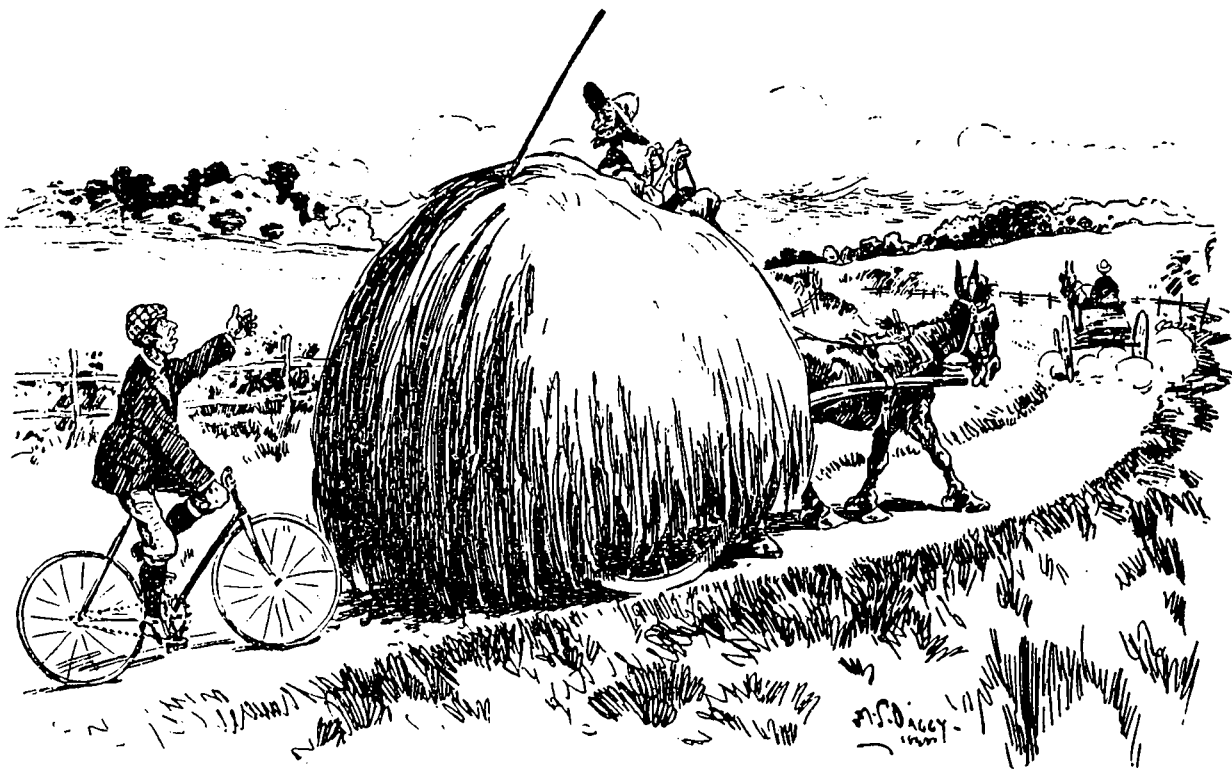


Hommes. — Le 1er et le 2e prix du concours d'échasses, MM. Pierre Deycard et Jean Lafond.



Dames. — 1er et 2e prix du concours d'échasses, Mlles Marie Pascal et Aline Bos.

IL NE SE DÉRANGE PAS INUTILEMENT



Pélaré (bloqué sur la route par un voyage de foin). — Hé ! bonhomme, laissez-moi passer, s'il y a moyen !
Penoute. — Oh ! mais il n'y a rien qui presse, jeune homme.
Pélaré (en colère). — Vous semblez pourtant bien pressé, tout à l'heure, de laisser passer celui qui s'en va, là-bas.
Penoute. — C'est parce que son cheval mangeait mon foin. Avec vous, il n'y a pas de danger, je pense ?

LE PAGE DE LA REINE

Je suis le passant pâle issu d'un lointain rêve,
 Pousé par un désir obscur qui le soulève,
 Et l'âme vers les auberges du Bonheur !
 Mon visage est mes grands ancêtres, mon honneur,
 Ma bourse... et mon espoir, c'est vous, ma souveraine !
 Il est conforme aux us qu'un page aime une reine...
 Je suis le gaux riche d'espoir, le conquérant
 Des royaumes futurs, le maître des merveilles
 Qui naîtront ! Cet amour pour lequel tu t'éveilles
 Est le plus radieux printemps... Je suis
 Le pèlerin constant vers l'aube, et je poursuis
 Mon idéal parmi le songe et les mensonges.

ANDRÉ AVEZE.

LA FEMME IDEALE

Une innovation absolument vingtième siècle est, bien certainement, le "mariage sur mesure" appelé à devenir d'un emploi aussi courant que commode, même et surtout à distance.

Mais cela demande quelques mots d'explication, la chose n'étant pas encore entrée dans nos mœurs routinières d'une façon régulière.

Pour le mariage dit "sur mesure", pas besoin de se déranger, on (connait pas ce on là, mais ça doit être un monsieur très fort) a attribué à la femme idéale les dimensions suivantes :

Hauteur, 5 pieds 6 pouces ; buste, 0 91 cent., taille 66. $\frac{1}{4}$; hanches, 0 94 ; tour de jambe, 0 37 ; chevilles, 0 20 $\frac{1}{2}$; longueur des mains, 0 11 $\frac{3}{4}$; des pieds, 0 17 $\frac{1}{2}$; poids invariable, 60 kilogrammes.

Mais il ne faut pas sortir de là sous peine de n'avoir qu'un échantillon imparfait du sexe auquel chacun de nous doit sa nourrice et sa cuisinière.

Quoique très commode à pratiquer, même et surtout en voyage, la nouvelle méthode peut l'être également par le demandeur lui-même ; en ce cas, voici l'aspect qu'elle revêt, d'habitude :

Nous supposons, si vous le voulez bien, un Américain (ils sont très demandés depuis qu'ils se sont affirmés aussi bons annexeurs) à la recherche de la femme qui doit embellir ses jours et qu'il désire — pouvant y mettre le prix — absolument irréprochable et des dimensions et poids exactement indiqués ci-dessus.

Le monsieur sonne à la porte de la célèbre agence matrimoniale de Mesdames Patay, de Foy et compagnie. Un domestique, grand style, l'introduit dans un salon absolument confortable où, quelques secondes après, fait son apparition la directrice de l'agence, madame Patay.

— A qui môa avait-il l'honneur de parler ? nasille l'Américain.

— A madame Patay, mylord.

— Je n'étais pas oune mylord, mais je s'vais oune millions de dollars ; noblesse américain ; comme vô voyez, je étais assez beau, bonne naturel et je épouserai tô de suite.

— J'ai absolument ce qu'il vous faut, monsieur ; une merveille arrivée seulement à Paris, avec sa famille, depuis huit jours. Elle est orpheline, musicienne, très instruite, jolie et, par dessus le marché, fort riche : deux millions de dot.

— Nô... je ne tenais pas au fortioune.

— J'en ai beaucoup d'autres et si monsieur veut bien feuilleter le cata-

logue... J'ai des jeunes filles absolument exquises ; ainsi, tenez, le n° 2026, qui est sur l'album 24, est une beauté idéale...

— Nô... Nô... Je ne tenais pas au bieauté...

— Je vais vous présenter, alors, le n° 175, un véritable puits de science ; elle parle six langues, joue aux échecs et du trombone à coulisse ; elle...

— Nô... Nô... Nô... Je ne tenais pas au instructione.

— Que demandez vous donc ? fit alors la bonne femme toute interloquée.

— Aô !... vô auriez bien dû commencer par là... il fallait à môa... le femme idéale : hauteur, 5 pieds 6 pouces ; buste, 0 91 cent. (pour la suite voir plus haut).

— J'ai votre affaire, fit sans se troubler cette excellente madame Patay, qui en a vu bien d'autres, ne se démonte pas souvent et qui avait soigneusement noté sur son calepin les exigences du yankee. Cela va vous aller comme un gant... Irma !...

— M'man.

— Viens donc ici, ma chérie.

Et l'on vit apparaître une petite boulotte, pas mal du tout ; beauté du diable, peut-être, mais possédant un de ces petits museaux si chiffonné qu'on croirait s'être assis dessus.

Le digne Américain ne broncha pas, et, ayant ajusté son monocle, il tira un pied-pliant de la poche de son pardessus et se précipitant aux genoux de la jeune fille, lui dit :

— Vôte pied... miss... oui, le pied de vô...

Et quand il l'eut mesuré, il se releva, épousseta soigneusement les genoux de son pantalon, remit sa mesure dans sa poche et s'en alla, raide comme la justice, en disant simplement :

— Dix-sept centimètres... oune demi-centimètre de moins ; le pied de vô... inutile d'aller plus loin. Je allais voir dane oune autre magasin.

PARISIEN.

UNE TRADITION

Un monsieur invite l'un de ses amis à dîner pour le 29 septembre : "C'est de tradition chez moi, dit-il ; le jour de la Saint-Michel, nous avons toujours un dindon au dîner."

NOS SERVANTES

Madame. — Vous pouvez bien dire un petit mensonge, Brigitte, Vous direz à ces dames que je suis sortie.

Brigitte (aux visituses). — Madame m'a dit de vous conter une petite menterie et de dire qu'elle est sortie.

PRIS AU PIÈGE

Bouleau. — Pouah ! Excuse-moi, mais ce cigare est le plus mauvais que j'ai jamais fumé. Où l'as-tu pris ?

Rouleau. — C'est toi qui me l'as donné hier ; je n'avais pas osé le fumer.

PAUVRE FIDO



Mlle Vieillecroûte. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Fido va certainement prendre un morceau de la jambe de cette enfant-là, c'est sûr ! Et ça va être son coup de mort, à ce pauvre Fido, lui qui n'est pas habitué à la viande !



NUMÉRO DE NOËL '98

Le Samedi

à l'occasion des fêtes de Noël 1898, va donner à ses lecteurs, au prix de **5 cents** seulement, un numéro extraordinaire comprenant



52 PAGES, GRAND FORMAT



C'EST LA PREMIÈRE FOIS qu'un journal illustré donnera 52 pages de matières diverses, gravures, vignettes, etc., et ce pour le prix de

5 cts

La première page du Numéro Extraordinaire du SAMEDI DE NOËL comprendra **UNE GRAVURE EN COULEURS**. Cette gravure est une superbe composition exécutée spécialement pour le SAMEDI et tirée sur ses presses. Nombreuses gravures et vignettes se rapportant à la grande fête chrétienne; poésies et contes de Noël illustrés x x x x



C'EST dans ce numéro extraordinaire que commence également la publication d'un roman appelé à faire sensation dans le monde des lecteurs du "Samedi".



LES MARTYRS DE MORGOFF



Tel est le titre du plus attachant, du plus émouvant et du plus pathétique récit qui soit sorti de la plume autorisée du célèbre auteur français, VICTOR CHAUVET.

14 Pages de ce magnifique roman illustré

dans le numéro extraordinaire à 52 pages de Noël 1898.



Que les personnes en désirant conserver pour leur amie et parents, les retiennent dès aujourd'hui. Souvenez-vous que l'an dernier il n'a pas été possible de faire droit à quelques milliers de demandes.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 26 NOVEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

LXX

Vers le Sud

(Suite)

—Mais... et toi ?

—As pas peur, je coucherai dans le lit du maréchal-de-logis de garde... Bonsoir, à demain.

—Tu es tout de même un bon garçon.

—Parbleu ! je suis de " Montmartre ".

Jean essaya de manger, mais il avait surtout sommeil. Il souffla la bougie et s'endormit profondément, malgré les chants et les rires qui grondaient autour de lui. Ce fut Lavallette encore qui l'éveilla.

—Debout. Le convoi se forme. Mets cette ceinture autour de toi, la lettre est dedans.

Le jour pointait à peine, quand Jean se trouva dans la cour, la couverture en sautoir, prêt à partir. C'était une aube comme il n'en avait pas encore vu, toute blanche et rose, un peu froide. Le ciel lui parut immense. Quelques étoiles tremblotaient encore au bout de l'horizon, à l'ouest... Au nord, une buée flottait sur la mer qu'on entendait rouler.

L'officier commanda :

—En route.

Le fourrier eut le temps de serrer la main de Jordanet.

—Marche en tête, lui dit-il tout bas, fais le mort. Je t'ai recommandé au brigadier Suit, tu ne seras pas malheureux. Bonjour à Mylord, et, dans quatre ans, à Montmartre.

—Ça chauffe ferme, disait Suit. Vous vous y ferez. Holà, Deleau, prends donc sa couverture et passe-la aux mulets. Il n'a pas même de bidon, le pauvre zéphyr !

Et, le tutoyant soudain :

—Quand tu auras soif, ne te gêne pas. J'ai deux bidons. Lavallette m'en a remis un pour toi.

Langlois, le secrétaire de la place, avait médité de la corporation des tringlots. Jean fut soigné comme un coq en pâte. Dès la première halte, on l'avait élevé au grade de cuisinier en second !

Après quelques jours de marche, l'Afrique l'avait pris, comme on dit, par ses beautés à la fois sauvages et troublantes. Il la prisait déjà, la terre du soleil, malgré les morsures brûlantes de son ciel et de ses brises, son sable fatiguant à la marche, ses cailloux qui ensanglantent les pieds.

Si tranquille, avec les tringlots, il eût marché ainsi, d'un horizon à l'autre, toute la vie.

Les hommes se réjouissaient.

—Nous arriverons dans quatre, trois jours ; c'est dommage. Ce patelin ne vaut pas Philippeville. Soupé de l'arbi !

Jean était triste.

—Mange donc, disait Suit.

—Merci, rien ne passe plus.

Ils firent halte à Aia-Yacout, l'avant-dernière étape pour atteindre Batna.

On s'installa pour la soupe.

Comme le cuisinier en pied, le gros Larmignat, à la lueur d'un tison qu'un homme promenait, finissait d'emplir les quarts, une voix creuse demanda :

—Est-ce qu'il y en a pour Bibi, les amis ?

Les hommes se retournèrent, et l'un d'eux remarqua :

—Tiens, un zéphyr !

Le quart, plein de café, faillit s'échapper des mains de Jordanet. Le survenant, un grand gaillard, paraissait tout de noir vêtu au milieu de ces bourgeois blancs. Le feu jeta un dernier reflet et Jean s'aperçut que l'homme était rasé complètement. Une étoile de cuivre brillait à son képi.

—Un zéphyr, répondait l'homme, macache... ni ni, c'est fini... Je remporte la pelure et la peau, mais rien que la peau, par exemple. La graisse... fondue !

Suit interrogea :

—Holà, vous autres, qu'est-ce qui prête son quart ?

—Moi.

Quand le zéphyr eut bu, d'une haleine, il s'étendit sur le sable, avec les autres.

—Maintenant, réclama-t-il, vous n'auriez pas du tabac ? Les biffins de mon convoi sont dans la purée comme moi.

Suit passa sa blague en disant :

—Alors ça barde toujours à Bribi !

—Je vous crois, brigadier, plus que jamais. Ils font faire une route, des bordjs, tout le tremblement, vers Tourggurth, un sale pays entre deux feux où le sable vous brûle les pattes et le Mahomet la caboche ; de l'eau qui sent le chameau à quinze pas, et si tu lèves le nez pour respirer... .

—C'est-y vrai, interrompit quelqu'un, qu'on vous force à arroser des palmiers morts jusqu'à ce qu'ils ramènent des dattes ?

—Non, farceur, jusqu'à ce qu'ils aient des feuilles, seulement. Vous rigolez, c'est pourtant pas drôle. Tenez, avec Poucet, le petit Poucet, comme on l'appelait — moi je me nomme Vertal, de Montpellier — nous sommes arrivés ensemble à Philippeville. Poucet était du Cher.

Je lui disais : Les chaouchs ne nous boulotteront pas. Eh bien, reprit Vertal, sourdement, ils l'ont boulotté ! Petit à petit... un Corsico, surtout, Aquaviva dit Bosse-à-l'œil. Le Poucet tremblait dans le manche ; alors, le Corse, un gringulet, jaune comme la pelure d'une vieille grenade, l'asticotait à plaisir. La moitié du temps, Poucet couchait aux avant-postes, à l'œil, et l'autre moitié sous les tombeaux. Il ne tenait plus debout. S'il relevait la tête, au travail, s'il trébuchait sur les rangs, si son nez dépassait l'alignement, Bosse-à-l'œil gueulait : " Sale trouper ! flammard ! " Et les quatre jours rappiquaient.

Vertal roula une deuxième cigarette.

—Sur ce, continua il, nous étions d'avant-poste, un soir, Mylord, Richein, Poucet et Bibi... Bibi, c'est moi. En chemin, le Poucet remarqua : " Le ciel est couleur de sang, vers Touggurth, c'est du simoun pour demain. " Le cabot nous planta au bord d'un ravin et retourna au camp. Nous tirons au sort, à la nuit, pour le tour de faction. " Tra, la, la ! chantonna Poucet tout joyeux, à moi le premier tour, jusqu'à dix heures ; comme ça, je pourrai roupiller. " Il fouillait sa cartouchière. Il pâlit soudainement ; le malheureux venait de s'apercevoir qu'il avait perdu ses cartouches. Un cas à passer au conseil. La nuit tombait, une nuit sans lune, comme ce soir. Poucet se traînait sur le sable, à quatre pattes, tâtonnant pour retrouver ses cartouches. Il disparut dans la nuit. Au matin, pas de Poucet ! Re-trouons, nous dit Mylord, nous le retrouverons sous le tombeau, aux fers, probable. Au camp, pas de Poucet non plus ! Ils l'auront assasiné pour le manger, insinua Bosse-à-l'œil. Le capitaine, informé, cria de son marabout : Qu'il retournent le chercher. Au trou... s'ils ne le ramènent pas. Nous avons retrouvé le pauvre diable dans un ravin. Il était à demi courbé, la tête en bas, sur sa baïonnette qui lui sortait par les reins. Il avait enfoncé sa crose dans le sable... et... ouf !... sur la pointe ! Une façon d'en finir, quoi ! Les chacals lui avaient boulotté les jambes jusqu'aux cuisses. Vous croyez peut-être que ça a ému Aquaviva. " Le gouvernement n'y perd pas gros ", dit-il. Et il commanda d'apporter son équipement. Avec Mylord, nous nous glissâmes sous la tente... Les deux cartouches étaient sur le sac ; Poucet les avait tout simplement oubliées ! Voilà !

—C'est une vieille histoire, hasarda l'un des tringlots.

—Vieille... de trois semaines. Sans ses deux cartouches, Poucet serait ici, avec moi, libéré, en route pour la France.

Jean eut froid dans le dos. Vertal poursuivait :

—Aqua, dit Bosse-à-l'œil, a perdu son souffre-douleur ; gare à celui qui lui tombera sous la putte !

—Nous amenons une recrue, justement, dit Suit.

—Moi... précisa Jean.

—Toi !

Jean s'était relevé. Il apparaissait, dans la lumière du ciel, très grand, de large carrure.

—Toi, répéta le zéphyr, je n'ai qu'un conseil à te donner : Si le Corsico t'embête, chope-le dans un coin, tout de suite, et tords-lui le cou ; sans quoi... .

—Ce Corse n'est-il pas le frère d'un gendarme de Philippeville ?

—Oui, affirma Suit.

—Mylord, reprit Jean, tu parlais de Mylord... .

Le trompette de garde sonnait le couvre-feu ; la lente sonnerie courut mélancoliquement sur la plainte.

—Je me trotte, fit Vertal ; merci, les aristos... J'ai pas envie d'y ramener mes godillots, à la Ire des Camisards.

Jean, sous la tente, ne put trouver le sommeil. La 3e section des Camisards ! Aquaviva après Houdaille ! Il se releva ; il étouffait.

—Qu'as-tu ? lui demanda la sentinelle qui veillait au front de bandière.

—Rien... Les chacals m'empêchent de dormir.

Les chacals, en effet, en chasse, glapissaient dans la plaine. Mais un rire effrayant, le rire d'un fou, gronda soudain, et les chacals se turent.

—Il doit être minuit, dit le factionnaire, la hyène ne descend guère avant cette heure.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

LXXI

Mylord

Doubler l'étape, par ce soleil qui n'en démordait pas.

Deux jours après, l'escorte repartait pour Philippeville. Bien des mains se tendirent vers Jordanet, qui, encore une fois, resta seul, isolé, en subsistance à l'hôpital. On attendait un détachement de Biskra. Il vint le lendemain : cinquante chameaux et une vingtaine de mulets escorté par des zéphyr et des goumiers. Les zéphyr... ses compagnons de demain. Jean les observait, arrêté sur la place, une vaste esplanade où campaient les troupes de passage.

Les Camisards étaient vêtus de pantalons blancs et de bourgeons ; sauf le képi, de couleur grise, sans autre insigne qu'une étoile de cuivre, ils ressemblaient assez à des soldats de l'armée régulière. Appuyés sur leurs fusils, ils causaient et riaient, attendant des ordres. L'officier, un tout jeune homme, ordonna :

— Formez... sceaux... Défense d'aller en ville, ajouta-t-il, de s'éloigner à plus de deux cents mètres. Appel à huit heures... Quatre jours à celui qui manque. Vous m'entendez, Mylord ?

— Parbleu, répondit un grand gaillard.

Mylord ! Jean sursauta. Puis il se rapprocha, car l'officier s'éloignait suivi des deux sergents. La ceinture à lui confiée par Lavallette le gênait, et, pour d'autres raisons, il n'était pas fâché de s'en débarrasser. Mylord, grand et beau garçon, aux yeux bleus, était rasé, y compris les moustaches, ainsi que le veut le règlement. Jean remarqua qu'il était ganté.

— Je voudrais... vous parler, lui dit-il.

Il avait été sur le point de le tutoyer. Mylord le toisa d'un regard perçant comme celui d'un aigle et éclata de rire.

— Tiens, Isaac Laquedem qui fait son tour d'Afrique. Où allez-vous par là, messire ? Richein, viens donc un peu, quelle barbe ! Le Juif errant.

Laquedem... Ce nom devait rester à Jordanet. Jean sans s'émouvoir de cette sortie, répéta :

— Je voudrais vous parler.

Et à voix basse :

— De la part de Lavallette.

Le rire se figea sur les lèvres du zéphyr.

— Derrière les chameaux, là bas. Passe devant, je te rejoins.

Quand nul ne put les voir, Jean détacha la ceinture et la remit à son propriétaire. Mylord lut d'abord la lettre du brique-four. Il murmura :

— Un bon type, Lavallette.

— Je vous crois.

— Tu peux me tutoyer, entre zéphyr, car tu es des nôtres, Lavallette me l'annonce. Tu choisis mal ton moment, mais on ne le choisit guère.

Il mit l'or négligemment dans sa poche et offrit un louis à Jean.

— Pour ta peine.

— Je refuse.

— A ta guise, rien pour rien, avec moi, d'autres en profiteront.

Il laissa tomber la pièce d'or. Jean ne se baissa même pas pour la ramasser. Un éclair de satisfaction courut dans les yeux du zéphyr.

— Ben-Ahmar ? appela-t-il.

Au gourmier qui se présenta, il montra le louis, du bout du pied :

— Ramasse, dit-il.

— Merci, missiou, fit l'Arabe, en l'empochant.

Missiou, à un zéphyr, de la part de ce cavalier magnifiquement équipé, qui avait l'air, sous ses deux burnous blanc et rouge, d'un chef de tribu.

Jean était spépéfait. Il le fut davantage quand Mylord eut coupé la ficelle du deuxième paquet. Il y avait là nombre de billets de banque... Une fortune ! Mylord y trouva aussi une lettre qu'il déplia et dont Jean put voir l'en-tête : Etude de M. Renaudot, notaire, à Paris.

— On examinera cela plus tard, dit Mylord... A ce soir, les affaires sérieuses. Tu es un bon type, le bleu, je t'invite à déjeuner. Tu feras connaissance avec les autres.

— Mais, je suis en subsistance à l'hôpital.

— Et après ? Tu crois qu'on va s'occuper de toi.

Il lui présenta les hommes de l'escouade : Richein, Kerdadec, Rispart, Berlier, Dumur. Une heure après, tous s'asseyaient, sous les tentes relevées, autour d'une gamelle remplie de viande.

— Mets-toi près de moi, Laquedem, commanda Mylord.

Les autres le regardaient avec envie.

— Tu ne seras pas trop malheureux, lui dit Berlier.

L'un des zéphyr mangeait seul, à l'écart. Jean le remarqua.

— C'est Lacroix, un mouton, un traître.

— Les moutons, qu'ils crèvent ! conclut Mylord.

Richein avait pu se faufiler chez les mercantis, et le vin noir payé par Mylord, circulait. Les lèvres rasées en étaient toutes

bleues, d'un bleu rougeâtre. Pour prendre le café, ils s'étendirent, appuyés sur le coude. Maintenant, ils parlaient de leurs chefs. Les officiers, passables sauf cet avorton de Céal ; les sous-chefs, des rosses, excepté Panard.

— Il y a Aquaviva, fit un petit, j'ai mon idée.

— Degoise-la, Kerdadec ?

— Je la garde.

Celui qui parlait ainsi était un Breton des environs de Guingamp, aux yeux couleur de mer, auxquels la colère donnait la teinte froide de l'acier.

— Bosse-à-l'œil !... Tu l'as sur le dos, depuis Poucet.

— Sois tranquille, Berlier, je le poserai à terre.

Le Breton avait la nostalgie du pays ; il se mourait d'amour, le pauvre ! c'était de l'histoire ancienne. Deux fois, il avait essayé de s'évader ; les spahis indigènes l'avaient rattrapé. Ivre un peu, il répéta : " J'ai mon idée. "

Il avait laissé une connaissance, au village : Marie-Louise. Et cette Marie-Louise, lasse d'espérer un Camisard, l'oubliait, paraît-il. Il avait fait écrire à des amis, par Mylord. Il attendait une réponse... Après, on verrait, après ? Il se moquait de sa peau comme de l'an quarante.

— Vertal, dit Jean, nous a raconté, en route... l'affaire de Poucet, c'est vrai ?

— C'est vrai... Vertal est un lâche. Avant de partir, il aurait dû crever la panse à Bosse-à-l'œil... La France les attire, tous, tous... comme la lumière les papillons...

Mylord chantonna :

Dodo, fais dodo

L'anarcho !

— Ah ! voilà, quand, quand vous avez dit l'anarcho !

— A nous dix, reprit Mylord, et nous ne sommes même pas dix, nous pouvons changer la société, n'est-ce pas ? Des justes et des injustes, des bons et des méchants, il y en aura toujours... Escrime-toi donc à trier les grains de sable du Sahara...

Dumur, surnom né l'Anarcho, répondit : " Flûte ! "

Et il se coucha, la face contre terre.

Le soleil, à cette heure, à travers la toile légère, tombait sur les crânes comme du plomb fondu. Les quelques soupirs de la brise, qui soufflait du sud, paraissaient sortir d'un four.

Les zéphyr imitèrent Dumur, Mylord dit à Jean : Alors, tu es ici pour avoir envoyé une beigne à un supérieur ?

— Oui, à un sergent.

— Moi, mon colon, c'est à un officier... oh ! une toute petite gille, expliqua-t-il, en étirant ses longs bras ; seulement, nous nous trouvons près des rochers, et... les rochers lui en ont donné une autre.

Jean ne put se rendormir ; les camarades du reste, se relevaient, rallumaient le feu pour la soupe ou nettoyaient leurs armes, sauf Mylord qui tira un bouquin de son sac et se mit à lire.

Landon, le sous-lieutenant, s'occupait des chumeliers et du chargement pour le lendemain. Une liste à la main, il désignait les colis que chacun aurait à charger. Et les Arabes le suivaient en geignant.

La soirée fut longue, pour Jean. Enfin, le soleil déclina et disparut derrière les montagnes.

Après l'appel de huit heures, les hommes se couchèrent. On étouffait ; Jean, comme l'autre jour, à Ain Yacoub, sortit et s'allongea sur le sable. Des sons de flûte, de sourds roulements de tambourins montaient des oasis et de la ville, des rires et des appels... Mohammed... et les you you you des femmes. Après les instruments, ce furent les chiens. Puis un grand silence se fit.

On entendait ruminer les chameaux du convoi, et, très loin, la pouille sèche d'une noria qui grinçait.

Alors, un homme sortit des tentes. A la lueur des étoiles, Jean reconnut Mylord. Le zéphyr l'aperçut aussi et s'approcha.

— Tu aimes la solitude, paraît-il, Laquedem ; moi aussi, je l'aimais. Le beau ciel ! c'est là-bas, sous cette constellation, sous ces cinq étoiles emmêlées, qu'est la France ! J'aimais aussi à rêver... mais la rêverie amollit le cœur.

Mylord parlait à voix basse. Jean, étonné, l'examinait.

— Combien de temps as-tu à faire ?

— Quatre ans, répondit Jean.

— Tu n'en reviendras pas, c'est probable... Tais-toi. Des compagnies... on en sort par trois moyens : la bonne conduite, j'en ai essayé, impossible ; la délation, lâcheté ! reste le...

— J'essayerai du premier moyen, interrompit Jean.

— Essaie... J'ai vu tes oreilles, quand le sergent t'apostropha, dans l'après-midi ; elles ont rougi, tu as du sang, trop... tu ne cèderas pas ; deux mois, dix mois, passe ! mais quatre ans... Burea !

Il tira sa montre et put voir l'heure, malgré la nuit ; ses yeux étaient habitués à l'ombre. Il se coucha sur le sable et dit :

— J'ai du temps devant moi : qui es-tu ?

Jean, il ne savait pourquoi, se sentait attiré vers ce beau garçon, d'allure élégante sous le costume de forçat, dont les yeux étaient limpides comme l'eau d'une source. En une demi-heure, il eut conté

sa vie depuis son engagement chez Picoigne jusqu'à la séance du conseil de guerre.

Le menton dans la main, Mylord écoutait.

—Pas un mot de cela à personne, conseilla-t-il, pas même à Richein... Ils ne comprendraient pas. Moi, je comprends. Tu sauras, un jour, qui je suis.

Il se leva et écouta un instant, l'oreille tournée vers le sol. Puis, sans bruit, il se glissa près de la sentinelle, avec laquelle il échangea quelques mots, et disparut du côté de la ville.

—Où va-t-il ? se demandait Jean. Quel est cet homme auquel les autres semblent obéir, qui porte des gants, qui reçoit une fortune de France par l'entremise d'un fourrier du train ?

Il pressentit une dramatique histoire, plus dramatique encore que la sienne, mais il ne regrettait pas de s'être montré confiant vis-à-vis du zéphyr.

Si Jean avait pu suivre Mylord, voici ce qu'il eût vu et entendu. A mesure qu'il se rapprochait du village, le zéphyr ralentissait le pas. Il s'arrêta tout à fait. Une forme blanche se dressait devant lui.

—C'est toi, Ben-Ahmar ?

—Oui, sidi missiou... .

—Goldschmidt est averti ?

—J'ai vu Goldschmidt.

—Bono, condui-moi d'abord chez... le guide ; et comment se nomme-t-il ?

—Mougreb.

—Il est fidèle ?

—Comme moi. Tous deux, nous sommes de Gafsa, en Tunis.

Cette conversation avait eu lieu en langue arabe, que Mylord parlait comme un fils du prophète. Le zéphyr suivait le goumier, par des ruelles étroites et sombres. Du haut des murs, les chiens de chaque côté hurlaient à la mort ; mais Mylord allait, en sifflant, les deux mains dans les poches.

—Tu n'a pas peur ? demanda l'Arbi.

—Un Français n'a jamais peur.

Ben-Ahmar, enfin, s'arrêta. Il frappa trois fois, de certaine façon, et, peu après, une porte roulait sur ses gonds, sans bruit, sans qu'on eût entendu un pas ni aperçu une lumière quelconque.

Mylord et son compagnon étaient sans doute attendus là aussi, car l'Arabe qui avait ouvert la porte dit, à mi-voix :

—Bonjour, missiou, entrez.

—Parle en ta langue, répondit Mylord, je te comprendrai.

Il s'exprimait si purement que Mougreb, dès qu'ils furent dans la cour, lui toucha le bras, en disant :

—Tu es Arabe ?

—Non, je ne suis pas Arabe.

Après la cour et le couloir, Mougreb introduisit ses visiteurs dans une salle oblongue éclairée par deux mèches qui trempaient dans une huile odorante.

Les murs et le plafond de cette salle, où flottaient des parfums subtils, étaient peints en bleu. Une estrade, sorte de lit de camp, occupait le fond. Mylord s'appuya à l'estrade. Les deux Arabes s'assirent sur des nattes, à l'orientale.

—J'ai vu mes chevaux, commença Mylord, la semaine dernière, à Biskra. Es-tu payé, Mougreb ?

—Goldschmidt m'a payé.

—Ils sont beaux. Tu m'assures qu'ils sont de la race Targui et qu'aucun autre de cette contrée, ne saurait les devancer à la course ?

—Par le Coran... Je suis prêt à le jurer sur les restes du Santon. La gazelle n'est pas plus légère. Demande à Ben-Ahmar. Ils peuvent courir huit jours, sans herbes et sans orge, avec la poudre que je leur préparerai. De l'eau, en huit jours, on en trouve.

—C'est aussi ton intérêt, car je te les abandonnerai dès que je serai en sûreté. Je ne sais encore quand je partirai, mais je partirai, et sous peu, devrais-je gagner Tripoli par Rhat ou Ghadamès et laisser mes os dans le désert. Alors... tu peux me guider à la côte, de Tunis à Tripoli ?

—J'ai conduits plus de cent caravanes. J'irais les yeux fermés, selon que le soleil frapperait ma joue droite ou ma joue gauche, par tout le pays de Tunis. Je connais les nous de tous les djebels et je retrouve mon chemin à la couleur du sable.

—Bien, Mougreb. Nous gagnerons la mer à grandes journées. Je trouverai bien un bateau, par là-bas, ne fût-ce qu'une méchante mahonne, pour me transporter à Malte ou en Sardaigne, et puis, j'enverrai quelqu'un... mais ces choses ne te regardent pas. J'ai seulement besoin de toi, en qualité de guide, et de Ben-Ahmar. Je m'expliquerai avec lui au moment opportun. D'ici là, silence. Que je revoie la mer, et vous aurez, tous deux, de quoi acheter un lot de palmiers dans l'ousis qu'il vous plaira. Voilà pour la commission.

Il jeta quelques pièces d'or aux deux Arabes.

—Arrangez-vous ensemble. Je vous ferai tenir le jour et l'heure du départ par un homme sûr. Au revoir, Mougreb.

D'Etape en Etape

Les tentes étaient roulées sur les sacs, et les sacs derrière les faisceaux. Mais les arabis n'en finissaient plus de charger les chameaux qui beuglaient et refusaient de s'agenouiller.

Enfin, le convoi s'ébranla. Juchés entre les caisses et les tonneaux, les chameliers chantaient, maintenant, une mélodie lente, trois notes sur trois tons invariables.

Après Batna, l'escorte se divisa en trois sections. L'une en tête, dont était Jean. L'autre en arrière, et la troisième échelonnée sur les flancs, en tirailleurs. Les goumiers éclairaient la marche. Malgré la révolte récente, durement châtiée, il n'y avait pas d'ennemis à craindre, au moins jusqu'à Biskra, mais, en route, des chameaux s'échappaient parfois, piqués de quelque mouche maligne, et ne revenaient plus.

On marchait vers les monts, vers Biribi ! Jean était triste. Mylord appela :

—Arrête, Laquedem.

Puis, dès qu'il l'eut rejoint :

—Laisse filer les autres, des ânes bâtés, sauf Richein. Ohé ! Richein, avance à l'ordre, que nous fricoteras-tu, tantôt ?

Richein frappa du poing sur sa musette gonflée.

—J'emporte de la "barbaque", et de la bonne... La cuisine, ça me connaît.

—Tiens-toi près de nous. Laquedem prenait des notes hier, je l'ai vu. Donnons-lui quelques renseignements sur ce pays. Là-bas, devant nous, c'est l'Aurès, et puis, plus rien, des plaines et des collines de sable... où nous allons. Ce mont, au nord-ouest, c'est le Touggourt, et cette ligne sombre, au pied, des cèdres, un bois splendide, le bois de Boulogne des gens de Batna. Au sud-est, à dix kilomètres... est Lambèse. Lambèse... je te cède la parole, mon bon Richein.

Alors Richein, comme s'il eût récité :

—Lambèse, Lambæsis, au pied de l'Aurès, quartier de la troisième légion romaine, remonte au premier siècle de notre ère. Ruines nombreuses et imposantes au milieu de la solitude. Abandonnée par les Romains, après Justinien, la cité devint la Tezzout des Arabes qui la lâchèrent à leur tour. A visiter le Prétoire et le temple d'Esculape, les quatre portes, sur quarante, qui restent debout... Il faut voir ces ruines par un soir de lune ; ainsi je les ai vues... .

—Tu les as visitées, Richein ?

—Oui, fit Mylord. Pendant un convoi nous nous sommes absentés trois jours, avec Richein ; coût : deux semaines de tombeau.

—On a retrouvé, continuait Richein, de superbes mosaïques représentant Léda, les statues d'Esculape et d'Hygie.

Mylord n'écoutait plus. Plongé dans de profondes réflexions, il allait tête baissée.

Richein nomma encore, en passant, El-Biar (les puits), et des sources d'eaux thermales, à droite et à gauche, en toute cette contrée, le grenier de Rome, le pays des lions et des Numides farouches. Puis, lui-même se tut, fatigué. Ils avançaient dans une vallée profonde où le soleil dardait des flammes.

—Vlà le sable qui tire des larmes de mes riclos, fit Dumur.

—Passe-moi ton sac, lui dit Jean.

—Merci, prends plutôt celui de Mylord.

—Non, je suis fort, moi.

—Celui de Richein, alors.

—Je ne suis pas fatigué, répondit Richein.

L'Anarcho refusait encore.

—Laisse, qu'importe, j'y crèverai.

Il fallut le lui enlever presque de force. Jean portait allègrement ce sac, parce qu'il était fort, lui aussi, parce qu'il était heureux du regard reconnaissant que lui avait lancé Dumur. La sueur coulait du front de l'Anarcho, petit et frêle.

—Tu fondais, mon pauvre vieux, remarqua Mylord.

—Et pourtant, ajouta Richein, ce n'est pas encore du soleil... Le ciel est gris... Demain, nous marcherons dans le feu... Feu partout, aux pattes et sur la nuque.

Le soir, ils campèrent près des ruines romaines de Symmachi, la Tazouzi de des Arabes. Ils défilèrent par l'oued qui roulait un petit filet d'eau jaunâtre, entre les monts Tibatou et Gaous.

Ils escaladèrent le col des Juifs, là où les flibustiers pillaient les caravanes.

Les ruines d'un temple se reconnaissaient encore au confluent des oueds Kantra et Fedala. Une haute muraille se dressait devant les soldats. Jean se demandait, en gravissant les pentes, s'ils allaient l'escalader, quand, tout à coup elle s'ouvrit, en plein ciel, comme coupée par la gigantesque épée d'un Roland de la Numidie antique.

—Le pont, annonçait Richein ; la bouche du Sahara. Attention !

Brusquement, le décor changea. En minces filots qui se réunissaient pour former des nattes éclatantes comme du verre poli, la rivière continuait son cours entre des rives où se pressaient les palmiers et les lauriers roses; des villages se cachaient sous les verdures, des maisonnettes aux murs de briques en terre sèche. La rivière, des arbres et les maisons, Jean ne vit pas cela, tout d'abord; il n'avait d'yeux que pour la plaine immense.

—Le Sahara! s'écria-t-il.

—Non, répondit Richein, ce n'est pas le vrai, pas encore. Celui-ci, c'est le Sahara d'opéra comique, qu'on montre aux touristes. Dans l'autre, tu y vivras. Ici s'arrêtent les pluies; ces monts en forment la limite presque précise. Demain, tu verras l'autre, de Sahara.

Sur un terrain rocailleux, ils marchèrent encore vingt kilomètres pour atteindre la plaine, la dernière étape.

Après la soupe, comme un dernier reflet du couchant traînait encore en cette plaine qui ressemblait au plus vaste des cirques fermé par des collines jaunies, Richein dit, continuant ses explications:

—Ce palmier solitaire, là-bas, dont les rameaux s'abaissent, éplorés, marque l'emplacement de l'ancien Ksar, brûlé par les Touaregs; cette montagne drôlement découpée, sur la droite, est le Djebel-el-Melag, la montagne du sel. Tu vois cette vive arête, Laquedem, c'est le Djebel-Bou-Rezal, le mont des Gazelles, que nous franchirons demain; puis... le col de Sfa, des collines de sable... et Biskra... où nous attendent les chaouchs.

En approchant de Biskra, les chameliers, joyeux d'arriver, avaient repris leurs chants monotones.

Jean, dont le cœur battait, à mesure que les zéphyrus annonçaient: plus que vingt, quinze, dix kilos, avait, malgré la chaleur, des sueurs froides aux tempes.

Comment le recevrait-on, là-bas? S'il allait être casé à la 3e section, celle d'Aquaviva, dit Bosse-à-l'œil?

—Serrez, commanda l'officier, et du silence!

Biskra! Biskra! Voici Biskra!

Ben Ahmar, qui s'était rapproché de Mylord, dit:

—Biskra, missiou!

Ayant dépassé le fort Saint-Germain, dont les canons allongeaient leurs gueules vers le désert et la ville, les zéphyrus s'engagèrent dans l'unique rue de la cité européenne, bordée d'arcades et de boutiques à auvent, de maisons mi-franques et mauresques, un coin de l'Espagne des Khalifes transporté en Afrique. Entre la double rangée d'arcades et de maisons blanches, le soleil flambait, haut dans le ciel, mordant les épaules et les nuques.

—Bono, soupira Kerkadek.

La tête du convoi pénétrait sous les arbres de l'oasis. L'officier se tenait à l'arrière et les hommes causaient.

Là, il ferait bon planter sa tente, s'allonger, au creux d'un fourré, pour dormir.

Des palmiers, des troènes aux lauriers-roses, presque des arbres, ici, des oisillons aux ailes colorées, par bandes tapageuses dans la pluie d'étincelles filtrant des hautes ramures, rayaient l'air...

—Oui, se disait Jean, songeant à la colline brûlée entrevue du col de Sfa, il ferait bon de dresser sa tente.

Puis les palmiers cessèrent; on arrivait au village nègre, véritable cour des miracles de Biskra, où vit une population flottante, sacripants du centre et esclaves en fuite.

En d'autres pays, ces tentes coniques, rapiécées, déchirées, ces cabanes en torchis dans des jardinets entourés de parapets en ruines, ce ghetto, enfin, eût paru misérable; mais là, en pleine lumière, sous les grands parasols que lui formaient les palmiers, il avait riant aspect et eût tenté le pinceau d'un artiste.

—Avancez!

Les hommes s'attardaient, lançaient des lazzis aux négresses qui souriaient, exhibant des dents d'ivoire entre des lèvres rouges.

—Avancez donc, répétaient les caporaux, après les sergents.

A regret, les zéphyrus avançaient.

Ils longèrent le village arabe, semblable à tous ceux du Sud, de Constantine à Laghouat, le souk, des ruelles enchevêtrées, des murs dans lesquels s'ouvrent, sans bruit, de lourdes portes, et, encore une fois, ils furent dans la plaine vallonnée, au soleil qui mordait d'avantage, après cette fraîcheur. Les collines recommençaient, toutes uniformes, avec des herbes sèches qui fiévrotaient au vent. D'une crête, Jean aperçut des baraques sur un plateau.

—Là-bas... ces baraques, bégaya-t-il.

—Biribi! A droite et à gauche, partout, le désert... le vrai!

—N'aie crainte, Jordanet, intervint Mylord, nous sommes avec toi.

LXXIII

Biribi

A mesure qu'on dévalait, de colline en colline, le camp se dessinait... s'enlevait, presque coquet, sur le bleu profond de l'espace. Personne n'avait plus envie de parler, ni de rire.

Jean compta quatre baraques, dont deux grandes se faisant face, qui formaient un quadrilatère. Tout cela entouré de retranchements avec des bastions aux angles.

—Silence, au pas, commanda Landon.

Les oreilles de Jean bourdonnaient, comme si mille cloches lointaines eussent été mises en branle. Il marchait... et se trouva dans la cour... alors, il s'aperçut qu'elle était très grande, cette cour, et déserte, qu'il y avait, tout au bout, un portique où pendaient des agrès. Puis, il lui sembla que les baraques dansaient, vacillaient, s'avançaient sur lui, lentement.

Un homme de haute taille, tout de blanc habillé, qui survenait, suivi d'autres hommes, trois ou quatre, vêtus de la même manière, disait:

—Bonjour, Landon, bonjour.

—Bonjour, mon capitaine.

Les zéphyrus avaient l'arme au pied. Les chameliers, en dehors de l'enceinte, attendaient. Landon, serrant les mains des hommes vêtus de flanelle, reprenait:

—Bonjour, messieurs... Quelle chaleur!

Alors Jean vit que tous avaient des galons d'or sur les manches, que le plus grand en avait trois. Et ce dernier ordonnait:

—Hop, Landon, faites rompre. Venez, les sergents s'occuperont du convoi, j'ai donné des ordres.

Les hommes rompirent et coururent aux baraquements. Jean demeura seul. Le capitaine, qui ne l'avait pas aperçu, continuait, le bras passé sous celui de Landon:

—Nous avons de l'eau fraîche, pour l'appétitif. Veinard! une bonne petite balade! La grandeur attache le chef... au camp, et ses officiers se promènent.

—Il tiendra le crachoir pendant plusieurs soirées, mon capitaine.

—Je l'espère, Brun. Vous vous plaignez de la chaleur, nous nous maboulisons, ici. Pas d'hiver cette année. Hop! quoi de nouveau?

—Un pli du commandant de la subdivision.

—Le service, voyons... hop!

Il brisa l'enveloppe.

—Hop! "Plus au sud... des bordjs vers Taggarth... Prenez vos mesures pour... cent hommes... d'un moment à l'autre... profitez de l'hiver." L'hiver... qu'il se transporte en ces parages, le commandant de la subdivision. Barca... autrement Landon, vos hommes?

—Pas de punitions... mais j'amène une recrue.

Le capitaine se retourna brusquement. Jean était toujours à la même place, à la position réglementaire, le petit doigt sur la couture du pantalon rouge qui détonnait en cette blancheur.

—Hé, là-bas, approchez. Vous ne pouvez donner signe de vie? hop! fort gaillard! Qu'on nous expédie des hommes bien plantés et nous leur construirons des bordjs vers le sud, n'est-ce pas, Brun?

—Parfaitement, répondit Brun, qui était un officier du génie, détaché à la compagnie, avec quelques sapeurs.

—Combien de temps à faire?

—Quatre ans, mon capitaine.

—Ça va bien, nous vous dresserons. Votre nom?

—Jordanet.

—Hein, Jordanet... le fils de... hop! Qu'avez-vous fricoté au pays, pour échouer...

—Il a frappé un sous-officier, interrompit Landon.

—Eh bien, Jordanet, puisque Jordanet vous êtes... faut-il pas recommencer, ici... Je tiens à mes sous-officiers, moi... Céal, appelez Aquaviva... Vous le prendrez à votre section. Il remplacera ce déserteur de Poucet; cette sainte-Nitouche de Poucet, le sergent m'en a fourni d'indiscutables preuves, cherchait, depuis longtemps, à désertre... Hop. Maintenant... Je suis à vous, messieurs, dans cinq minutes; qu'on m'envoie cette autre mauvaise tête de Mylord.

Dans sa baraque, seul avec ce dernier, le capitaine disait:

—J'ai reçu une lettre de monsieur votre père, pendant votre absence, c'est la troisième. Lisez et répondez de suite, sous mes yeux... hop!

—Je ne lirai ni ne répondrai.

—Hein! Désobéissance... Si, dans deux minutes, vous n'avez pas la plume à la main, je vous colle huit jours de prison.

—Monsieur...

—Quoi, monsieur? il n'y a pas de monsieur, il y a le commandant de la compagnie qui donne des ordres à un soldat.

—Qui refuse...

—Huit jours, vous aurez huit jours. Vous faites la mauvaise tête jusqu'au bout, mais je vous briserai; nous en avons brisé... de... hop! en prison.

Aquaviva, qui avait manqué l'appétitif, conduisait Jordanet au magasin en rechignant:

—Diavolo... sale individu!

Aquaviva et Céal... la 3e section! Jean suivait, pâle. Des cloches sonnaient toujours, dans le lointain. Aquaviva ouvrit la porte du magasin, une baraque où flottaient des relents de cuir, de drap

neuf et de vieilles doublures. Un sergent écrivait, tout au fond sur les cuisses vides. Il leva la tête et dit :

— C'est toi, Aqua, espère une minute, je viens déjeuner... Ça y est.

— Je t'amène un bleu.

— Un bleu, et mes états sont arrêtés. Vous ne pouviez pas venir hier, vous, ou demain, ou... jamais ?

— Ils en font exprès, tu sais, Lucioli.

— Parbleu !

Le Corse s'était levé. Il se planta devant Jordanet, et, ses bras battant le vide comme des ailes de moulin :

— Espèce de canisard, vous gratterez mes totaux... Un état figolé ! Déshabillez-vous.

A la volée, il jetait pantalon, veste et capote.

Jean, sans dire un mot, les yeux demi-clos, s'habillait.

— Essayez ce kepi... Chouette... Ça lui va comme un bouchon.

— Il est un peu grand,...

— Taisez-vous donc, on l'a commandé exprès pour vous. Retournez vos poches. Le porte monnaie... trois francs, à remettre au capitaine. Et ce calepin, donnez... qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Je vous défends... Monsieur...

— Vous ne pouvez pas dire sergent, espèce de rossard... Entends-tu, Lucioli, il me défend... Ils sont étonnants, parole d'honneur !

Aquaviva lisait : " Nous couchons ce soir à Aïn Yacoub, ma Florentine... Encore deux étapes pour arriver à Batna... Je..."

— Nous lirons plus tard. Ma Florentine, des histoires de femmes ; il sont tous ici pour cela. Prenez le fusil et le fournement... et en route.

— Il a une bien belle barbe, dit Lucioli.

— Elle ne frisera pas longtemps.

Hors de la baraque, il appela :

— Daudonnet. Coupez-moi tout ça, et rasibus, comme si le feu y avait passé. Asseyez-vous sur cette pierre.

Le perruquier remuait, dans un quart, une mixture noire avec un semblant de blaireau.

— Qu'est que tu as à renifler, dit-il, mon savon ?... C'est du savon noir, nous n'en avons pas d'autre, ici. Il y en a à Biskra, du savon pour demoiselles, cours en chercher, je t'attends. Pour ce que j'y gagne, un centime par barbe... et je fournis mon eau. Les cheveux d'abord.

— Alors, commença Jordanet, c'est dur.

— Tais-toi. Aquaviva nous regarde. Ah ! il se retire... Oui, c'est dur... Combien d'étés ?

— Quatre.

— Eh bien, mon vieux, je te rendrai un fameux service en te coupant le cou. Moi, je m'esbigne dans cinq mois. J'en suis plus, et, encore, je suis dans la manche des chaouchs. Une veine, pour toi, Aquaviva est au bout du deuxième rouleau. S'il repique au truc, gare. Car ces Corsets, ils rengagent pour la prime, et puis, après, ils te regrettent, alors, ça rouspette dur.

— Le capitaine n'a pas l'air mauvais.

— Hop ! hop ! non, mais les chaouchs sont tous capitaines, ici. A la barbe... Les officiers ne s'occupent pas de nous, ils ne savent pas la moitié de ce qui se passe. Après quelques années, qui comptent double, ils s'envolent comme des hirondelles, mais les pieds-de-banc, les sergents restent. Je t'ai enlevé une grillade, fais pas attention, c'est pas un rasoir que j'ai, c'est une scie. Silence, voici Bosse-à-l'œil.

Aquaviva revenait, en roulant une cigarette. Jean l'examina. C'était bien la charpente maigre, les yeux fuyants, pointillés de jaune, du gendarme qui lui avait mis les menottes à Marseille, puis sur le bateau.

— Ça y est, dit enfin le perruquier.

— Ramassez vos cheveux et les poils de votre sale barbe, ordonna le sergent. S'il en reste un seul, je vous colle deux jours.

Jean, agenouillé, ramassait.

— Où faut-il mettre cela, sergent ?

— Dans votre poche... au diable. Vous voyez cette porte ouverte, là-bas, et ce numéro 3, au-dessus ? C'est votre casernement. Filez. Je vous présenterai ce soir au capitaine.

Les hommes mangeaient la soupe, assis sur les nattes qui leur servaient de lit. En sortant de cette lumière blanche, Jean n'y voyait pas très clair... Quelqu'un l'appela :

— Par ici, Luquedem. Tu perches entre Dumur et moi.

Richein, dans sa section ; Jean en fut heureux.

— J'ai réclamé une gamelle de plus. Accroche ton flingot et le reste à cette place, là, et assieds-toi.

— Je voudrais de l'eau, réclama Jean, le visage me brûle.

— Tu t'y feras, au savon noir... De l'eau c'est difficile... Deux litres par homme et par jour,

— Je n'ai pas faim, j'aime mieux dormir.

— Dormir... tu vas voir ! Nous avons un moment de répit pendant que les pieds-de-banc boulotent... Attends... on sonne au rapport.

Dix minutes après, Aquaviva entra dans la baraque en criant :

— Debout, dehors !

La compagnie, deux cents hommes environ — les autres étaient en détachement — s'aligna, et le sergent-major, un petit brun qui était Méridional et scandait les mots, lut : " A une heure, revue d'armes par les sergents. Après la revue, travaux à l'enceinte du camp ; on reportera la tranchée de deux mètres en arrière. A cinq heures, gymnastique..."

Dans la baraque, les hommes disaient, en nettoyant leurs armes :

— Il la connaît, le capiston, avec son enceinte du camp ; c'est la quatrième fois que nous démolissons pour porter en avant ou en arrière.

— C'est comme à la 2^e compagnie, dit un autre ; ils roulent, à la brouette, les mêmes cailloux, du même endroit au même endroit. Les sergents les leur font compter, et, s'il en manque un seul, huit jours.

Jean, qui démontait son fusil près de Richein, lui demandait :

— Où est Mylord ?

— Au trou. Le capitaine l'a appelé, tu as vu ; il l'appelle souvent, comme ça. On entend des cris : " Vous mettrai dedans !..." Il le punit, en effet ; puis, quelques heures après, il lève la punition.

— C'est drôle... Dis donc, qui est-ce, Mylord ?

— Les uns prétendent, répondit Richein à voix basse, que c'est le fils d'un prince, d'un marquis, d'un général dont le nom est très connu. Je crois bien qu'il n'y a que le capitaine, ici, qui sache son véritable nom. Si tu veux en savoir davantage, adresse-toi à lui. En tout cas, prince ou marquis, il est riche et c'est un bon type. Il y a longtemps que je serais claqué sans lui.

Ils passèrent la revue d'armes devant les baraques, la culasse démontée dans le kepi. Le soleil s'acharnait sur leurs crânes rasés, et Jean, qui manquait d'entraînement, dit à Richein :

— Je crois bien que je vais me trouver mal.

— Ne fais pas cette bêtise... Si tu flanches, Bosse-à-l'œil sera toujours sur ton dos...

Jean fit un effort... et se redressa. Le Corse du reste, n'en avait que pour le pauvre Kerkadec :

— Sale trouper... Fusil gravé, hors de service... Quatre jours !

Kerkadec devint tout pâle. Ses lèvres remuaient. Aquaviva attendait un mot, mais le mot ne sortit pas.

— Vous, dit-il à Jordanet, vous n'avez pas graissé la culasse, tenez compte de mon observation.

En remontant son arme, Kerkadec murmurait :

— J'attends une lettre, et puis... j'ai mon idée.

— Ne tremble pas dans le manche, observe Mylord à Jordanet. Bosse-à-l'œil te dira, une autre fois : Votre culasse est trop grasse. Réponds-lui, en toi-même, ce que tu voudras ; mais, tout haut, jamais rien. Regarde-le en face, il baissera les yeux. As-tu remarqué sa bosse, un œuf d'alouette, au coin de l'œil ? Quand elle rougit, c'est qu'il jubile ; quand elle pâlit... gare.

Les armes en place, ils s'alignèrent encore et défilèrent devant le magasin aux outils. Un sergent leur tendait des pelles et des pioches. Richein piochait dans le talus, et Jean, à mesure, rejetait la terre. Il allait de bon cœur, pensant qu'on lui tiendrait compte de sa bonne volonté.

— Es-tu fou ? lui disait Richein à mi-voix, car il était défendu de parler sur les chantiers. Si tu uses ta pelle, ou te la fera payer. Si tu ne travailles pas... au bloc. Alors, imite-moi... le moins possible, ce sera toujours de trop.

Au centre, les sergents s'étaient rassemblés et fumaient des cigarettes. Richein, bas toujours, les nommait :

— Ce grand, Venturi, mauvais, hargneux, un bouledogue à qui on retire son os. L'autre, auprès, qui fume, Strozzi, fin, l'air bon garçon, mais qui pique et se sauve, lâchement, comme la vipère à cornes... et puis Bosse-à-l'œil, tous macaronis, tous se fichant d'un homme comme d'une guigne ! Le dernier, le petit blond, c'est Panard, un bon type, qui s'embête autant que nous, va. Chouette, les autres s'en vont, Panard est de service. Respirons.

Penché sur sa pioche, ayant l'air de trier des cailloux, il reprit :

— Quand aux cabots, bêtes, mais pas méchants, peureux comme des lievres. Ah ! voici Mylord ! Le capiston l'a relâché, je m'en doutais.

Il siffla : pfuit ! Mylord, qui survenait, en effet, la pioche sur l'épaule, se dirigea vers eux.

— Mets-toi là, fit Richein. Ça marche ?

— Guère.

Mylord était maussade. A chaque instant, il se retournait vers Biskra, dont on apercevait, au-dessus des mamelons, les marabouts dans les verdure sombres.

Ses traits, enfin, se détendirent. Un gamin arabe, vêtu d'un bur-nous effiloqué et coiffé d'une chéchia qui avait été rouge, venait vers les zephyrs, un couffia d'alfa à la main. A quelque distance de Mylord, il s'assit sur ses talons et cria :

— Dagma, des dattes ; un sordi, bono.

—Sergent, demanda Mylord, vous permettez qu'on offre des dattes ?

Panard était bon garçon. Il regarda vers le camp : aucun officier n'était en vue.

—Allez, mais vivement.

Mylord était penché sur le gamin, ayant l'air d'examiner les dattes, et le gamin eut le temps de lui passer une lettre. Il se releva et, repoussant le couffin du pied :

—Barn, tes dattes sont trop vieilles, plus vieilles que toi.

—Dagla, bono, répétait l'arabe, continuant la comédie.

Mais Panard commandait :

—Rassemblement pour le gymnase.

—Est tu fort ? demanda Mylord à Jordanet.

—Oui, assez.

—Ne le fais pas paraître. On te garderait ici, comme moniteur, et il ne faut pas que tu restes ici.

—Pourquoi donc ?

—Chut... plus tard.

Jean parut aussi novice et maladroit que possible, et, sans sourcilier, s'entendit appliquer toutes les épithètes possibles. Comme il rentrait, pour la soupe du soir, il aperçut Kerkadec au peloton de chasse. Aquaviva lui-même commandait :

—En décomposant... Un !

Et, dix minutes après :

—Deux !

Les lèvres du Breton, c'était un tic, maintenant, étaient agitées d'un mouvement fébrile... Sur ses lèvres, Jean lut ou crut lire l'éternelle phrase du petit zéphyr : " J'ai mon idée."

Le soleil touchait presque à la plaine, quand Mylord, qui faisait partie de la première section, se présenta à la porte de la baraque et appela Richein et Laquedem.

—Motus pour les autres, dit-il ; nous partons pour le Sud, la moitié de la compagnie... quand?... dans la quinzaine, peut-être avant. Je ne sais pas si vous en êtes ; mais, moi, j'en suis... Le capitaine me l'a annoncé, ajouta-t-il, avec un sourire amer ; arrangez-vous pour en être, tous les deux, si vous avez du cœur au ventre... J'irai à Biskra cette nuit... Si vous avez des lettres, je les emporterai... Au revoir.

—Veux tu écrire ? fit Richein à Jean.

—Tout de même, mais...

—J'ai du papier, de l'encre, tout...

Il creusa le sable, sous sa natte, et en retira tout ce qu'il fallait pour écrire.

—La plume n'est pas fameuse, mais on n'en met pas long, chez nous : " Bonjour, bonne santé, ça se tire, envoyez-moi cent sous."

—Je croyais qu'il était défendu d'avoir de l'argent ?

—Bien sûr, quand nos lettres passent sous le nez des pieds-de-banc ; mais la réponse nous parviendra autrement que par le courrier de la compagnie. Ne te gêne pas. Mylord se charge du reste.

Par l'étroite fenêtre ouverte à tous les vents, un rayon du couchant entra dans la baraque. Jean réfléchit une seconde, puis il se décida à écrire d'abord à Florentine. Il lui semblait qu'il ne l'avait pas vue depuis des siècles, qu'il foulait ce sol d'Afrique depuis des années :

" Je suis au camp de Biskra, disait-il, à la première compagnie, depuis ce matin. Si tu m'oublies, je mourrai. Avec toi, j'essayerai de vivre. Tu peux me répondre sans crainte, une longue, une longue lettre.... "

Il s'arrêta et demanda :

—A quelle adresse devra-t-on me répondre ?

Sur une feuille, Richein écrivit : A M. Jacques Pierron, propriétaire à Biskra. Puis il déchira la feuille en dix morceaux et mit les fragments dans sa poche.

Jean avait bien des choses à dire, mais, pour la première fois, il ne voulait rien risquer, tant cette manière de correspondre lui paraissait singulière. Richein prit sa lettre et sortit. Quelques temps après, il rentra et annonça :

—C'est fait, elles partiront par le prochain courrier.

—Quand ?

—Demain. Il y a trois départs par semaine.

Le clairon lança trois coups de langue, brés. La nuit était venue.

—Le couvre-feu... silence. Approche ta natte, nous pourrions causer, c'est le meilleur moment, à voix basse.

Dumur, l'anarcho, qui n'avait rien dit de toute la journée, demanda :

—Et ma leçon ?

—Quelle leçon ?

—Je lui apprendis à lire, au pauvre diable. Kerkadec tient la couverture devant la porte, mais Kerkadec est puni, ce soir, et puis, je suis trop las.

—Je te remplacerai, dit Jean. Tu auras, Dumur, deux leçons pour une, désormais.

—Merci, t'es un zig !

Longtemps, ils s'entretenaient, leurs têtes se touchaient presque.

—A la compagnie, faisait Richein, il y a un mouton sur deux hommes... Des petits paysans, qui ont le trac, taffeurs dans l'âme, prêts à tout, à mentir, pour obtenir qu'on les renvoie avec de bonnes notes, quelques jours avant la fin du congé. Sans les traîtres et les fâches, on s'en tirerait tout de même.

—Que veux tu, disait Jean, la France les attire, les pauvres diables qui sont là pour des coups de tête, le clocher, la maison... une connaissance, comme Kerkadec...

—Silence, observa Richein, le contre-appel !

La porte s'ouvrit et Aquaviva parut, une lanterne à la main.

—Debout, tout le monde.

—Mylord va être pincé ! fit Jean.

—Lui ? pas de pétard !

A la 1re section, il y a un type, Crémeur, qui est ventriloque et imite à s'y méprendre la voix de quiconque. Les sergents n'en savent rien, et, quand on appelle Mylord, une voix répond, tout ensommeillée : " Présent !"

Richein murmura :

—Zut ! Je demande à aller dans le Sud.

—Ou va dans le Sud ? j'en suis ; j'y crèverai peut-être, fit Dumur.

—J'y vais aussi, dit Jean, je ne veux pas vous quitter.

Et Jean finit par s'endormir, d'un sommeil de plomb, entre les deux camisards.

LXXIV

Ou Mylord se Revele a Demi

—A l'eau, la 3e !

Des tonnelets, rapportés par des mulets, on tirait l'eau dans des seaux de toile, et avec un entonnoir, on la versait dans les bidons, un bidon par homme, pour la demi-journée ; le reste était transporté aux cuisines.

—Enfin, se dit Jean, dont les traits étaient comme figés par le savon de la veille, je vais pouvoir me laver.

Il rapportait le seau de toile, quand, soudain, la surface de l'eau, comme un miroir, lui renvoya son image. Un homme de sa baraque avait bien un tesson de glace, mais il n'avait osé le lui demander.

Ce visage rasé, dur... était ce le sien ? Il recula, puis se pencha encore.

Cet air mauvais, farouche, qu'il constatait avec une certaine terreur, chez les autres, les camisards, il se le retrouvait, à lui aussi, sous le kepi gris, à large visière. Son teint avait bruni déjà, les yeux s'étaient enfoncés et brillaient d'un feu sombre, ses lèvres, veuves de moustaches, s'avançaient, railleuses et méchantes ; son menton était bleu. Cette tête, au fond de ce seau, c'était la tête d'un...

—Dites donc, Jordanet ? faut-il aller vous chercher, lui cria Aquaviva.

—Voici, sergent.

—Autant de moins pour vous, si vous en répandez.

Il versait à côté, et l'eau coulait sur le sable qui le buvait à mesure... Il avait songé, tout à coup à Florentine... à la Marie-Louise de Kerkadec qui oubliait le petit zéphyr.

Après la corvée d'eau, cet ordre circula :

—Tout le monde dans la cour.

La compagnie se rangea, les hommes sans armes, en bourgeron. Le capitaine passait sur le front, suivi du médecin, des officiers, des sergents, de tout son état-major.

—Celui-ci, Mos, qu'en pensez-vous ?

—Ouvrez votre bourgeron.

L'homme interpellé exhibait sa poitrine.

—Respir. z... plus fort.

Puis il l'examinait, des pieds à la tête.

—Défaites vos soutiers.

—Tout le monde pieds nus, ordonna le capitaine... Hop !

Le médecin disait :

—Bon.

—Passez en avant.

—Mauvais.

—Appuyez à gauche.

—Mos le major, s'arrêta devant Kerkadec. Le Breton, petit, mais trapu, avait une bonne poitrine et respirait comme un soufflet de forge : mais ses pieds, épais, mal conformés, se blessaient aux chevilles, à la marche.

En l'examinant, le major demandait :

—Qui envoyez-vous, là-bas, avec moi, mon capitaine, comme cadre ?

—Les officiers veulent tous y aller, tous braves... il tireront au sort....

C'est le tour de Céal, cependant... Comme sous-officier, vous aurez Aquaviva, qui m'a parlé de rengager, et... hop !

—Mauvais, interrompit le major.

Le cœur de Kerkadec tressauta de joie. Enfin, pour quelques mois, il allait être débarrassé de Bosse-à-l'œil, sa bête noire.

Richein fut déclaré bon, Dumur, aussi. Dumur était de toutes les expéditions, d'office, c'était entendu, réglé par le capitaine qui l'exécrait à cause de ses théories subversives. Le capitaine lui dit en riant :

—Vous catéchiserez les Touaregs, mon ami.

Le major inspectait Jordanet.

—Celui dont nous parlions tout à l'heure.

—Ah !

—Vous êtes de Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, mon capitaine.

—Parbleu !

Mos déclara :

—Archi-bon, gras comme un moine, tros gras, la marche lui fera des muscles.

Puis, mais pas assez bas pour que Jean n'entendit :

—Il a, décidément, une tête....

—Canaille... Hop !

—A peu près, mon capitaine... chasse de race.

La visite terminée, les zéphyr se numérotèrent : quarante-neuf files pleines et une creuse. Il fallait cent hommes et ils n'étaient que quatre-vingt-dix-neuf.

—Il en manque un, fit le capitaine ; bah ! je les connais, nous aurons des engagements jusqu'à demain. Rompez !

Un officier annonça :

—Mon capitaine, voici le courrier.

Deux gouniers débouchaient à l'entrée du camp, avec des sacs en travers des selles. En un clin d'œil les sceaux furent rompus et les sacs éventrés par le sergent-major, qui remplissait les fonctions de vaguemestre.

Les officiers et les sergents formaient le cercle. Et le chef, la tête dans le sac, jusqu'aux épaules, tout rouge, appelait : Bonnin, Giral, Monsieur Place, capitaine, Kerkadec, Monsieur Lory, lieutenant, Aquaviva....

Aux portes des baraques, les hommes s'entassaient, attentifs. Ils refuèrent, quand Aquaviva parut, les lettres de la section à la main.

—Kerkadec, Bonnin, Espar... approchez... ouvrez vos lettres...

Richein, en l'absence de Mylord, avait lu la lettre à Kerkadec, quelques lignes — et le Broton s'était affalé sur sa natte....

L'Auarcho, qui avait entendu la lecture, le consolait :

—Garde tes soupirs : il y en a d'autres, de Marie-Louise.

—D'autres, il n'y en a qu'une... qui va se marier avec Le Hénaff.

Ah ! si j'avais pu m'échapper, et je m'échappais, sans Bosse-à-l'œil, sale canaille !

Soudain, il se frappa le front, se releva et sortit en courant.

—Bon, le voilà maboul à présent, fit Dumur.

Kerkadec entra dans la baraque du capitaine.

—Mon capitaine, je demande à partir pour le Sud.

—Mais le major vous a refusé.

—C'est mon idée, répondit Kerkadec, en frappant sur sa poitrine, le coffre est solide.

—On vous inscrira... hop ! Qu'est-ce que je veux ? moi, faire plaisir à mes hommes.

Revenu dans la section, Kerkadec annonça :

—Je vais dans le Sud avec vous... Aquaviva y vient aussi, j'ai mon idée.

Pendant les quelques jours qui s'écoulèrent avant le départ, Richein et Jordanet ne virent guère Mylord qu'au travail, à la corvée de l'eau et au gymnase. Mylord paraissait radieux de partir et répétait.

—C'est Céal qui commande, nous rirons.

—Nous rirons ? il n'est pas si commode.

—Tu verras, Richein.

Un après-midi, sur les chantiers, Richein dit à Jordanet :

—Vois-tu ces deux chevaux qui galopent, là-bas, dans la plaine, montés par les arabes.

—Oui.

—Ce sont les chevaux de Mylord... Tiens, ces deux chameaux plus loin... des méharis, oui, des méharis... Je parierais ma pioche contre ta pelle qu'ils sont aussi à Mylord.

Jean regardait le mystérieux zéphyr. Il était appuyé sur sa pelle, dominant les autres soldats de toute la tête. La main sur les yeux, il regardait les chevaux évoluer en rond et les méharis qui se détachaient sur l'horizon. Sous la main de cavaliers habiles, les chevaux filaient ventre à terre.

—Vous savez, annonça Mylord ; nous partons, demain, pour le sud.

Il se leva, vint se placer près de Jordanet, et, à voix continue :

—C'est ici, surtout, qu'on peut dire que les murs ont des oreilles.

Laquedem, je suis heureux de t'avoir rencontré... des choses me pèsent. Le premier jour, à Batna, je me suis aperçu, à ton accent, que tu étais de chez nous, l'Alsace.

—A mon accent ?

—D'autres auraient pu s'y tromper ; moi, non. Je l'aime tant, mon pay. J'y possède encore, se mirant dans le Rhin, des castels à tourelles. Je ne dis pas cela pour me vanter. Je suis revenu, à mon âge, des vanités de ce monde. L'Alsace... je la revois, en fermant les yeux. Les jours, je souris, j'essaye d'être gai ; mais, les nuits ! Et puis, il y a....

Il s'arrêta — sa voix n'était plus qu'un souffle — et reprit :

—Dans peu de temps, trois semaines ou trois mois, il me faut compter avec les incidents qui renversent les plans les plus avisés, je serai libre, je le veux.

—Les chevaux que nous avons vus, ce soir, t'appartiennent ?

—Les chevaux et les méharis. Avec eux, je fuirai de telle façon qu'on croira que je suis mort — ou perdu. Et... je ne reviendrai plus, ou, si je reviens, ce sera couvert de gloire. Alors, elle m'admira, peut-être, et m'aimera. Or, pour cette évasion, préparée dans les grandes lignes, j'aurai besoin de toi, de Richein et, sans doute, de Dumur ; car tous les trois, vous êtes des hommes. Tu fuiras avec moi, si tu veux... Tu dis non. Les hommes de ta trempe ne résistent pas quatre ans à Biribi. Tu garderas ton sang-froid pendant des semaines et des mois, un an, tout au plus, et, un beau jour — beau jour pour les chefs, s'entend — tu perdras patience, tu laisseras échapper un mot, tu lèveras le doigt, et alors, ce sera le conseil de guerre, la prison, la fin ! Un soir, tu as été puni. Le lendemain, le capitaine te dira : Hop ! mon garçon, suis le père de la compagnie, quatre jours de plus, dans votre intérêt, pour que vous n'y reveniez pas.

Jean répondit :

—Je supporterai tout, je serai muet, j'aurai toutes les patiences, car je suis innocent. On me recommandera, je l'espère.

—Les recommandations ! On s'en moque. J'ai été recommandé, moi aussi, trop. Rien ne presse, réfléchis. Les événements plaideront pour moi, j'attendrai.

LXXV

La Première Journée

—Eh bien, les sous-officiers, gronda le lieutenant Céal, qui, décidément, commandait le détachement, on s'oublie ?

Tous avaient la tête lourde des vins, des glorias et des punchs de la veille.

—Nous y sommes, mon lieutenant, répondirent à la fois Aquaviva et Strozzi, qui faisaient aussi partie de l'expédition.

Cinq minutes après tous deux, ouvrant bruyamment les portes des baraques où les Camisards, comme des animaux de prix, étaient parqués, criaient :

—Les hommes qui partent, en tenue !

Le jour pointait à peine. Richein, en se levant, remarqua :

—Dites, donc, caporal, Jordanet est puni.

—Diable ! vous avez raison, je cours après.

Jean, bientôt, arriva. Les sergents, justement commandaient, talonnés par Céal :

—Tout le monde dehors, dans deux minutes.

—Nous avons préparé ton sac, heureusement, disait Dumur... Ton bourgeron, que je le roule... Enfile ton culbutant et ta capote. C'est la tenue de route.

Les hommes se rangeaient dans le plus grand silence, car le capitaine, sabre au côté, sortait aussi.

—Faites l'appel, ordonna-t-il. Brun, je vous remets le convoi en qualité d'officier d'approvisionnement.

—Oui, mon capitaine, nous sommes prêts.

Quand les caporaux vinrent rendre l'appel aux sergents qui devaient le porter au lieutenant, et ce dernier au capitaine, Aquaviva bondit sur place et s'écria :

—Elle est forte, celle-là !

—Qu'est-ce qui est fort, sergent ? demanda le capitaine.

—Manque un homme : Mylord !

—Mylord ! Je l'avais puni de la salle de police, intervint Strozzi. Le capitaine était pâle. Il appela

—Le sergent de semaine, hier ?

Panard s'avança.

—Vous avez fait votre ronde ?

—Oui, mon capitaine, avec deux hommes de garde, vers onze heures.

—Et Mylord était là ?

—Il dormait, mon capitaine, avec Jordanet.

—Jordanet... qu'on me l'amène.

—Ah! ah! Hop! s'écria-t-il, vous êtes puni, vous, déjà! Augmenté de quatre jours; prenez note, Aquaviva. Mylord était enfermé avec vous, voulez-vous nous apprendre comment il s'est évadé, ce qu'il est devenu? En face, regardez-moi bien en face, et répondez. Si vous mentez, et je m'y connais, je vous colle quinze jours, en attendant mieux; hop!

Les officiers formaient cercle autour de Jordanet. Il faisait grand jour. Tous les yeux, ardemment, étaient braqués sur lui. Jean frissonna des pieds à la tête, puis, d'une voix ferme, nette:

—Je dormais, mon capitaine, je n'ai rien vu.

—Ah! vous dormiez, vous...

Ces mots d'un caporal interrompirent l'officier:

—Mylord est sur les rangs, mon capitaine.

Alors, chose extraordinaire, le visage du capitaine refléta une certaine satisfaction.

—Tout de même... Ce n'est pas malheureux, dit-il. Toujours en retard. Tout se paye, chez nous; vous lui porterez quatre jours, hop!

Puis, bas, à son lieutenant:

—Veillez sur lui, en route. Je crains que le gaillard ne veuille s'échapper.

En passant l'inspection, il dit au zéphyre:

—J'ai écrit à monsieur votre père.

Mylord ne sourcilla pas.

—Par files, à gauche.

Et le convoi s'ébranla; les zéphyres, une quinzaine d'hommes du génie, une cinquantaine de chameaux et des mulets portant des tonnelets remplis de vin, des outils et des bois de construction. Les officiers, Céal, Bran, Mos, le major, prirent la tête.

—Fiûte! fit Richein, Céal monta Maboul, le cheval du capitaine, il va nous mener tambour battant, à moins que Maboul ne le dégringole.

Après une heure de marche, environ, Céal commandait: —Halte!

Les officiers avaient fait dresser une tente, avec des couvertures. Ils mangeaient à l'ombre, servis par des soldats d'infanterie, leurs ordonnances. Et les zéphyres, la langue sèche, le gosier rempli de sable, regardaient, d'un œil mauvais, la table des officiers...

—Ce que j'ai soif! faisait Kerkadec.

—Suce ton pouce... ou des cailloux, il n'en manque pas, en ce chien de pays.

Lorsqu'il fallut repartir, Jean dormait.

—Debout, crièrent les sergents.

Il se releva, la tête affreusement lourde. Et la marche recommença. A mesure qu'on approchait des chotts, le sable devenait plus fin, plus lisse. Les pieds s'y enfonçaient jusqu'aux chevilles. Les zéphyres grognaient:

—Trois pas pour deux, marche avec. Trente kilomètres, ça fait?

—Quarante... comptait Richein.

—Voyez donc Céal en avant, qui s'essaye à la fantasia, fit Mylord, on dirait un grillon sur une sauterelle.

—Vous n'êtes pas du dernier bien, tous deux?

—Moi? Allons donc!

De cinq minutes en cinq minutes, Aquaviva, qui marchait sans sac, le revolver au côté, le fourreau du sabre à la main, répétait:

—Avancez!

Kerkadec, soufflant et suant, suivait, silencieux, ainsi que Dumur, le petit Dumur, dont la maigre poitrine ruisselait sous la capote entr'ouverte.

Richein lui souffla dans l'oreille:

—Ecoute donc, nous marchons si vite parce que Céal se pavane en bidet. Autrement, avec ses jambes courtes, ce serait une balade de le suivre. Demain, tu t'en tireras, j'ai un truc.

A l'oreille de Mylord, il expliqua son "truc" et ce dernier éclata de rire.

—Je t'enverrai Ben Ahmar, promit-il, je lui dirai que c'est une médecine, un remède, pour moi.

—Le cautère sur la jambe de bois...

—Juste, Auguste.

En dépit d'Aquaviva qui roulait des yeux furibonds, et de sa bosse qui passait par les sept couleurs, les hommes se contaient le "truc" à l'oreille, et, mis en belle humeur, ces grands enfants, dont la plupart n'étaient pas foncièrement mauvais, qui se trouvaient là pour des coups de tête regrettés au fond, allaient lestement, ragail-lardis, réconfortés par la "farce".

Demain... on rirait encore, demain!

Kerkadec, pourtant, "écoppa". Il risait, avec les autres, traînant la jambe, malgré tout. Aquaviva lui cria:

—Deux jours... On ne réclame pas pour aller dans le Sud, quand on a des pattes de grenouille.

—Que voulez-vous, sergent, j'ai mon idée.

Mylord se retourna. Les yeux de Kerkadec, ces yeux verts de mer, étincelaient d'une flamme de folie.

—Tu sais, dit-il à Richein, je ne voudrais pas être mis dans la chemise du Corse.

Ils aperçurent les premiers palmiers de Chegga, et le village. Ils campèrent auprès du bordj occupé par une section de zouaves. Ce bordj était un bâtiment rectangulaire flanqué de bastions, aux angles. Les soldats l'examinaient. Ils devaient en construire un semblable à Oriana, croyaient-ils, à deux journées de Tuggurth.

—Enfin, s'écria Jordanet, dont les lèvres étaient collées, nous allons boire et dormir.

—Boire, peut-être! lui expliqua Richein, mais dormir... c'est autre chose.

—Rassemblement pour les hommes punis, criait un caporal. Mylord, Dumur, Kerkadec, Jordanet.

Jean n'eut pas même le temps de défaire son sac. Quand ils furent placés, en petit poste, à plus de trois cents mètres du camp, Dumur expliqua:

—Vous savez, les fistons, j'ai répondu, exprès, à Bosse-à-l'œil, pour être avec vous; je m'ennuie avec les autres.

—Moi, fit Kerkadec, ça m'est égal d'être puni... J'ai mon idée... je suis content pourvu qu'on m'apporte ma gamelle.

—Bah! reprit Mylord, coucher ici ou sous la tente, quife quife!

Jean ne disait rien. Appuyé sur son fusil, il regardait la plaine qui s'assombrissait. Les feux étaient allumés au camp, rouges dans la nuit grandissante, et la plaine en paraissait plus profonde. Peu à peu, elle avait disparu dans l'ombre. Elle était comme un vide immense, un grand trou noir. Quelqu'un, bientôt appela:

—Où êtes-vous?

C'était Richein, avec Rispert. Tous deux étaient chargés de bidons et de gamelles attachés par des courroies.

—Voilà le bouillon, et le gringole, dit Richein, la bidoche n'est pas fameuse, mais j'ai du café.

Mylord se contenta d'un morceau de pain et d'un quart de café.

—As-tu envie de dormir, Laquedem? dit-il, dès qu'ils eurent mangé.

—Moi, non. C'est drôle, je suis fourbu, et je sens que je ne pourrais fermer l'œil.

—Alors, vous pouvez vous allonger, les enfants; Laquedem et moi, nous veillerons.

Dumur et Kerkadec ne se le firent pas répéter, et, dix minutes après, ils ronflaient en cadence.

—Les pauvres diables sont fatigués, dit encore Mylord. L'anarcho en oublie ses théories et Kerkadec son idée. L'idée du petit Breton, je la devine, maintenant.

Il tendit le bras vers l'ouest.

—C'est par là, ajouta-t-il, à deux jours de marche, que Poucet s'est tué. Vivrais-je cent ans, je m'en souviendrais. Personne n'a pu le certifier, car, seul, dans un instant, tu le sauras avec moi. Dans la palette de son sac, j'ai trouvé ce billet, de son écriture de bureaucrate: "Mère, je n'en puis plus avec le sergent dont je t'ai parlé. Le conseil de guerre, encore des juges et des paperasses, m'effraye. J'aime mieux mourir. Si je meurs, Mylord te fera parvenir cette lettre, par la même voie que les autres. Adieu, mère, adieu, Valentine, ma sœur... et Joséphine!..."

—Cette lettre, tu l'as envoyée?

—Non... Je l'enverrai quelque jour, à...

Mylord, cette fois encore, n'acheva pas. Jean était oppressé. Il étouffait. Un bruissement indistinct, sourd, un souffle étrange, par à-coups, vibrait sur la plaine. Il était assis. Il se redressa.

—C'est la voix du désert, expliqua son compagnon, tu t'y feras. Le désert, comme la mer, comme les forêts et les fleuves, comme tout ce qui est immense, a ses voix particulières. Je les connais toutes, je les comprends; si souvent, je les ai écoutées. Nous sommes en promenade militaire. J'ai ici, dormi, presque seul, sous la voûte du ciel, ou sous des gourbis, à deux cents kilomètres plus au sud.

—Tu m'effrayes autant que la nuit, Mylord, qui es-tu donc, et pourquoi sembles-tu t'attacher à moi, pauvre hère?

—Qui je suis? Rien encore... Un malheureux, ainsi que toi, qui aime et pleure. Car tu aimes, toi aussi. J'ai lu l'adresse de ta lettre, l'autre jour, au camp de Bi-kra. Ta lettre était adressée à l'Florentine Gallois. Or, ce nom n'est pas le tien. Les Arabes disent: "Le cœur d'un homme qui aime est un cœur de gazelle", et ils ont raison. Mais tu es fatigué, Laquedem, tes reins et tes muscles ne sont pas encore assouplis à la marche, ton ventre n'est pas habitué aux privations, ni ton crâne au soleil qui affole, ni tes yeux et tes oreilles au désert. Tu peux te reposer, je veillerai seul, cette nuit.

Jean était si las que, malgré le lieu, l'heure et ses pensées angoissantes, il n'avait plus qu'un désir, celui, impérieux, de dormir. Il s'étendit, sur le sable, à côté des autres. Quelque temps après, Mylord l'imita, en se disant:

—A la garde de Dieu. Les Chambas ou les Touaregs n'oseraient se risquer, si près du bordj.

La sonorité des nuits africaines tient du prodige: un grincement des "noria", un appel d'oiseau, le pas d'un homme, celui d'un che-

val s'entendent distinctement, à de grandes distances. Il parut tout à coup à Mylord que du sable craquait, s'empilait sous des pieds nus. Attentivement, il écoutait. Un instant, encore, et il ne douta plus. Des hommes... plusieurs, marchaient dans la plaine. Ils étaient arrêtés.

Mylord réveilla Jordanet. Et, lui plaçant une main sur la bouche pour empêcher toute exclamation compromettante :

— Des hommes s'avancent vers nous, murmura Mylord. Amis ou ennemis, je ne suis encore ?

Quelques instants après, le zéphyr se redressait.

— Ce sont des Arabes, dit-il. Je me doute du but de leur visite. Ils sont quatre. Trois sont arrêtés, le quatrième s'approche de notre côté. Je me charge de son affaire ; fais semblant de dormir.

Dumur et Kerkadec roulaient toujours, sous leurs couvertures. Mylord se coucha en avant de ses trois compagnons, et ne remua plus. Jean, la tête sur son sac, les yeux ouverts, croyait rêver.

L'attente dura longtemps. Les minutes, il est vrai, en pareille circonstance, comptent pour des heures.

Immuable, Mylord, la joue collée au sable, écoutait. L'Arabe se rapprochait toujours, lentement, tel un reptile, avec des précautions infinies.

Jean n'entendait que la respiration de Mylord — calme ! Pas de factionnaire... Un poste qui dormait... Cela évidemment étonnait l'Arabe, qui à deux pas s'arrêta. Enfin, se détendant comme un ressort, il bondit sur le zéphyr, Mylord l'attendait.

Aussi rapide que la pensée il roula sur le sable, et l'Arabe entraîné par son élan, trébucha et tomba. La lame de son poignard s'enfonça dans le sol. Il essaya de se relever, mais Mylord, déjà, était sur son dos. De sa puissante étreinte, il brisa le poignet de l'Arabe dont les doigts s'ouvrirent et laissèrent échapper la courte lame.

Mylord secouait son ennemi comme un jeune arbre en lui adressant quelques mots en langue arabe. Jean était debout. L'Arabe s'était agenouillé. Il se conchait vite de sa défaite : c'était écrit !

Ses yeux brillaient comme des prunelles de fauve. Dans la lutte son burnous s'était rabattu. Il ne se défendait plus, attendant le coup de grâce — qui l'enverrait dans les jardins ombreux promis par le prophète.

Alors une chose extraordinaire — extraordinaire pour Jean qui fermait déjà les yeux pour ne pas voir les mains de son compagnon monter à la gorge de l'ennemi — se passa. Mylord continuait de parler en arabe. Il disait :

— Tu es un Chambaas... Je te laisse la vie pour cette fois. Souviens-toi que tu la tiens d'un Français... Va rejoindre tes frères, tes trois frères. Et, surtout, ne tirez pas dans la direction de notre poste. Vous ne nous atteindriez pas. "Bara". Je garde ton poignard.

Mylord lâcha l'Arabe qui, aussitôt, sans demander son reste, sans retourner la tête, s'enfonça, à grandes enjambées, dans l'obscurité.

— Il a eu rudement peur, dit Mylord. Approche ton oreille du sol. Ils se cavalaient, tous quatre, leurs jambes à leur cou.

Jean s'esuyait le front. Cette scène avait eu la durée d'une minute ; Mylord avait parlé à voix basse ; Kerkadec et Dumur ne s'étaient même pas éveillés.

— Pas un mot, recommanda Mylord. J'aurais pu tuer ce chien et mériter... mais cela n'entre pas dans mes idées... Dormons, maintenant, Laquedem ; ni eux ni d'autres ne nous approcheront, de cette nuit.

Jean était trop ému pour répondre. Le zéphyr se roula dans sa couverture et, peu après, il dormait. Jean, lui, ne put trouver le sommeil. Malgré le froid qui se faisait vivement sentir, il demeura assis, la main sur son fusil, les yeux sur la plaine où tremblotaient des lueurs.

La voix du désert... celle des fauves ! Il se releva, en criant, malgré lui :

— Qui vive ?

Mylord s'éveilla, sourit et dit :

— La première nuit, je connais ça. Une fièvre de huitaine.

— Ça a été plus fort que moi, répondit Jean.

LXXVI

La Deuxième Journée

La plaine, par où avaient fui les Chambaas, la plaine aux bruits troublants, d'où montent des souffles brusques qui passent, dans les hauteurs de l'air, comme des plaintes, se colorait des lueurs de l'aube. Céal, singlant ses jambières de sa cravache, constatait, d'une voix qui sifflait entre ses lèvres minces :

— La marche a été trop lente, hier, beaucoup trop lente. C'est une vérité de la Palisse qu'on fatigue davantage à marcher lentement. Veillez à cela, les chefs de section.

Il ajouta, mais sans rire — il ne riait jamais !

— Nous sommes des zéphyrs, et nous devons marcher en zéphyrs.

A ce mauvais jeu de mots, les chefs s'esclaffèrent.

Les hommes, l'arme au pied, derrière les sacs, regardaient Maboul se démener entre les mains de l'ordonnance chargé de le soigner.

Maboul, turbulent d'ordinaire, peu facile à la monte, était ce matin-là, de mauvais poil. Il renâclait, lançait des ruades, s'enlevait. Une blanche écume pendait à son mors.

Céal, qui n'était pas un cavalier accompli, hésitait. S'il allait chavirer devant les hommes ? Tout de même, il mit le pied à l'étrier et commanda :

— Lâchez !

Des gazelles, se croyant en sûreté, au creux d'un vallon, ne détaient pas plus vite au double coup du chasseur. Dès qu'il sentit Céal sur son dos, Maboul s'ébroua, puis il partit comme une flèche.

Soudain... il s'arrêta net. La poussière enlevée, on le vit revenir au trot de chasse, en hennissant, libre, débarrassé de Céal.

— Bono, Maboul ! criaient les zéphyrs. Maboul, bono ! Vive Maboul !

— Pour un bouchon, c'est un bouchon !

Les chefs voulurent imposer silence, mais la joie était trop vive, Richein ou Dumur, on ne sut jamais lequel, avait entonné le chant des canisards.

— Taisez-vous !

Mais les cinquante hommes, la tête haute, le jarret tendu, allaient allègrement, au chant de leur "Marseillaise" :

Et faut pas qu'on les embête :
Il ont l'bonnet près d'la tête,
Les canisards...

Le chant volait d'un bout du convoi à l'autre. Au dernier refrain, ils reprirent, en chœur :

— Maboul, bono, vive Maboul !

Céal, presque au bout de la plaine, attendait.

— Ohé ! là-bas, faut-il un matelas ? criait Berlier.

L'officier avait entendu les cris, les chants, les rires. Il ne proféra pas un mot, mais il était vert.

— Ah ! dit Richein, il ne fait plus le malin à cette heure. Entendez-le : Pas si vite, pas si vite. Avancez-donc, mille diables, vous autres !

Et les hommes allongeaient l'allure, si heureux qu'ils eussent marché ainsi, sans se plaindre, jusqu'à Tuggurth... jusque chez les Nyam-Nyam.

Kerkadec n'était plus mauvais marcheur ; Dumur, dans sa poitrine anguleuse, avait une inépuisable provision d'air. L'un à l'autre, ils se renvoyaient la balle :

— Pour une balade... .

— C'est une balade, mon vieux !

— Il ne nous manque plus que des cannes.

— Et des éventails.

Aquaviva répétait :

— Avancez, Jordanet, Kerkadec, ou je vous fourre... .

— Chez le diable, si tu veux, gronda Dumur, qui s'affaissa sur le sable avec un bruit de ferraille.

— Relevez-vous ?

L'anarcho ne répondait pas, il avait envoyé les courroies du sac par-dessus les épaules et respirait largement, avec un plaisir infini.

Un autre homme s'écroulait, sur le dos, les jambes en l'air. Puis un autre encore... Jordanet. Le chef courut vers lui.

— Debout, et vite !

— Laquedem, lui cria l'anarcho, fais comme moi, ne réponds pas, attendons le major. Nous n'avons pas pleuré pour venir ici, s'pas ?

— Laissons-les, ordonna Céal, nous réglerons leur compte, ce soir, à l'étape.

Le major arriva bientôt.

— Bon, s'écria-il, deux, trois... . Allez-y par quatre. Le ventre au soleil, comme des tortues. Tout le détachement, alors !

— Des fricoteurs, monsieur le major, intervint le chef qui était resté en arrière.

— Mettez leurs sacs sur les mulets, dit froidement le médecin.

Ils s'arrêtèrent à Ourir, une oasis qui se meurt, faute d'eau. Aussitôt l'arrivée, le clairon sonna la visite. Céal, encore botté, se tenait près du docteur. Une dizaine d'hommes se présentèrent, exhibant des ampoules ou des écorchures aux pieds.

— Un fil, conseilla le major, c'est souverain.

A d'autres qui se plaignaient de maux de tête ou de ventre.

— Vous n'avez pas mis la ceinture, je le parierais. Le froid au ventre, tout vient de là... même les écorchures aux pieds.

Restaient Jordanet et Dumur ; le lieutenant se pencha sur l'épaule du docteur qui opina du bonnet.

— Et vous ? demanda-t-il à Jordanet.

— Monsieur le major... les bretelles... .

Céal intervint :

— Les bretelles ! on les coupe, farceur ! Trouvez donc le moyen

de porter le sac sans bretelles. Vous étiez caporal, en France, vous n'ignorez pas que le premier devoir d'un soldat est de marcher. Que dites-vous, docteur, de ce malade ?

—Hum... malade, à moitié !

—A moitié, parfait. S'il ne l'était pas du tout, ce serait huit jours ; il l'est à moitié, nous lui passerons cela pour quatre. Juste, mais sévère... Rompez.

Dumur eut aussi quatre jours ; il y était accoutumé. D'autres avaient été punis, en route, une dizaine qu'on divisa en deux postes.

—Hé ! Strozzi, ils ne chantent plus, cria Aquaviva en se frottant les mains.

Aux avant-postes, Mylord dit à Jordanet :

—J'ai vu sourire Bosse-à-l'œil, pendant la visite ; le chef t'en veut, et quand un chef en veut à un homme... Ecoute-moi : Pouchet, Kerkadec et Laquedem, le Corse vous mangera l'un après l'autre. Sur ce, à la gamelle et couchons-nous. Arrive qui plante, cette nuit, je dors sur les deux oreilles.

Jean, tout bas, comptait : deux et quatre six, et quatre dix... Dix jours de punition, déjà, sur quinze de présence. S'il suffisait de mettre le doigt dans l'engrenage, comme en France, il n'avait pas fini.

En Afrique, on ne fait jamais la ronde pour ne pas indiquer à l'ennemi l'emplacement des postes. Les hommes le savaient ; tous se couchèrent et s'endormirent. Les Chambaas, heureusement, dormaient aussi, en leurs gourbis.

LXXVII

Le Recit de L'anarcho

Les zéphyrus arrivèrent, un soir, à Ourlana. Ils campèrent au flanc de la colline sur laquelle ils devaient construire le bordj.

L'hiver était venu, hiver du Sud, comme un pacte entre la terre asséchée qui n'en pouvait plus, et le ciel. De l'aurore à dix heures, une sorte de grand halo rose entourait le soleil qui apparaissait, rouge de sang, à travers cette gaze légère. A dix heures, le halo s'effaçait et la chaleur redevenait presque insupportable, puis il reparaisait, régulièrement, vers deux heures, jusqu'à la nuit. Pas d'eau... Des nuages, par deux fois, s'étaient montrés, à l'ouest, et le vent les avait emportés, vers Constantine, de l'autre côté du djebel Aurès.

Les zéphyrus travaillaient du matin à onze heures et de deux heures jusqu'à la soupe, c'est-à-dire à la nuit. Jordanet et Richein, tour à tour, Mylord lui-même, profitaient de ces deux heures de répit pour apprendre à lire à Dumur.

—Toi, Laquedem, t'es un zig ! tu as du courage, disait-il.

—Et, cependant, je suis plus malheureux que toi, que pas un de la compagnie.

—Plus malheureux que moi, fit Dumur. Juge un peu, mon bon : Je suis né à Pantin, le long d'un four à plâtre, d'où mon nom de Dumur. Ma mère m'a planté là ; je ne l'ai jamais connue. J'ai été élevé par l'Assistance publique.

J'ai connu tous ceux qui ont donné de l'ouvrage, plus tard, à la correctionnelle et à la cour d'assises : Michon, dit le Dératé, fameux pour les vols à la tire, Persiod, dit Fanchonnette, à cause de sa figure de fille, Larmoique, Carsas, d'autres, et Brizard... .

—Hein ! s'écria Jordanet, Brizard !

—Oui, un pâle voyou, à la figure grimaçante ; il est cause que je suis ici... Mais, tu pâlis, Laquedem, qu'as-tu donc ?

—Rien, une ressemblance de noms... C'est bizarre ; continue.

—Je ne sais ce qu'est devenu Brizard... s'il n'est pas dans quelque centrale ou à Cayenne, il doit être soldat... Je passe... J'ai fait tous les métiers, les petits métiers que tu connais. Enfin, je pus m'offrir une chambre, une mansarde, bien entendu, sous les toits.

Je fis la connaissance de Brizard, un anarchiste qui me disait entre autres choses : —Attends un peu, nous allons faire sauter Paris... un de ces quatre matins ! Je m'engageai pour ne pas faire des sottises. On m'affecta à Versailles, c'était trop près. Les amis venaient me voir, faisaient du chambard. Bientôt, à la chambrée, on m'appela l'anarchiste. Deux fois, j'ai été puni pour avoir decouché. Un jour, j'ai rencontré Brizard, en ville, on s'est disputé, battu, il paraît que j'ai dégainé, et, barca, je suis ici... .

Les autres n'étaient pas encore revenus. Dumur, après un silence, ajouta :

—Vois-tu, Laquedem, avec vous, j'ai compris que j'avais fait un rêve. Aide-moi.

—Je t'aiderai, promit Jean.

—Une fois sorti d'ici, de cet enfer, je saurai lire, écrire ; je me remettrai à l'ouvrage ; mais, mais, voilà, en sortirai-je jamais ?

Ils revinrent en silence au camp d'Ourlana. Jean songeait à

Brizard, au pâle voyou qui avait fait expédier deux hommes à Biribi. Ses mains tourmentaient la longe du mulet, qui rechignait.

—Quand je pense, disait-il, que je suis déshonoré, que je ramasse du bois, le long des oueds, avec Dumur, à cause d'un voleur !

—Dites donc, Jordanet, cria Strozzi, je vais vous aider à tracasser votre mulet.

—Sergent !

—Taisez-vous. Remerciez-moi, en votre cœur, si vous en avez un ; si Aqua avait été à ma place, vous trinquez encore.

C'était vrai qu'il était "trinqué". Depuis une semaine, délaissant Kerkadec qui recevait punitions, algarades et insultes, sans répondre, avec le stoïcisme d'un sourd-muet, avec, simplement, ce perpétuel mouvement de lèvres qui, ne s'ouvrant jamais, avaient le don de faire rougir la bosse du chaouch, Aquaviva se retournait contre Jordanet.

—Il me rendra fou, disait Jean à Mylord.

—Fou, tu aurais trop de chance ! tu t'emballeras, un jour ou l'autre, demain ou dans un an, qu'importe... et alors ?

—Non, répondait Jordanet, je ne m'emballerai pas.

—L'homme propose... .

Et Mylord s'éloignait. Mylord était d'humeur farouche, inabordable.

Richein, lui, ne parlait plus que de la "classe". La nuit, il s'éveillait pour la réclamer. Il n'avait plus que soixante-dix-sept jours à porter la livrée grise. Il avait ramassé des cailloux, et chaque jour, cérémonieusement, il en enlevait un et comptait les autres. C'était là son calendrier.

—Après, vous savez, je passe du sud au nord. Prépare ta dernière lettre, Mylord, la recommandation des recommandations.

Par l'entremise de Mylord, en effet, il espérait entrer, comme cocher, au service d'un grand seigneur russe, aux environs de Saint-Petersbourg. Un soir, après la soupe, Mylord se glissa sous la tente occupée par Jordanet, Richein et leur escouade.

—Richein, dit-il, raconte à Laquedem ce que nous avons entendu, aujourd'hui.

—Bah ! laisse-le donc tranquille.

—Si, reprit Mylord, raconte. De moi, il ne le croirait pas.

—Voici, alors : Bosse-à-l'œil disait à la vipère : Le capitaine m'écrit que mon réengagement est accepté... De la braise à pulper... Une petite promenade à Constantine ferait bien dans le tableau. — Demande une permission, répondait Strozzi. — Tu blagues, on me la refusera, à cause de ce bordj. — Alors, use du grand moyen. Il y a bien, dans ta section, quelque mauvais cadet ? — J'en ai deux, malin et compagnie. Mais l'un ne vient plus et l'autre ne vient pas assez vite... Il viendra... .

—Et cet autre ? demanda Jean, qui avait peur de comprendre.

—L'autre... c'est... toi, mon pauvre Laquedem. Pas de veine, que veux-tu ? Tiens-toi bien. Un homme averti en vaut deux.

Richein avait certainement dit vrai, Jean lisait, dans les yeux troubles du Corse, la menace du conseil de guerre suspendue sur sa tête.

—Travaillez, Jordanet, feignant, rossard.

Jean rougissait ; son sang courait plus vite dans ses veines gonflées, mais il ne répondait pas.

LXXVIII

L'Arabe

Un matin, les hommes regagnaient leurs tentes, outils sur l'épaule, lorsque parut, venant de Bi-kra, un Arabe magnifiquement équipé, suivi de deux cavaliers qui se tenaient respectueusement en arrière. Les zéphyrus s'égayèrent.

—Bonjour, Sidi ; salamalek, Sidi... La moukeire, bono !

L'Arabe portait la main à sa poitrine, puis à son front, et saluait avec la gravité particulière à sa race, sans qu'un muscle de son visage bronzé tressaillit. Il avait le turban vert, consolidé par une corde en poil de chameau, ce qui signifiait qu'il descendait plus ou moins directement, du prophète. Ses étriers étaient d'argent, sa selle rehaussée d'arabesques et de paillettes. Sous son burnous, d'une blancheur neigeuse, flottait une gandoura de la plus fine laine.

—Un cheik, au moins, dit Richein.

—Un caïd.

—Un khalife.

Mylord, depuis un instant, l'examinait attentivement. Soudain, il fit un pas en avant, et, sa voix dominant celle des autres :

—Bonjour, Sidi, fit-il.

Cheik, caïd, khalife, ou simple croyant, l'Arabe, cette fois, daigna abaisser ses paupières et répondit :

—Salam !

Mylord, si fier, sous son habit de zéphyr, saluant un Arabe ! Cela étonna Jordanet. Étonné, il le fut bien autrement, lorsque Mylord, aux cuisines, lui glissa ces quelques mots :

—Arrange-toi pour être puni aujourd'hui... deux, quatre jours... peu importe. Il faut que tu sois avec moi, ce soir, aux avant-postes ; j'ai besoin de toi.

—Mais...

—Silence. Ne cherche pas à me rencontrer, de toute cette journée. Cette journée, Jean la passa dans les transes.

Certes, plus que quiconque, il estimait Mylord ; il reconnaissait, en lui, une nature supérieure, et c'était pour cette raison dernière, plus que pour la fortune qu'on lui supposait, qu'il l'avait aimé, tout de suite, mais...

A la dernière heure, il le pressentait, Mylord lui demanderait de fuir avec lui. Fuirait-il ? Que lui conseilleraient Médéric, Florentine, si présents ? Demeurer à la compagnie, quarante-six mois, une éternité, c'était, avec cette haine d'Aquaviva, le conseil de guerre, encore des juges militaires autour d'une table ; des juges guère tendres... Il était payé pour le savoir, lui, innocent. Jean était perplexe.

—J'irai, se dit-il, en fin de réflexions.

Se faire punir, c'était facile. Aquaviva se trouvait sur le chantier.

—Jordanet, dit-il, vous placez cette pierre en dépit du bon sens.

—Vous ne la trouvez pas bien, sergent ?

—Est-ce que vous vous moquez de moi ?

—Oh ! non... moi, je ne la trouve pas trop mal, cette pierre, pour un homme qui n'est pas du métier.

—Et deux jours de garde de camp, comment les trouverez-vous ?

Deux jours. En vérité, ce n'était pas trop pour cette velléité d'indépendance. Jean se tut, bien que le chef poursuivait :

—Comment il les trouve, mes deux jours, il ne le dira pas, le capon !

Mylord avait relevé la tête et écoutait. Un sourire brilla dans ses yeux bleus. Debout sur le mur, les bras croisés, dans son bourgeron serré à la taille par une ficelle, il ressemblait, ce fut l'avis qu'émit ce lettré de Richein, à mi-voix, aux statues des prétoriens de Rome retrouvées sous les décombres de Lambœsis.

—C'est ça, vous, là-bas, cria le sergent, prenez vos airs de matamore, et chipez-nous notre part de brise...

L'autre ne bougeait pas, les yeux sur la plaine.

—Mylord, c'est à vous que j'en ai.

Mylord ne remua pas.

—Féignant ! vous aurez deux jours.

Alors le zéphyr décroisa ses longs bras et prit une pierre. Les autres crurent qu'il allait en écraser le chef. Mais, tranquillement, il la plaça sur le mur. Il la cognait, à petits coups, vérifiait au cordeau. On eût dit qu'il n'avait jamais fait autre chose.

Le soleil, encore une fois, entraînant le halo rose, sombra au tréfond des plaines. A la garde montante, Céal était là.

—Nous avons deux punis, mon lieutenant, observa Strozzi, qui était de service.

—Deux seulement, mettez-les sous la tente.

—Avec un factionnaire ?

—Non, par exemple, un homme pour en garder deux !

Mylord écoutait.

—Leurs noms ? s'informa l'officier.

—Mylord et Jordanet.

—Toujours Jordanet... toujours Mylord... envoyez-les à la garde du champ, à tous les diables. Les Touaregs nous rendraient un fameux service en nous en débarrassant,

Mylord eut un soupir de satisfaction. La garde du camp, avec Jordanet... C'était bien ce qu'il demandait. Aquaviva voulait les conduire en personne.

—Soyez tranquilles, leur disait-il en chemin, je vais vous conduire loin. Vous m'en direz des nouvelles.

Il les arrêta à plus de quatre cents mètres.

—Oh ! constata Mylord de sa voix railleuse qui exaspérait le Corse, vous nous laissez ici, ce n'est pas déjà si loin.

—Ah ! féignant ! filez ; à la gueule du loup, alors.

Il les plaça à deux cents mètres du premier endroit. Dès qu'il eut tourné les talons, Mylord sourit.

—Maintenant, dit-il, nous sommes bien seuls. Nul ne viendra nous déranger, de cette nuit... du camp, j'entends.

—M'expliqueras-tu... commença Jordanet.

Cet appel : Ohé ! du poste ? l'interrompit.

—Deux hommes se dirigeaient vers eux, venant du camp.

—Voilà un compagnon, dit le caporal qui conduisait l'homme. Vous ne serez pas trop de trois. Veillez au grain. On a vu, dans la soirée, des arabes traverser la plaine et se faufiler dans les ravins de l'oued,

Ce compagnon était Lacroc, le mouton, le traître, dont avait parlé Mylord, à Batna.

Mylord savait qu'il était prêt à toutes les besognes pour avancer, de quelques mois, la date de sa libération. Son visage se rembrunit.

—Tu as été puni ? lui demanda-t-il.

—Non... c'est-à-dire oui, reprit-il, vivement... Une garde à l'œil pour m'être couché sans ma ceinture.

—On a passé l'inspection ?

—Oui.

—Les hommes sont couchés, déjà ?

Lacroc avait été envoyé par Céal, ou par les chefs, pour les espionner, cela ne faisait aucun doute.

Mylord cacha son désappointement sous un masque d'indifférence. La nuit venue, obscure, complète, il proposa :

—Si nous grillions une cigarette ?

Tabac, allumettes, et le reste, Mylord, par les sapeurs du génie, se procurait tout ce qu'il désirait.

—Mais, observa Jean, le feu nous trahira.

—Tu n'y entends rien, Laquedem. On se couche sur le sable, le nez vers la plaine ; on allume dans son képi, et... ni vu, ni connu.

Il le poussa du coude :

—Fume donc, entêté !

Quand les cigarettes furent allumées, Mylord reprit :

—Si tu veux faire comme nous, Lacroc, ne te gêne pas ; il y en a aussi pour toi... Du tabac français ; elles sont excellentes !

—Tout de même, répondit Lacroc.

Mylord chercha dans sa poche et lui passa une cigarette. Lacroc ne l'avait pas fumée aux deux tiers qu'il constatait :

—C'est drôle, j'ai envie de dormir.

—Parbleu, nous aussi, n'est-ce pas, Laquedem ?

—Oui, répondit Jean, à tout hasard.

Quelques minutes après, Lacroc se laissait aller en arrière. Il essaya de lutter contre un invincible sommeil ; puis, malgré ses efforts, ses yeux se fermèrent. Mylord lui jeta une couverture sur la tête.

—Dodo, faisait-il, mouton, traître. Tu n'auras pas grand'chose à raconter aux chefs.

Et, s'adressant à son compagnon :

—Il dormira jusqu'à demain. Le bruit d'une bataille ne l'éveillerait pas.

—Et nous ?

—Oh ! nous, nous n'avons pas fumé le même tabac.

Jean, on le conçoit, était stupéfait. Mylord lui prit les mains.

—Jordanet, dit-il — Jean tressaillit : c'était la première fois que le zéphyr l'appelait de ce nom — j'attends quelqu'un, cette nuit. Quoi qu'il advienne, je te prie de me garder le secret. Celui que j'attends peut venir de suite, dans dix minutes ou dans une heure, mais... il viendra. Ne me demande aucune explication, pour l'instant.

Les deux hommes se turent. Lacroc rêvait... Ces mots : "Céal... Oui, mon lieutenant... Je suis à vous, Strozzi", s'échappaient de ses lèvres.

—Ah ! remarqua Mylord à mi-voix, serpent, vipère, tu voulais nous trahir ; je m'en doutais.

L'attente fut longue. Les minutes semblèrent des heures. Impatient, Mylord se relevait, écoutait, s'asseyait, filait vers le sud, et revonait, nerveux, angoissé. Enfin, de la plaine, monta un cri plaintif, pareil à celui d'un oiseau égaré.

—Le voici, dit Mylord, c'est lui.

—Qui, lui ?

—Mon ami. Reste ici et veille, Jordanet ; je te rejoindrai avant la fin de la nuit.

Il ramassa son fusil et partit. Le même cri d'oiseau retentit, plus rapproché. Cet appel éveilla les chacals. Enhardis par le silence, ils vinrent rôler autour du petit poste : leurs yeux, dans l'ombre, étincelaient. Mylord avait disparu. Bientôt, dans la plaine brune, une silhouette blanche se dressa, celle d'un Arabe, puis deux autres, à quelques pas en arrière.

—Toi, enfin, mon bon Jacques, disait Mylord en serrant l'Arabe dans ses bras. Il était temps, je désespérais.

—Je n'ai pas pu venir plus tôt, Charles... je...

—Tu me racontera cela tout à l'heure. Tu es là, en bonne santé, qu'importe le reste ! Salaïm et Silmadar s'impatientent, laisse-moi leur parler.

Salaïm et Silmadar, les deux Arabes qui escortaient celui que les zéphyr avaient appelé le "Khalife", s'étaient approchés, en effet, courbés devant Mylord, ils cherchaient à baiser ses mains.

—Relevez-vous, leur dit ce dernier, vous n'êtes pas des esclaves, mais des amis. N'est-ce pas, Jacques, qu'ils méritent ce nom ?

—Dix fois pour une.

Mylord, toujours en langue arabe, aux inflexions si caressantes, poursuivait :

—Nous marcherons encore, Salaïm ; nous chasserons ensemble, brave Silmadar. Bientôt, je serai libre. Vous m'aimez, je vous aime bien, moi aussi. Toi, Salaïm, de cette crête, tu veilleras vers Our-lana, et tes yeux, Silmadar, interrogeront le sud.

Il revint vers Jacques. Les jeunes gens se retirèrent à l'écart et s'assirent à l'abri d'un vallonement.

Ils causèrent longtemps; quand ils se séparèrent, Mylord dit à Jordanet :

—J'ai une lettre pour toi.

Il faisait nuit encore. Jean, à la lueur mourante des étoiles, reconnut pourtant l'écriture de Florentine. Jusqu'à l'aube, il retourna la lettre entre ses doigts, maudissant le jour qui tardait à paraître. L'Orient, enfin, s'éclaira d'un pâle reflet — et Jean brisa l'enveloppe. Comme si, par une étrange coïncidence, elle eût pu lire dans l'âme de son ami, Florentine disait :

«J'ai bien réfléchi, depuis ton départ. Les mois me sont des années. Ne peut-on s'échapper des compagnies de discipline ? Si tu y parvenais, je serais, moi, à la côte, à l'endroit que tu me désignerais, avec un yacht. D'où me vient cette ressource, cela serait trop long à t'expliquer. Oui, j'ai à Marseille, à ma disposition, un yacht prêt à partir. Je suis folle, peut-être, de te proposer de telles choses. Tu reprendras ton service en France, sous un faux nom, tu montreras que tu es un homme... Alors, on te pardonnera... Ce serait si beau ? Songe, Jean, que de temps perdu !»

Puis des recommandations et des serments d'éternel amour. Mylord, sur le visage mobile de son compagnon, suivait les effets de cette lecture. Jean rougissait et pâlisait tour à tour.

—Tu sais, lui dit Mylord, nous faisons d'une semaine à l'autre. Ce n'est plus qu'une question de jours, tout est préparé. Je t'emmène ! On te croira mort, perdu, enlevé par les Arabes. Tu ne retrouveras jamais pareille occasion. Que décides-tu ?

—Je demande à réfléchir.

—A ta guise ! mais hâte-toi. Maintenant, éveillons l'autre et rentrons au camp.

My'ord poussa Lacroc du pied.

—Eh bien, quoi, la nuit n'est pas suffisante à monsieur ?

Lacroc entr'ouvrit un œil et s'étira.

—Cré nom ! fit-il, ce que j'ai bien dormi. J'ai même rêvé ! j'étais en France, dans le lit...

—Dans le lit d'un chanoine, acheva Mylord. Parbleu, tu as dormi comme un moine pendant que nous nous esquintions avec Laquedem ; tu fais du joli service.

Cinq minutes après, ils rentraient au camp. Mylord s'aperçut que Strozzi questionnait Lacroc.

—Bon, se dit-il, cause toujours, ta langue branle, comme dit Berlier. Cours après Jacques et Silmadar montés sur des targuis.

Pendant la nuit, le courrier officiel était arrivé. Aquaviva remit deux lettres à Jordanet, en ordonnant :

—Ouvrez-les en ma présence ; s'il y a de l'argent, je confisque.

Deux lettres... Jean courut aux signatures.

L'une était de Gallois, l'autre de Grousse.

«Jordanet, je crains pour vous, car vous étiez bien triste en quittant la France... De plus en plus, je crois à votre innocence. Tout me dit que vous n'êtes pas un voleur. J'ai appris que vous aviez été affecté à la première compagnie ; donnez-moi les noms de vos officiers : je pourrai peut-être alléger vos maux et vous rendre service. Grousse est venu me voir, depuis sa libération ; je lui ai donné votre adresse. Lui aussi il s'occupe de vous, paraît-il. Ah ! sans ce malheureux coup de poing à Houdaille ! Vous m'avez sauvé la vie. Jordanet, je ne l'oublierai jamais. Soyez obéissant, bon soldat, brave, tâchez de vous distinguer : les occasions ne manquent pas, de mon temps, en Afrique. Pensez quelquefois à votre vieux capitaine, qui vous estime toujours et qui, sacrebleu, a la larme à l'œil en vous écrivant.»

Jean se sentit tout remué par cette lettre. Le père de Florentine l'estimait encore ! Ce fut le cœur battant qu'il lut celle de Grousse. Elle débutait par la formule indispensable : «Je mets la main à plume et je souhaite que ma lettre te trouve comme elle me quitte.» Grousse continuait ainsi :

«Je suis revenu à Blois, comme je te l'avais promis, après être allé embrasser Cerisette. Je travaille chez un marchand de vin en gros, dans le faubourg. J'ai fait connaissance d'une dame Pallet dont la fille connaît Brizard. Brizard lui passe de la monnaie, en veux-tu, en voilà. Je le surveille, sans en avoir l'air ni la chanson, comme le chat veille la souris. J'en aurai le cœur net, car je suis bien avec la manne... Grousse n'est pas venu au monde d'hier... Espère, mon bleu, je le pincerai au demi-cercle, comme disait le lieutenant Panaff...»

A la soupe du matin, ce fut Jean, cette fois, qui appela Mylord à l'écart.

—Tu me conseilles de faire avec toi, lui dit-il ; lis, d'abord, ces trois lettres. Je t'ai raconté, à Batna, pourquoi je suis ici ; quand tu auras lu, tu me donneras ton avis.

Le soir, à la garde du camp encore, car ils avaient été punis de deux jours, Mylord remit les lettres à Jordanet et lui fit cette réponse laconique :

—Les amis de France, j'en parle sagement, ne peuvent rien ou

presque rien pour toi. A ta place, je suivrais le conseil de ta Florentine, je fuirais.

Ils n'étaient pas seuls, cette fois ; Mylord n'en dit pas davantage. Jean, malgré tout, était indécis.

LXXIX

Les Zéphyr dansent et les Chefs s'amuse

Des semaines encore s'écoulèrent. On touchait au mois de janvier. Salaim, l'Arabe, travaillait à la construction du bordj. Mylord attendait le moment favorable, mais il allait falloir se hâter, car le détachement, d'une semaine à l'autre, pouvait être rappelé. Aquaviva, constamment sur le dos de Kerkadec ou de Jordanet, rageait de ne pouvoir trouver "l'occasion" du conseil de guerre pour la petite promenade à Constantine.

—Tu ne réussiras pas, faisait Strozzi.

—Diavolo ! je réussirai... avant le carnaval. Je te parie un déjeuner chic chez la mère Mandor, à Biskra.

—C'est parié, mais tu payeras.

Aquaviva, un soir, faisait la distribution du vin.

Chaque escouade envoyait un homme avec un grand bidon. Du bidon, le vin passait dans les quarts, un quart par homme tous les cinq jours. Le sergent mesurait avec parcimonie. On n'y voyait guère dans le bastion, éclairé par d'étroites meurtrières, où étaient les tonnelets.

—Pardon, sergent, dit un homme qui rapportait son bidon ; c'est de l'eau que vous m'avez servi.

—De l'eau, malheur !

—Voyez vous-même.

—Vous aurez quatre jours, Rispert, si vous avez essayé de vous moquer de ma fiole.

—Vous m'en mettez huit, si je mens.

Aquaviva fit sortir le tonnelet. Rispert ne l'avait pas trompé. Le tonnelet contenait bien de l'eau, une eau jaunâtre, qui sentait mauvais à force d'avoir été promenée et secouée au soleil.

—Ah ! les salauds, s'écria le Corse... tous voleurs ! nous allons voir !

Il alla chercher Céal, et l'officier commanda :

—Sortez les autres tonnelets, et percez-les.

Il y en avait une demi-douzaine encore. Cinq contenaient du vin, l'autre de l'eau.

—Fort bien, mes lascars, dit Céal, les lèvres pincées. Ce vin a sûrement coulé dans vos gosiers. Vous ne songez pas à le boire deux fois, je suppose. Sergent, vous installerez ces deux tonneaux au milieu du camp, sur une caisse ; vous les ferez remplir d'eau, toujours, à mesure, chaque soir, et on y tirera la ration journalière, eau-de-vie ou vin, jusqu'à ce que les coupables soient découverts. De cette façon, le gouvernement y trouvera son compte.

Les zéphyr étaient ahuris... Boire le vin, passe, mais le remplacer par de l'eau ! Ils n'y comprenaient rien. Mylord se trouvait près de Jean.

—Que veux-tu, dit-il, nous boirons de l'eau, voilà tout. Tiens, une idée ; les hommes n'y sont pour rien, à défaut de vin et d'eau-de-vie, ils auront au moins l'appétit.

Les Arabes employés campaient derrière le bordj.

Mylord, nonchalamment, se dirigea vers eux. Il sifflota de certaine façon, et l'un d'eux s'approcha. L'Arabe, avec son burnous en loques, qui laissait voir ses jambes nues, et sa chéchia montrant la corde, avait l'air bien misérable, et nul, sous cet accoutrement de manœuvre, n'eût reconnu le cavalier qui accompagnait le brillant Carl. Cet Arabe était Salaim.

Le zéphyr lui expliqua ce qu'il désirait, et l'Arabe se retira. La nuit suivante, Mylord revenait au campement des Arabes. Salaim attendait, couché dans le sable, avec quatre bouteilles.

—J'ai oublié... Salaim, dit Mylord. Demain, à la même heure, il m'en faudra quatre autres.

—Tu les auras, promit Salaim.

Les chefs, les caporaux et les zéphyr dormaient, Mylord s'approcha des deux tonnelets, souleva la bonde, et versa le contenu de ses bouteilles. Puis, riant sous cape, il revint à sa tente. Le lendemain, Berlier, le premier, goûta à l'eau.

—Mince ! s'écria-t-il, du nanan !

Il but double rasade et appela Dumur :

—Viens un peu, Panarcho ; je repique au truc.

—A quel truc ?

—Au truc des tonneaux.

—Crédis, fit Dumur, après avoir bû, c'est de l'absinthe !

L'absinthe, la liqueur de feu, la fée verte, qui dispense l'oubli et fait voir la vie en rose !

La nouvelle se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre. Quo la liqueur aimée fût envoyée par Dieu ou le diable... les hommes la soutiraient avec précaution, à tour d'escouades.

Les sergents s'étaient déchargés de la corvée de partage sur les caporaux, les caporaux sur les plus anciens. Ceux-ci et ceux-là ne s'inquiétaient de rien, jusqu'à nouvel ordre.

Comme les zéphyr furent heureux, tout ce jour ! Mylord souriait de leur joie.

La soir, Aquaviva avait puni Berlier, et comme ce dernier, un peu ivre, répondait toujours, le sergent l'avait menacé des fers.

—Des fers, n'en faut plus ! s'écrièrent les autres.

Une mutinerie éclata. Aussi vite qu'eût pu le faire un coup de simon, les tentes s'abatirent, et les zéphyr, demi-nus, se portèrent vers le marabout où Berlier avait été traîné. Formant une ronde folle, ils chantaient la "Marseillaise" des compagnies de discipline, le chant de la révolte.

Strozzi voulut s'interposer. Des insultes l'accueillirent :

—Mon lieutenant, dit le Corse, c'est une révolte.

Céol arrivait, suivi des autres officiers et des sapeurs du génie en armes. Officiers, sous-officiers et caporaux avaient le revolver en main.

—A vos tentes, cria-t-il, ou nous tirons dans le tas !

Kerkadec, qui avait trouvé l'oubli dans cette liqueur tombée du ciel, répondit :

—Tirez donc ! Pour un beau jour, c'est un beau jour, n'est-ce pas, Dumur ?

—Je te crois, mon colo, repartit Dumur, qui, pour les mêmes raisons, avait abusé du contenu des tonnelets.

—Qui a parlé ?

—Kerkadec et Dumur, précisa Aquaviva.

La ronde et les chants continuaient, à la barbe des officiers. Céol, furieux, commanda :

—Apprêtez... armes. Chargez !

Le cliquetis significatif des culasses ouvertes et fermées résonna au-dessus des chansons. Soudain, une voix lointaine tomba, du haut de l'espace, une voix railleuse, qui disait :

—Nom d'un chien... Alors, c'est pas pour rire !

Tous les regards, ceux des zéphyr aussi, se tournèrent vers le ciel.

Mais la voix, qui paraissait venir du fond de la plaine, à l'ouest, maintenant, reprenait :

—Fâche... S'il y a pas moyen de rigoler, je me la casse, pour lors ?

Les officiers, les sergents, les soldats réguliers avaient tourné la tête, scrutant la nuit de regards stupéfaits. Et la voix grondait, au même instant, d'un autre côté :

—Fâche, les aminches, je me couche, alors... vrai, je décanille... je décanille... Au pieu, voilà mon avis.

Cet avis, les moutons, d'abord, puis les "taffeurs" le suivirent, et, bientôt, il ne resta plus que Kerkadec et Dumur.

—Tu tournes et tu reviens ; tu te balances et tu me passes ta danseuse, c'est la dérobée, expliquait le Breton.

—Ma danseuse, demandait Dumur, où qu'elle est ?

Aquaviva lui mit la main au collet :

—Je vais vous y conduire, moi, au bal.

—Ils sont ivres, ma parole, faisait Céol ; ils empestent l'absinthe.

L'officier, qui connaissait toutes les roueries du métier, se frappa le front, tout à coup, et marcha vers les tonnelets. Il les secoua, ils étaient vides. Il se pencha sur eux.

—Voilà la mèche éventée, dit-il au docteur ; mais comment se sont-ils procuré cette absinthe ? Aquaviva, amenez-moi les deux hommes qui ont répondu, tout à l'heure, et conduisez-les au marabout, ils sont, pour le quart d'heure, incapables d'enfiler deux idées ; je les interrogerai demain. Huit jours pour ivresse, en attendant.

Alors, on vit Mylord s'avancer... s'avancer rapidement, si près de Céol que celui-ci rompit d'une semelle et porta la main à son bancal.

—Pas si près, fit-il, éloignez-vous. Que voulez-vous ?

Mylord s'arrêta. Il dominait le groupe des officiers de toute la tête.

—De votre propre autorité, dit-il à l'officier, vous avez privé le détachement de la ration à laquelle il a droit. Mieux que personne, je l'affirme, et je pourrais en fournir la preuve, si cela me plaisait, les hommes ne sont pour rien dans cette substitution du vin à l'eau. Ces tonnelets ont été remplis et chargés à Philippeville, et il y a bien des étapes de la côte à Ourlana...

—Votre discours est un peu long, c'est tout ce que vous avez à m'apprendre ?

—Non, je termine. Alors, moi, j'ai cru qu'il était équitable de donner la ration à mes camarades, sous une autre forme.

—Sous une autre forme est... joli. Alors, c'est-vous, vous avouez ?

—Je n'ai pris la parole que pour cela. C'est moi !

—Jordanet et lui, je m'en doutais, dit Aquaviva.

—Non, sergent ; Jordanet n'y est pour rien. C'est moi seul, je le jure et ma parole vaut bien la vôtre.

—Brigand ! murmura le sergent.

Céol, à ses heures, ne manquait pas d'à-propos. Mos, Brun, les sous-officiers, les caporaux, les sapeurs l'entouraient et le protégèrent.

Il reprit sur le même ton, mais ses paroles, malgré tout, sifflaient :

—Très bien, monsieur. Or, puisque vous jouez à la providence, puisque vous vous adjugez les grands premiers rôles, mettez vous à ma place et supposez un instant que je sois à la vôtre, que feriez-vous ?

—J'ordonnerais de relâcher Berlier, Dumur et Kerkadec, des enfants affolés par cette vie de forçat. Je sourirais de cette révolte en chemises et je punirais tout simplement, le nommé... Mylord.

A cette réponse inattendue, le docteur, imité bientôt par Brun, éclata de rire.

—Sacrebleu, dit-il, le gaillard est un crâne, il a presque raison, et, à votre place, Céol...

—Vive Mylord ! crièrent les hommes, tout d'une voix, sous les tentes.

Ce cri était de trop pour Céol.

—Mettez-lui les fers, ordonna-t-il, et s'il ouvre les lèvres pour prêcher encore, bâillonnez-le.

—Je vous remercie, monsieur l'officier, fit Mylord, avec sa politesse exquise, et vous félicite en même temps, vous avez une bien belle âme.

—Taisez-vous...

—Je ne prononcerai plus un seul mot, dit encore le zéphyr, mais je tords le cou au premier qui porte la main sur moi.

—Bien, j'en référerai au capitaine.

Céol, sachant l'intérêt que portait son chef au zéphyr, n'osa insister ; mais, séance tenante, il expédia deux goumiers au camp de Bi kra.

Aussi vite que possible, le capitaine répondit : "Punissez Mylord de garde de camp jusqu'à nouvel ordre. A la première incartade, renvoyez le-moi avec l'escorte du convoi de subsistance."

Par le même courrier, le grand chef expédia la lettre suivante au zéphyr :

"Pour cette fois encore, je veux bien vous pardonner vos intempérances de langage et votre fierté déplacée, mais j'avise monsieur votre père. A la première faute de quelque gravité, je vous rappelle ici et je demande votre comparution devant un conseil de guerre. car vous compromettez la discipline. J'apprends aussi que vous fréquentez Dumur, dit l'anarcho, et Jordanet... les pires liaisons, enfin, pour un homme de votre nom et de votre rang, c'est... honteux... Je ne trouve pas d'autre expression..."

Mylord, bravement, tendit cette lettre à Jordanet.

—Vois, lui dit-il, on me reproche de te fréquenter.

Jean lut et baissa la tête. Il dut s'avouer que lui, au moins, avait des protections. Et il plaignit le sort du petit Breton et de Dumur. Ces derniers demeurèrent sous les tombeaux, ne recevant qu'un litre d'eau, une soupe sur deux, sans portion de viande. Les camarades, heureusement, leur passaient quelque nourriture.

Mylord, comme les autres, prenait la garde, et, en pareil cas, Aquaviva, qui s'était aperçu de son amitié pour le Breton, le tourmentait davantage.

Un dimanche, la moitié des hommes étaient en corvée pour le bois, et les autres, au camp, nettoyaient leurs armes ; Aquaviva commandait le peloton des punis, Mylord était là, il causait avec Jordanet.

—Hé, là-bas, qu'est-ce que vous fricotez encore, Mylord et Jordanet ? cria Aquaviva.

—Nous travaillions à votre épitaphe, sergent, une épitaphe en vers :

Ci git Aquaviva
Lon, lon laire — et barca !

—Ah ! dame, poursuivit le zéphyr, la rime n'est pas riche. C'est bien le cas de dire : tel homme, telle rime !

Aquaviva ne répondit pas, mais il eut un regard terrible pour Jordanet.

Ce même soir, Mylord trouva le moyen de rencontrer Jordanet.

—Voici du papier et un crayon, lui dit-il, écris à Florentine qu'elle vienne nous attendre en face de Gabas... de suite. Son yacht tirera des bordées d'un bout de la syrte à l'autre, en nous espérant. Nous y serons, si Dieu le veut, avant la fin de février. Saluim emportera ta lettre à Biskra, cette nuit, avec la mienne.

(A suivre.)

UNE CHANCE A COURIR

Tous, hommes et femmes, ont leur chance dans le monde ; tôt ou tard elle arrive. Pour les uns elle vient en dormant ; d'autres l'attendent longtemps. Une chance immédiate de faire fortune vous est offerte par The Canadian Royal Art Union, Ltd., Montréal. Envoyez carte-postale pour plus de détails.

La Jolie Fille de Perth — (Suite)

1^o Tempo. 2
mf
 cre - sen - do. *rit.*
mf

poco rit.

rit. *rall.* *mf* *Alllegro.*

rit. *rall.*

mf *rit.* Silence.

(A suivre.)

rit. *poco rit.*

rall. *p* *a Tempo.*

p

mf

a Tempo.

1

4

LA TIMBALE D'ARGENT

OPERA-BUFFE en 3 Actes de L. VASSEUR

PIANO.

Allegro.

CHANSON DU POSTILLON.

mf *con spirito*

rit.

f *molto*

f *ritardando*

mf *poco rit.*

rit.

f *quasi*

1^o Tempo.

CHANSON DE LA TIMBALE

mf *simplice*

p

mf *simplice*

Andantino.

A PROPOS DE TOUCHES



Mlle Finette.—Ce matin, lorsque le professeur Sibémol a joué du piano, les larmes sont venues aux yeux d'Hélène.
 Mlle Croistout —J'ignorais que ce cher professeur eut un jeu aussi sympathique !
 Mlle Finette.— Oh ! ce n'est pas cela : mais il a cassé deux touches du clavier.

CAUSERIE PARISIENNE

Les escrocs sont doués d'un toupet qui, vraiment, exorbité... Mais, par contre, leurs victimes sont douées d'une ingénuité à laquelle il faut rendre hommage.

Un rentier des environs de Paris vient de se faire voler cinq mille francs, "en douceur", par un vulgaire cambrioleur qui cachait son vague état civil, son nébuleux passé, ainsi que son casier judiciaire, sous le nom de comte de Courtemiche.

Le descendant des croisées de Mazas avait demandé sur la voie publique de la monnaie au rentier ; celui-ci la lui avait donnée et voyant que cet inconnu ne lui *refila*it pas de fausses pièces, ni même de pièces italiennes, il s'écria :

—Décidément, j'ai affaire à un vrai gentilhomme !

Le gentilhomme de Courtemiche — psychologue avisé — put lire cette phrase sur le visage de son interlocuteur.

C'est pourquoi il lui dit :

—Ne bougez pas... attendez-moi là... je reviens dans un instant.

L'escroc court chez le rentier où il trouve le domestique d'icelui auquel il déclare :

—J'ai une lettre pressante à écrire... votre maître m'a dit de venir l'écrire dans son cabinet de travail... surtout ne venez pas me déranger !... Je suis le comte de Courtemiche...

Le serviteur s'incline et obtempère... le cambrioleur s'empresse, avec un instrument *ad hoc*, de faire sauter le coffre-fort... Il le vide... et se retire, salué par le domestique.

Quand le rentier, las d'attendre, revient chez lui, il trouve son coffre-fort dévalisé et commence à avoir des soupçons, gémissant, dans le sein du commissaire de police :

—Qui l'eût cru ?... Un homme si bien !... Un comte !...

Le magistrat a dû lui expliquer, sans doute, qu'il avait affaire à un comte... courant.

Car il court encore ce comte !... on ne l'a pas retrouvé.

C'est comme pour les sept cent mille francs de bijoux qu'un modeste anonyme a volés à la duchesse de Sutherland, dans le filet de son compartiment de chemin de fer où sa bonne les avait déposés.

Il faut convenir que c'est d'une imprudence... rare. Sans vouloir me vanter d'être plus malin que cette pauvre duchesse, je peux dire que je ne laisserai jamais ma bonne déposer mes bijoux les plus précieux dans un wagon, fut-ce sur la banquette, pour marquer ma place !

Le gibier a beau être rare à la campagne, — on n'en trouve qu'aux Halles, — il est encore moins rare que le *notornis mantelli* dont un spécimen vient d'être abattu, par un chasseur, à deux pas d'ici, en Nouvelle-Zélande.

Le *notornis* était tenu pour un fossile, — comme certaines gens de ma connaissance, — lorsqu'on en tua un en 1849... le second périt à la chasse, deux ans plus tard, et fut envoyé au British Muséum comme son prédé-

cesseur... Le troisième mourut de la même façon en 1879 et alla reposer dans le musée de Dresde...

Le quatrième est décédé l'autre jour et on s'occupe de l'empailler...

Qu'en fera-t-on après ?...

Les Anglais veulent l'avoir, naturellement... les Nouveaux-Zélandais veulent le garder...

On espère arranger la chose par voie d'arbitrage...

Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un gibier peu commun et qu'il faudrait être excessivement riche pour manger un notornis truffé... mais peut-être exécrable.

Seulement la chose serait possible, puisque cet oiseau existe encore.

Il n'en allait pas de même, en 1789, lorsqu'un

gouverneur espagnol de l'Amérique du Sud envoya le premier squelette de *megatherium* à Madrid.

Le roi Charles IV donna l'ordre à ce nouveau gouverneur de lui expédier un de ces animaux... vivants !

Malheureusement, l'infortuné fonctionnaire ne put satisfaire l'auguste volonté de son souverain.

Et, au premier mouvement administratif, il fut envoyé en disgrâce, comme de juste...

On vient de publier les statistiques de la criminalité en France. Nous y voyons que l'homicide intentionnel (assassinats, meurtres, parricides et empoisonnement) sont en baisse...

Ne vous réjouissez pas trop !

Le parricide est stationnaire, les empoisonnements ont fléchi, mais l'assassinat est à la hausse. Seulement, on en fait une moyenne !

Les célibataires, d'autre part, assassinent plus facilement que les hommes mariés et veufs.

Mais les hommes mariés tuent plus souvent que les veufs... car ce sont leurs femmes qu'ils font passer de vie à trépas... Ils ont dans la personne de leurs épouses une cible continuelle !...

Tandis que les veufs — ô horreur ! — sont sans cibles ! Cette statistique ne prouve pas grand-chose, je préfère, à tout prendre, celle de ce médecin berlinois qui a observé que les 5.723 décès survenus dans sa clientèle — tous mes compliments, cher confrère ! — avaient eu lieu, sans exception, entre cinq et sept heures du matin.

Qu'est-ce que cela prouve, encore une fois, me direz-vous ?... Rien !... sinon que ce brave docteur est bien matinal !... JULIEN MAURVAC.

CE QU'IL PENSAIT

M. Bontemps, endormi sur un sofa de sa bibliothèque, ronflait comme une baleine. Le petit Tommy, s'approchant de Mme Bontemps, lui dit à mi-voix :

— Dis donc, maman, papa rêve à un chien, et le chien grogne.

SON OPINION

Bob. — Maman, tu sais le 25 cents que tu a donné à Charlie pour aller à l'achat d'un nouveau navire de guerre ?

Maman. — Oui. Eh bien ?

Bob. — En s'en allant à l'école, il a dit que la guerre est une chose abominable et il a acheté des bonbons avec le 25 cents.

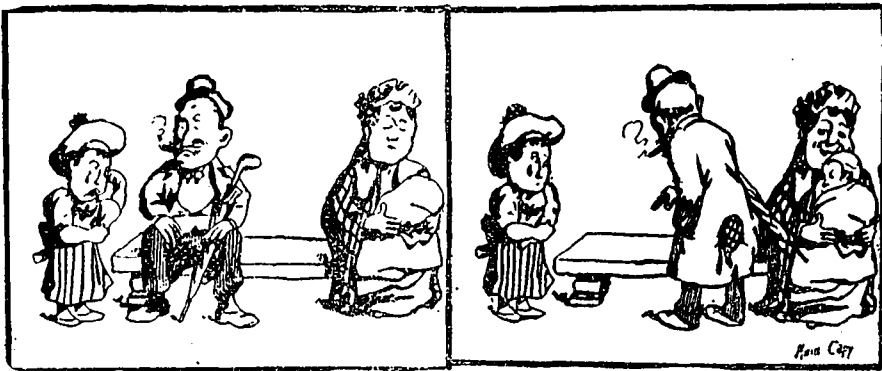
C'EN ÉTAIT UN FORT

Bistrot. — Arrive ! arrive ! mon ami. Tu as quelque chose qui ne va pas, mon vieux. Tu ne manges pas comme d'habitude.

Lafringale (avec un sourire triste). — Je ne peux pas, c'est vrai. J'ai perdu mon appétit.

Bistrot. — Espérons qu'il n'a pas été trouvé par un pauvre homme.

SE TROMPAIT-ELLE ?



I
Le monsieur.—Pourquoi pleurez-tu, ma petite amie ?
La petite.—Hi... hi... hi... Parce que vous vous êtes assis sur ma tarte aux cerises.

II
Le monsieur.—Mais, tu te trompe, ma chère petite ! Tiens, regarde, il n'y a rien !

PETIT ENFANT

La falaise est à pic et donne le vertige ;
Et puis, de tous côtés, la mer. Aucun vestige
D'une existence humaine en ces rocs redoutés.
Seul, dans ce lieu sinistre où le monde s'achève,
Un tout petit enfant est assis sur la grève,
Grain de sable englouti dans deux immensités.

Seul, débile, impuissant, — Mais où donc est sa mère ?
Ces deux éternités tiennent cet éphémère !
S'il voulait que l'enfant à cette heure périt,
Le mont n'a qu'à lâcher une miette de roche ;
Le farouche océan qui pas à pas s'approche
N'a qu'à pousser encore un flot ; — l'enfant sourit.

En effet, la falaise au flanc terrible et sombre
Se penche avec douceur pour lui faire un peu d'ombre
Et l'abriter du vent ; l'océan monstrueux
Lèche timidement les pieds du jeune maître.
Falaise, ta fierté fait bien de se soumettre ;
Océan, tu fais bien d'être respectueux.

Car ce petit enfant, c'est l'homme.

A. VACQUERIE.

LES GIRAFES, MÉNÉLICK ET LA TRIPLE ALLIANCE

Ces mots, qui papillotaient devant mes yeux plongés dans un journal, me firent croire qu'à mon propre insu j'avais dû perpétrer là une de ces facéties dont je ne suis que trop coutumier...

Mais, en seconde lecture, comme on dit au Sénat, je me dus convaincre de la réalité.

Ce n'était point une chronique fantaisiste, mais, au contraire, une information pourvue des plus amples fondements...

Les places des girafes, dans les jardins zoologiques d'Autriche, se trouvent vacantes par suite de décès.

Ce que c'est que de nous !... on est girafe, on a une place du gouvernement, ce qui n'est pas à dédaigner, fût-ce au service de l'Autriche... on reçoit des petits pains... on fait l'objet de l'admiration publique... et une ptisie galopante ou une fièvre typhoïde vous emporte, comme si l'on était de ces minces et frêles humains qu'on voit à ses pieds.

Alas poor Girafa !...

Mais si l'on trouve des titulaires pour toutes les places, depuis celle de garde champêtre jusqu'à celle de premier ministre, il n'en va pas de même en ce qui concerne les situations de girafes...

On a beau avoir des protections, ce n'est pas la peine de se monter le cou !... On ne sera pas promu... Il faut être né Girafe ou il n'y a rien de fait !

En vertu de vieux errements communs à tous les jardins zoologiques, une girafe ne peut être remplacée que par une autre girafe...

Pas de faveur !... pas de népotisme !...

Ici on ne pourrait pas dire :

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite !
La brigade l'a pu faire autant que le mérite !

Donc, quand on veut en avoir, il faut aller chercher dans la région éthiopienne ces braves et sympathiques ruminants que les naturalistes ont décorés du nom de *camelopardallis-Girafa*.

Malheureusement, depuis la guerre contre les mahdistes, la girafe n'a pu être envoyée en Europe... Les amateurs ont dû s'adresser à l'Abyssinie ; or Ménéllick vient de prohiber l'envoi de ces animaux à tout pays européen ayant une alliance politique avec l'Italie...

Et les Autrichiens privés de girafes, sont furieux contre Crispi.

Ça c'est bien fait.

FURET.

Rien ne corrige ceux qui sont habitués à aller au-devant du plaisir. Les petits paysans savent qu'il y a des épines dans les buissons et que ces piquants ensanglantent les doigts. Ça ne les empêche pas d'y fourrer toujours les mains pour y trouver des nids ou des fleurs.—II. BRIOUET.

UN VEINARD

Madame (lisant le journal).—Un pauvre jeune homme de 21 ans, vient d'être condamné à 20 ans de pénitencier.

Monsieur.—En voilà, un veinard !

Madame.—Un veinard ? tu radotes, Athanase !

Monsieur.—Je ne radote pas. Il sera tranquille tout le temps qu'il sera au pénitencier, et quand il sortira, il sera trop vieux pour se marier.

POURQUOI ?

Mlle Poinçon (à son danseur qui vient de mettre les pieds sur ses cors).—Aimez-vous la danse ?

M. Blancbec.—Oh ! beaucoup, mademoiselle.

Mlle Poinçon.—Pourquoi ne l'apprenez-vous pas.

TRÈS SIMPLE

Trompelamort.—Madame, ne pourriez-vous aider un pauvre homme, qui a été pris dans un élévateur d'hôtel, et qui a été forcé de garder la chambre pendant six mois.

Mme Courtendre.—Pauvre homme ! Tenez, voilà un 25 cents. Racontez moi comment vous avez été pris.

Trompelamort (empochant le 25 cts).—Oh ! c'est bien simple, madame. La police courait plus vite que moi.

APRÈS LA LUNE DE MIEL

Elle.—Alfred !

Lui.—Qu'est-ce, ma chérie ?

Elle.—Irons-nous faire un voyage durant les vacances de Noël ?

Lui.—Tu sais bien que je ne peux m'absenter. Si tu veux y aller seule...

Elle (l'interrompant).—Oh ! que tu es bon, Alfred. C'est bien plus que je n'osais espérer.

PINCÉ

M. Critique.—Mes félicitations, mon cher Encreux. J'assistais à votre nouvelle pièce et elle a tenu l'auditoire en gaité du commencement à la fin. La salle se tordait.

Encreux.—Vous êtes bien aimable, mon cher ami, mais permettez-moi de vous informer que ma pièce est une tragédie.

PAUVRE ANIMAL



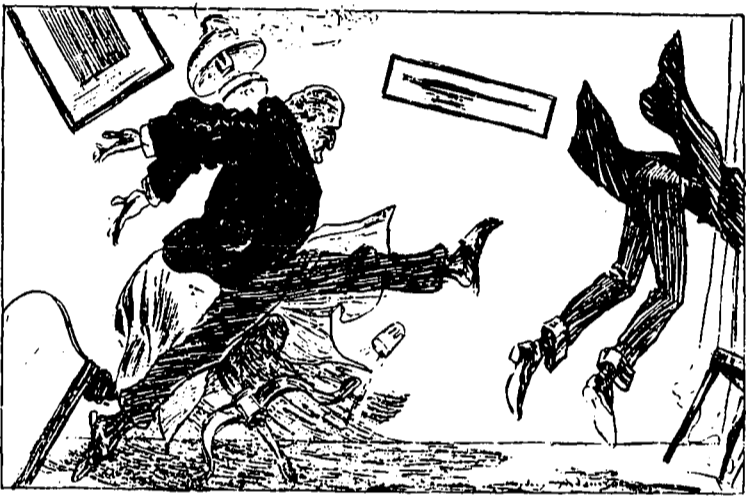
Tommy.—La maîtresse dit qu'un chameau a quatre estomacs.
Johnny (terrifié).—Et s'il mange trop, il doit avoir quatre indigestions, alors !
Oh ! la, la ! la pauvre bête !

COMMENT ÇA A TOURNÉ



I

Le jeune Filard.—Monsieur Dulingot, vous me connaissez depuis six mois et savez ce dont je suis capable. Je viens voir votre aînée depuis ce temps-là. J'ai une bonne position à la Banque de Montréal et n'ai pas de mauvais défauts. Voudriez-vous, alors — c'est-à-dire, si vous avez suffisamment confiance en moi, — me laisser avoir...



II V

...un billet de dix dollars jusqu'à samedi prochain.

Chronique Théâtrale

INSTITUTION CATHOLIQUE DES JEUNES AVEUGLES

LE DINER ANNUEL

C'est pour mercredi prochain, 23 novembre, à huit heures du soir, que les Dames Patronnes de cet admirable Institut convient toutes les âmes philanthropiques et généreuses aux agapes annuelles de la charité due aux pauvres aveugles.

Qui refuserait d'apporter son obole à une institution si éminemment chrétienne et humanitaire, surtout quand s'ajoute à l'agréable délassément d'un banquet, le charme d'un concert d'aveugles ?

Au milieu de tant d'œuvres qui nous sollicitent et nous attirent, en est-il une qui se recommande plus puissamment à nos sympathies que celle qui vient en aide à la cécité, la plus implacable des infirmités dont souffre l'humanité ?

Dans cet Asile de Nazareth, ces enfants, que leur triste infirmité destinait à n'être jamais que des souffre-douleurs et des parias de la société, reçoivent des secours contre la misère et la souffrance corporelle, des encouragements et des conseils pour leur conduite morale et une instruction complète qui les aidera à supporter le fardeau de leur existence et à travailler utilement pour la société.

Mais pour atteindre cet heureux résultat, l'Institut des Jeunes Aveugles, à qui l'Etat n'accorde qu'une subvention insuffisante, s'adresse nécessairement à la commisération du public.

L'exiguité de ses moyens est telle qu'au grand désespoir de ses zélées patronnes et de ses excellentes directrices, beaucoup d'aveugles ne peuvent être secourus dans leur profonde misère.

Aussi répondrons-nous avec empressement à l'invitation et nous porterons à l'Institut de Nazareth l'expression tangible de notre ardente sympathie.

Pour la modique somme d'une piastre — prix de la carte du diner et du concert — participer à une œuvre si belle, c'est vraiment une bonne aubaine dont on se reprocherait de laisser échapper l'occasion.

Son Honneur le Maire Préfontaine a accepté de présider le banquet et le concert du 23 novembre à l'Institut des Jeunes Aveugles de Nazareth, (2009 rue Ste-Catherine,) et l'organisation sera complète.

x

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

LES SOUFFLEURS DE VERRE

Voulez-vous procurer à votre famille une véritable et peu banale distraction ? Allez voir les souffleurs de verre Libby, au n° 118 de la rue Saint-Laurent, où ils opèrent tous les après-midi et soirs, à la plus complète satisfaction des visiteurs.

C'est à l'Exposition de Chicago que la famille Libby donna ses premières séances de soufflage de verre en public et, depuis, elle a parcouru tous les États-Unis et le Canada, fabriquant, en quelques minutes, devant les visiteurs, les plus gracieuses choses qu'il se puisse imaginer : Des globes renfermant des figurines, de gracieux petits navires, des cerfs, des cygnes, des bibelots en tous genres.

Vous verrez également, dans cette exhibition absolument hors ligne, une quantité d'objets qu'on ne pourrait s'imaginer pouvoir être fabriqués en verre. Des galons et des tresses ; des tissus de soie et verre ; un chapeau de dame, fort élégant, ma foi, et dont la forme, les rubans, les fleurs, etc., sont en verre ; une robe, valant \$1,500, entièrement tissée en verre. Devant le public est fabriqué le fil de verre, d'une extrême ténacité, servant au tissage de ces merveilles et chaque visiteur en reçoit, comme souvenir, un échantillon, ainsi qu'un des gracieux objets fabriqués devant ses yeux.

Ne manquez pas un spectacle aussi instructif qu'intéressant et que les dames et les enfants aillent voir les souffleurs de verre l'après-midi, afin d'éviter la foule du soir.

Ce spectacle unique ne coûte que 10 cents, et la famille Libby n'est à Montréal que pour quelques jours.

x

LES SOIRÉES DE FAMILLE

AU MONUMENT NATIONAL

L'élite de la société Montréalaise s'était donné rendez-vous au Monument National, dimanche soir dernier, pour assister à la deuxième représentation de la charmante comédie "Le testament de César Credit". Nos jeunes artistes se sont surpassés et méritent les plus chaudes félicitations. Chacun des acteurs a rendu son rôle avec un brio et un naturel parfait. Mentionnons spécialement MM. Elzéar Roy, Jean Charbonneau, Raoul Barré et Emmanuel Barque, Mme et Mlle Chapdelaine.

Dimanche prochain on donnera "Le Voyage de M. Perrichon", de Labiche, qui a remporté un si brillant succès au Gesù, mardi dernier. Espérons que le public Montréalais appréciera les efforts de nos jeunes et vaillants artistes, et ne manquera pas d'aller les applaudir au Monument National, dimanche prochain.

x

HER MAJESTYS THEATRE

"THE HIGHWAYMAN"

La compagnie d'Opéra du Théâtre Broadway a commencé une semaine d'engagement au théâtre de Sa Majesté, lundi soir, dans l'opéra comique "The Highwayman".

C'est la seconde visite de la compagnie et de l'opéra ici et, évidemment, l'impression agréable de la première n'a pas été oubliée. C'est ce que lundi a prouvé par la grande affluence de public à notre théâtre favori.

Cette compagnie a son quartier général au Broadway Theatre de New York et compte comme la première compagnie d'opéra-comique du continent.

Parmi les acteurs ayant contribué au succès de "The Highwayman", citons Mlles Camille d'Arville, prima donna soprano Hollandaise, d'un jeu exquis, d'une voix splendide et d'une beauté remarquable; Maud Williams et Nellie Braggans, MM. Joseph O'Mara, George O'Donnell, R. ginald Roberts et Jérôme Sykes. Ces principaux interprètes de la pièce sont soutenus par un excellent ensemble de rôles secondaires et de chœurs très bien dressés et constituent l'attrait exceptionnel de l'opéra comique qui nous est présenté.

Matinée spéciale samedi.

PALLADIO.



JEROME SYKES

Dans le rôle de "Fanny Quiller"

La science sert surtout à nous faire mesurer l'étendue de notre ignorance. — LAMENNAIS

MODES PARISIENNES



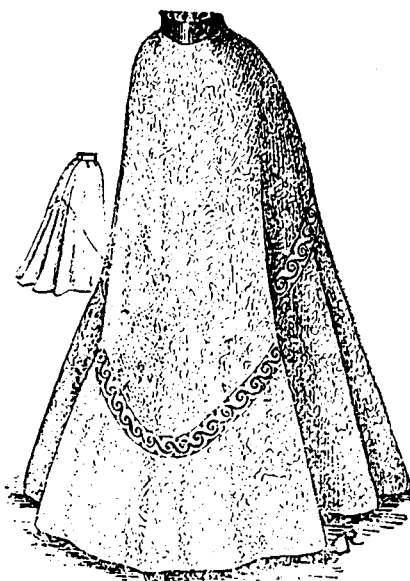
VÊTEMENT CIRCÉ en drap noir, doublé de soie chargée. De forme ample, à devant relevé avec volant soie par le bas. Garniture de jais noir formant dessins sur le devant, au tour et au col. Col en fourrure rapporté, très fourni au cou et tombant sur le devant jusqu'au bas. Manchon en fourrure semblable à celle du col. Matériaux : 3 verges $\frac{1}{2}$ de drap en 1 verge $\frac{1}{4}$ de largeur, 6 verges $\frac{3}{4}$ soie.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 203.—Robe d'intérieur



No 403.—Robe circulaire

No 203.—Cette jolie robe d'intérieur est en challie vert, garnie de dentelles et d'entre-deux. Elle est très ajustée par le nombre habituel de coutures et doubles pinces. Le dos et le devant ont un pli Watteau, lequel donne un si gracieux effet à toutes ces sortes de robes ; à partir de la taille, les coutures s'élargissent afin de donner de l'ampleur nécessaire à la jupe, laquelle est garnie, au bas, d'une ruche en dentelle surmontée d'un entre-deux. L'empiècement est en entre-deux et le col, droit, possède un froncé ; sous l'empiècement, ressort une berthe pliée inégalement. Les manches mousquetaire sont froncées sur une doublure à deux coutures dont on peut également se dispenser en employant des étoffes légères et transparentes. La robe se ferme invisiblement sur le devant. De jolies robes peuvent être faites en laine, soie ou indienne et garnies comme notre modèle, d'après le goût de chacun.

Il faut 10 verges en 44 pouces pour une personne de grandeur moyenne. No 203 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 403.—Cette jupe si élégante et si gracieuse, formant volant, est maintenant à la mode ; le devant formant tablier et volant remonte à plus de la moitié à la ceinture derrière ; le tour de cette jupe, en bas, est à peu près de 4 verges ; l'ampleur est arrangée derrière par des plis, un de chaque côté de la fermeture. La jupe est faite en taffetas soie et, pour dissimuler l'endroit du volant, on garnit d'un galon ou toute garniture à son goût.

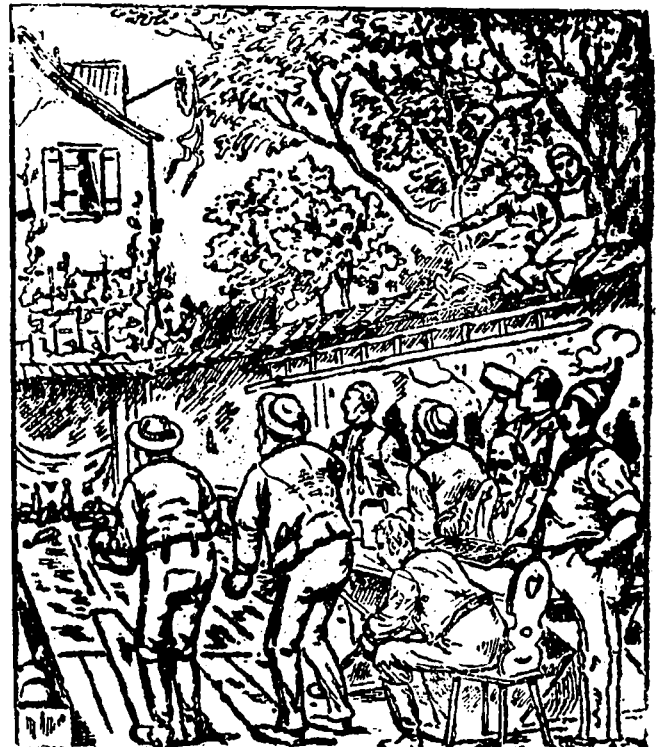
5 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une dame de grandeur moyenne.

No 403 est coupé dans les grandeurs de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

DEVINETTE



—Apercevez-vous ce gamin qui fait un pied de nez aux joueurs de quilles ?

MAUVAIS CONSEILLER

Le juge (sévèrement).—Prisonnier, qu'est ce qui a pu vous pousser à agir ainsi ?

Pat (arrêté pour avoir volé un quartier de bœuf).—On me l'a conseillé, Votre Honneur.

Le juge.—Où vous l'a conseillé ? Et qui pouvait vous donner d'aussi mauvais conseils ?

Pat.—Mon médecin, Votre Honneur. Il m'a dit de prendre autant de bœuf que je pourrais.

UN PARENT ÉLOIGNÉ

Jean.—J'ai appris que vous avez perdu un parent ? Est-ce un parent proche ou éloigné ?

Baptiste.—Oh, très éloigné ! il demeurait à 140 milles d'ici.

ELLE A ENFIN RÉUSSI

Mme Finesième.—Vous connaissez madame Bilboquet ?

Mme Brindesfil.—Oui, sans doute !

Mme Finesième.—Vous savez qu'elle n'a jamais pu réussir à faire danser son mari ?

Mme Brindesfil.—Oui.

Mme Finesième.—Bien, hier soir, elle a réussi enfin.

Mme Brindesfil.—Oui ? et comment donc ?

Mme Finesième.—Elle s'est achetée un nouveau chapeau, et l'a fait porter à la maison contre remboursement.

\$11 pour \$10

Un bon placement. Comment? Vous pouvez perdre les \$10, mais vous pouvez aussi (et vous avez une bonne chance même) gagner un prix estimé à

\$10,000 pour \$1

avec un des 11 billets de \$1 que vous pouvez obtenir en nous envoyant \$10. Pour plus de détails, et connaître le mode d'opération, envoyez seulement une carte-poste d'un centin, avec votre adresse.

The Canadian Royal Art Union, Limited,
238 et 240 Rue St-Jacques,
Montreal.

Prochain Tirage,

Mercredi, 30 Novembre '08

TRIO DE PROVERBES

Il faut aimer pour être aimé.

x

La colère se passe en disant l'alphabet.

x

Au besoin on connaît l'ami.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

La saison n'est pas encore finie où l'on est exposé aux piqûres de guêpes; ces piqûres ne sont pas seulement douloureuses, fort douloureuses même, elles sont parfois redoutables, quand elles se produisent par exemple sur la langue. On a vu des gens atteints ainsi, parce qu'ils avaient commis l'imprudence de mordre dans un fruit sans l'ouvrir au préalable. Nous recommandons un remède fort simple, susceptible de rendre les plus grands services contre ces piqûres: c'est le sel marin. On l'administre à l'intérieur aussitôt que possible, on l'emploie également en gargarisme avec du vinaigre, et enfin en frictions locales. On avouera que la méthode est bien facile!

Bl. DE S.

On parle de la nouvelle éruption du Vésuve.

—Laissez donc, dit un boulevardier, le Vésuve, c'est un fumiste!

Mme LEOCADIE EMOND

Pendant quatorze ans a Souffert du Beau Mal. — Trois Médecins impuissants à la Guérir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont Parfaitement Guérit. — Elle fait tout son ouvrage seule et est heureuse

C'est une grande imprudence que les femmes font de prendre un remède pour guérir les effets, au lieu de prendre le vrai remède pour se débarrasser de la cause de leurs maladies. — Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul et unique remède au monde qui guérit toutes ces cruelles maladies qui affligent un si grand nombre de femmes, en détruisant le germe de la maladie. C'est une extrême folie de négliger ces indispositions insignifiantes au début, les maux, les douleurs et le sentiment de fatigue qu'elles considèrent comme de simples bagatelles — mais ces petites indispositions de la vie, si elles ne sont pas soignées en temps, deviennent fréquemment de graves désordres et des maladies mortelles. Lisez le témoignage suivant: "Depuis 14 ans, j'ai souffert le martyre, d'une maladie de matrice. Pendant ces deux dernières années surtout, le mal était tellement aggravé que je ne savais plus quoi faire. Je ne pouvais dormir, et les douleurs dans les côtés, le dos et le cœur étaient si fortes que je ne pouvais rester couchée. J'avais aussi les jambes toutes couvertes de plaies. Trois médecins me soignèrent mais sans succès. Un jour, je vis une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes, je résolus de les essayer. Le succès a dépassé mes espérances, car aujourd'hui, je suis guérie. Je suis si contente que je vous envoie mon portrait en même temps que mon témoignage pour être publié, et puissent toutes les femmes malades suivre mon exemple." Madame L. Emond, Kelly, P. O. Box 21, Lake Indiana, Co.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les



MME LEOCADIE EMOND

côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

RAPPELEZ-VOUS que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au DÉPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306 MONTREAL, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les dames qui désirent voir nos

médecins personnellement sont invitées à venir au No 271 rue St-Denis, Montréal. Avis, consultations et examens gratuits.

EN GARDE contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 250 la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. **REFUSEZ-LES.** Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges — jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis — pas de douane à payer. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

En consultation.
—Docteur, les premiers froids m'ont occasionné un affreux rhume de cerveau. Qu'est-ce que vous me conseillez de prendre?
—Prenez... oui, c'est cela... Prenez deux mouchoirs au lieu d'un.
* * *
Lu dans une petite feuille du Midi, racontant les dégâts causés par le dernier orage:
"La foudre a tué plusieurs animaux et un âne."
Ce que les ânes vont se gober!

Villiers de l'Isle Adam, de passage un jour à Marseille, adressait, à un grand journal du matin de Paris, le télégramme suivant:
"Veuillez annoncer la mort, à Marseille, du modeste et savant ingénieur Flaquette, l'inventeur de la roue qui porte son nom."
On pourrait, en feuilletant la collection du journal en question, retrouver l'étonnante dépêche. Car elle y fut insérée.
* * *

Offres et demandes d'emploi:
"On demande des ouvrières en imitation de baleine."
Pauvres filles!

SOYEZ SUR VOS GARDES

Contre les affections des voies respiratoires, il n'est pas de remède aussi précieux que le **Baume Rhumal**. 35c partout. 141

Faussez dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Doulors faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chos

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Vieilles guerres:
Le maréchal X... venait d'avoir sa jambe emportée par un boulet. Pendant qu'on le pansait, son domestique fondait en larmes.
—Veux-tu te taire, imbécile, lui dit le maréchal; tu as toutes les chances de la journée: tu n'auras plus qu'une botte à cirer!...

* * *
On demandait à un jeune auteur dramatique, qui avait présenté une pièce à l'Odéon, si cette pièce avait été reçue.
—Oui, répondit-il, comme un chien.

* * *
En correctionnelle:
Le président.—Vous êtes un ancien repris de justice.
Le prévenu.—Pardon, mon président, je n'avais pas encore été pris.
Le président (sévère).—On ne badine pas avec la cour...
L'autre (gouailleur).—Oh! oh!...du Musset.

BUY
Coleman's Salt
THE BEST
Chaque paquet est garanti.
Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.
A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BOVRIL
UN THÉ DE BŒUF
préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.
BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.
Demandez-le
A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'à des lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Jeanne Lina.—Vous êtes très coquette et pourtant fonctionnaire aimante et même constante. Votre caractère est un peu irrégulier et parfois maussade.

Mirabeau.—A l'instar du grand tribun, vous êtes tout feu, tout flamme quand il s'agit de défendre vos droits, mais vous êtes un peu trop démonstratif et enclin à l'exagération.

Veillot.—Sens littéraire et artistique, amour de la musique, du théâtre, de la politique et un peu aussi des femmes.

Un Canadien.—Franchise, probité, générosité et bienveillance. Assez grande habileté commerciale et persévérance.

A. D. Deconroy.—Nature très impressionnable et un peu romantique, courage moral peu apparent et mélancolie.

Régnatub.—Sensualité, égoïsme, présomption. Manque d'ordre et d'économie. Amour du sport et de plaisirs bruyants.

Un v. u. l.—Nature franche et ouverte, activité, gentillesse, bonté d'âme. Peu de pénétration et de calcul.

Hercule.—Caractère ferme et dominateur, réserve, froideur, discrétion. Vous êtes peu prodigue d'affection, mais vous aimez bien ceux que vous aimez.

Risette.—Votre nature est enthousiasme, excitable et passionnée. Vous êtes très susceptible de vous laisser influencer et l'affection est l'absolue maîtresse de votre volonté.

Diana.—Caractère irrégulier, tantôt aimable, tantôt maussade. Imagination vive et jugement un peu erroné franchise, générosité et loyauté.

Sacréte.—Affectation, dissimulation et manque d'initiative, esprit observateur, nature peu communicative.

Lucille.—Tempérament assez heureux, s'accorde de tout, prend les choses plutôt par leur bon côté. Économie et activité. Amour de l'étude et de la musique.

Chrono.—Caractère indépendant, original et brave jusqu'à la témérité. Opiniâtre et énergique. Totallement dépourvu de sensibilité.

André de tous.—Votre nature est excessive en tout. Vous ressentiez très fortement la moindre joie comme la moindre contrariété, mais vous conservez peu les impressions reçues.

Incrédule.—Firme et stoïque nature. Esprit profondément observateur et impartial, pèse tout, analyse tout mêmes ses propres sentiments. Sens musical et artistique.

Thelma.—Caractère indécis et tendre, facilement contrôlable. Amour de la toilette, des compliments et du flirt.

Inquiète.—Dissimulation, réflexion et activité, grande puissance d'intuition, courage et sens pratique.

Dolmar.—Nature peu expansive et défiante, constance inébranlable dans l'affection, lenteur et sûreté d'application.

Adama.—Votre écriture montre de la timidité, de la réserve et un cœur très aimant et sympathique. Vous êtes d'un tempérament flegmatique, froid et observateur. Vous devez être un analyste très subtil.

Joséphine.—Grand talent musical, sens poétique, nature rêveuse, mélancolique, peu expansive, très aimante pourtant.

Graciosa.—Nature superficielle, orgueilleuse et prodigue. Instincts dominateurs et volonté énergique, absence de sensibilité.

Muguette.—Rectitude de jugement, courage physique et moral, grand pouvoir de persuasion. Sens littéraire assez développé.

Tilusse A.—Nature délicate et concentrée, susceptible de beaucoup d'affection pourtant Manque de sincérité.

Sweet Antoinette.—Nature poétique, un peu portée à l'exagération de ses propres sentiments, affection, générosité, sympathie.

Cable sous marin.—Manque d'ordre, paresse et apathie. Amour de la littérature, des arts et de la rêverie.

Irène L.—Affabilité, enjouement et franchise. Vous êtes légèrement portée à exagérer vos propres mérites qui sont très réels cependant.

Fanchette.—Amour de l'argent, activité, persévérance et énergie. Caractère peu démonstratif et peu affectueux.

Lina.—Naïveté, confiance et manque de prudence, compréhension lente et nature facilement contrôlable.

Papillon Rose.—Vous êtes excessivement impressionnable et nerveuse, un rien peut vous affliger outre mesure, comme un rien peut vous consoler.

Nini M. E.—Nature nerveuse et excitable, manque de contrôle sur sa propre volonté. Sensibilité, exaltation et manque de courage.

Lamencie.—Fermété, froideur, égoïsme. Jugement assez éclairé, mais d'une excessive sévérité. Manque absolu de sensibilité.

Nina.—Vous êtes quelque peu égoïste, volontaire et opiniâtre; par contre vous avez de l'économie, de l'activité, de l'ordre et un grand sens pratique.

Pacifique.—Sensibilité, générosité, coquetterie, manque d'ordre et de persévérance, inconstance en amour et prédisposition à la vie claustrale.

Malchanceux.—Caractère irrégulier et peu énergique. Cède à toute influence par timidité ou par apathie.

Alma.—Indépendance de caractère poussée jusqu'à l'extrême limite. Originalité, ambition, courage, franchise et scepticisme. Allez-vous revenir de vos préventions contre la graphologie?

Rocamboles.—Vous êtes distrait, rêveur et quelque peu brusque dans vos manières; vous avez assez de franchise mais peu de discernement.

Florien.—Nature primesautière, audacieuse et indépendante. Aime le danger pour lui-même et pour le plaisir de le braver.

Washington.—Témérité, courage, ambition, énergie. Imagination très vive, sens artistique, goût pour les aventures extraordinaires.

Violet.—Bonhomie, affabilité, franchise et constante bonne humeur. Manque de persévérance. Courage ordinaire.

Courtriste.—Esprit peu équilibré, manque de prudence, d'économie et de fermeté. Imagination ardente et romantique.

Royaliste.—Nature passionnée, véhémence et très impressionnable. Générosité, constance et persévérance.

Lydie.—Amour de l'or, du travail, du silence et de la retraite. Nature concentrée, froide et peu impressionnable.

GANTS ET MITAINES D'HIVER

Doublés et ... non Doublés

Gants d'Hommes, doublure de laine très chaude, bon marché 75 cts

UN GROS LOT D'ÉCHANTILLONS doubles et non doublés, à

... Très Bon Marché

Occasion d'acheter à la moitié de la valeur et plus facile à donner. Vous êtes prudente, réservée et froide, vous aimez les livres, la musique et la rêverie.
Tous genres de gants réparés et nouvelle doublure remplacée à peu de frais.

DONNEE GRATIS—poudre à gants

... avec chaque paire de gants de kid pour dames. Cette poudre assèche les mains, empêche les gants de se déchirer et les mains de transpirer. En l'employant, les gants dureront le double du temps.

J. B. A. LANCIOT, Manufacturier de Gants,

Tous genres de Gants de Kid réparés à peu de frais.

152 RUE ST-LAURENT.

PRE-SERVEZ VOUS VOTRE ENFANT, VOTRE MARI, VOTRE FRERE, VOS PARENTS
Le Purificateur Tonique du Sang
du Dr LUSSIER, préparation au vin de Sherry. Pour les Convalescents, les maladies dues à l'impureté du Sang, dérangement des organes internes, etc. Demandez nos circulaires et certificats.
Bureau de Montréal: 41 Banque du Peuple. La Cie Médicale de Valleyfield.

Sweet Sixteen.—Si vous aviez écrit avec plume et encre, l'appréciation serait meilleure et plus facile à donner. Vous êtes prudente, réservée et froide, vous aimez les livres, la musique et la rêverie.

A Sténographe M.—Ambition, énergie, courage: trois précieuses qualités qui sont malheureusement combattues par une déplorable indécision.

Roi des Bois.—Sens littéraire, caractère entreprenant, imagination romantique, enthousiasme, sensibilité, douceur.

Blouette.—Vous écrivez un bien joli lettré, je vous en félicite. Votre nature est sensible et aimante, un peu frivole cependant. Vous êtes peu persévérante mais assez énergique.

Pensée.—Vous êtes superficielle, légère et peu constante. En revanche votre écriture dénote de la générosité, du courage, et de l'économie.

Mlle Fracas.—Caractère pacifique et modéré, jugement droit et réservé, grand pouvoir de concentration. Sensibilité peu apparente.

Pierrette.—Économie domestique, amour du travail, de l'étude et du confort. Vous êtes flatteuse et vous aimez qu'on vous flatte.

Clara Z.—Nature délicate et sensitive, ressent très fortement les moindres impressions et peut passer sans transition de la gaieté à la mélancolie.

René.—Vous êtes doué d'un caractère bizarre, tantôt volontaire et emporté, tantôt doux et paisible. Vous êtes énergique et brave jusqu'à la témérité.

Graciosa.—Vous possédez un esprit assez bien équilibré, l'intelligence mercantile, de l'activité, de l'économie et de l'ordre.

Caro.—Tempérament vif, passionné, vous aimez très sincèrement, mais vous êtes peu constante dans vos affections.

Micrielle.—A-je bien compris votre pseudonyme? Vous êtes despotique, volontaire et possédez au suprême degré l'esprit de contradiction.

Joinatouille am.—A-je bien compris votre pseudonyme? J'en doute. Votre nature est calme, vous êtes patient, laborieux et peu prodigue, même d'affection.

Petite Cigale.—Coquetterie, habileté aux travaux manuels, goût délicat et sûr. Amour des compliments, de la toilette et de la musique.

Belle comme l'Aurore.—Caractère peu sérieux, nature superficielle et capricieuse. Économie domestique, amour de l'ordre et du travail. Manque de persévérance.

Gus.—Nature tendre et sensible, passionnée et romantique. Susceptible d'aimer beaucoup mais peu constamment.

Adel.—Générosité, courage, esprit d'ordre, manque de fermeté, de discrétion et d'empire sur sa propre volonté, timidité.

Rosette.—Nature fine, intelligence cultivée, goûts délicats et artistiques, fierté, courage, ambition et énergie. Sensibilité ordinaire.

Heureuse.—Tempérament calme et pacifique, esprit observateur mais peu discret. Bonté, générosité et sympathie.

La Terreur.—Très grande indépendance de caractère, franchise, affabilité, loyauté envers les amis, mais implacable cruauté pour les ennemis. Talent musical.

After the Ball.—Froid, réserve, prudence et discrétion. Excessive révérité de jugement tant pour soi-même que pour autrui.

Marguerite de Savoie.—Vous êtes affectueux, sensible et sympathique, très constante en amour et en amitié. Goût pour la musique.

Une pensée.—Sens littéraire très développé, caractère ardent, passionné et quelque peu mélancolique. Aptitudes musicales.

Romaner.—Intelligence mercantile, ambition, audace et persévérance. Vous ferez sûrement votre chemin dans la vie.

Rocamboles.—Paresse, indolence, manque d'ordre et d'économie. Nature superficielle. Cœur tendre et assez généreux.

D. Champs.—Vous êtes original, ambitieux, courageux et pas timide du tout, au contraire, Vous êtes loyal, affable, mais peu tempérament, hélas! je le crains.

Orpha.—Votre caractère est véhément, emporté et opiniâtre. Vous aimez la contradiction et pourtant vous ne la souffrez pas. Nature très bizarre.

Ruth.—Compréhension lente, paresse, coquetterie et curiosité. Probité, franchise et prudence, peu de goût pour les jouissances intellectuelles.

Mlle M. L. D., Montréal.—Nature très passionnée, mais excessivement inconstante, imagination romantique et exaltée. Peu de discrétion.

Jeanne Tudors.—Manque d'initiative, de fermeté et de résolution, nature facilement contrôlable et timide. Sensibilité, constance et franchise.

Muguette Rose.—Caractère enjoué, affectueux ouvert. Amour des fleurs, de la musique, de la vie et de l'amour. Restez toujours ainsi, petite.

Esthétique.—Vous êtes d'une nature un peu nerveuse et excitable, très tendre, cependant très excitable et un peu rêveuse. Vous aimez la musique, les fleurs et les livres, n'est-ce pas?

(A Suivre.)

PAS DE RISQUE

En employant le **Baum. Rhumal**, vous réussirez à guérir votre toux, votre rhume, et vous ne risquez pas que cela dégénère en inflammation de poumons. 145

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOVELS, 520 Powers' Block, Rochester, N. Y.

COUPON—PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 26

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'AASROUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DR NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Rien Qui Puisse les Egaler . . .

Ils calment et tranquillisent le système nerveux, soulagent la fatigue mentale et physique et font oublier aux gens leurs soucis et inquiétudes. Les bains Turcs-Russes aux Bains Laurentiens.

Bains durant le jour, - 75c.
Le soir, jusqu'à 10 heures, 50c.

QU'ILS SOIENT LA NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Poudre Dentifrice au Quinquina De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centins la boîte

Dépot à la pharmacie St-Denis, coin Craig et Bouscour.

FAITES USAGE DE LA **GOMME DU D^r ADAM** POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

Propos électoraux.

Dans le *Forain d'hier*, la dame d'un député non validé s'écrie, en lisant la gazette:

—Oh! deux villages viennent de brûler dans ta circonscription!

L'homme, couché sur sa chaise longue:

—Tu m'as fait une peur? Je me suis cru invalidé.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

LE KOOTENAY CURE

Prévient et Guérit le Rhumatisme

Nous laissons à nos amis le soin de dire le reste

D'après cette recommandation, un malheureux rhumatisant, attaché sur son lit de souffrance, trouve le soulagement et la santé dans le "Kootenay Cure."

Sackville, N. S., Aout 26, 1896.

S. S. Ryckman Medicine Co., Hamilton, Ont.

Messieurs: Pendant près d'un an, j'ai beaucoup souffert d'un rhumatisme, et j'étais dans une telle condition que je n'ai pu quitter mon lit pendant plusieurs mois. J'ai entendu parler de votre "Kootenay Cure" par l'un de mes amis qui l'avait employé avec succès contre le rhumatisme, et je me décidai à l'essayer. Jusqu'à présent, j'en ai pris cinq bouteilles, et comme conséquence j'ai recouvré la santé et puis vaquer à mes affaires. Je me porte comme un homme nouveau et je n'hésite pas un seul instant à recommander la médecine "Ryckman's Kootenay Cure" à tous ceux qui souffrent de rhumatisme.

GEO. F. WALLACE,

Prop. du Brunswick House.

En vente chez P. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Ventes extraordinaires

POURQUOI?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme Frank Murphy, Propriétaires et gérants.

Semaine commençant le lundi 21 Novembre

Avec Matinée Samedi

L'Opéra à grand succès de . . .

DEKOVEN & SMITH

THE HIGHWAYMAN

Avec une Compagnie d'Étoiles.

Sièges en vente au Magasin de Musique du Canadian Foreign Music, 213 rue St-Jacques; au bureau du Star, succursalle de la rue Ste Catherine; à l'Hotel Windsor et au Théâtre.

Prix, 25c à \$1.50.

A la fin d'un dîner de chasse, on cause au château exploits cynégétiques. Et la jeune comtesse de Boishuppé vante l'adresse de son mari, myope comme une taupe.

Un silence gêné ayant accueilli ces paroles, la comtesse prend à témoin un de ses voisins.

—Ma foi, madame, répond celui-ci, on ne saurait le nier, le comte tire divinement. Mais Dieu, vous le savez, est très miséricordieux pour les petits oiseaux.

Le chirurgien.—Je dois vous prévenir, ma brave femme, qu'il va me falloir couper la jambe à votre mari.

La femme.—Ah! Dieu, miséricorde! Que voulez-vous que je fasse de son autre botte?

EN DERNIER RESSORT

Quand tous les remèdes ont été essayés sans résultats contre la bronchite, le *Baume Rhumal* produit une guérison en détruisant le germe du mal.

116

J-A-DUMAS

Photographe

112 Rue Vitré
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an
Hors Montréal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 156



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle S. Bruley, Mlle A. Primeau, C. Bailly, F. Wilkins (Montréal), A. Lapierre (Oswego, N.Y.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.), U. Asselin (Worcester, Mass.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: C. Bailly, 75 Aylmer, F. Wilkins, 31 St-Chs. Borromée (Montréal), U. Asselin (Worcester, Mass.), A. Lapierre (Oswego, N.Y.),

J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

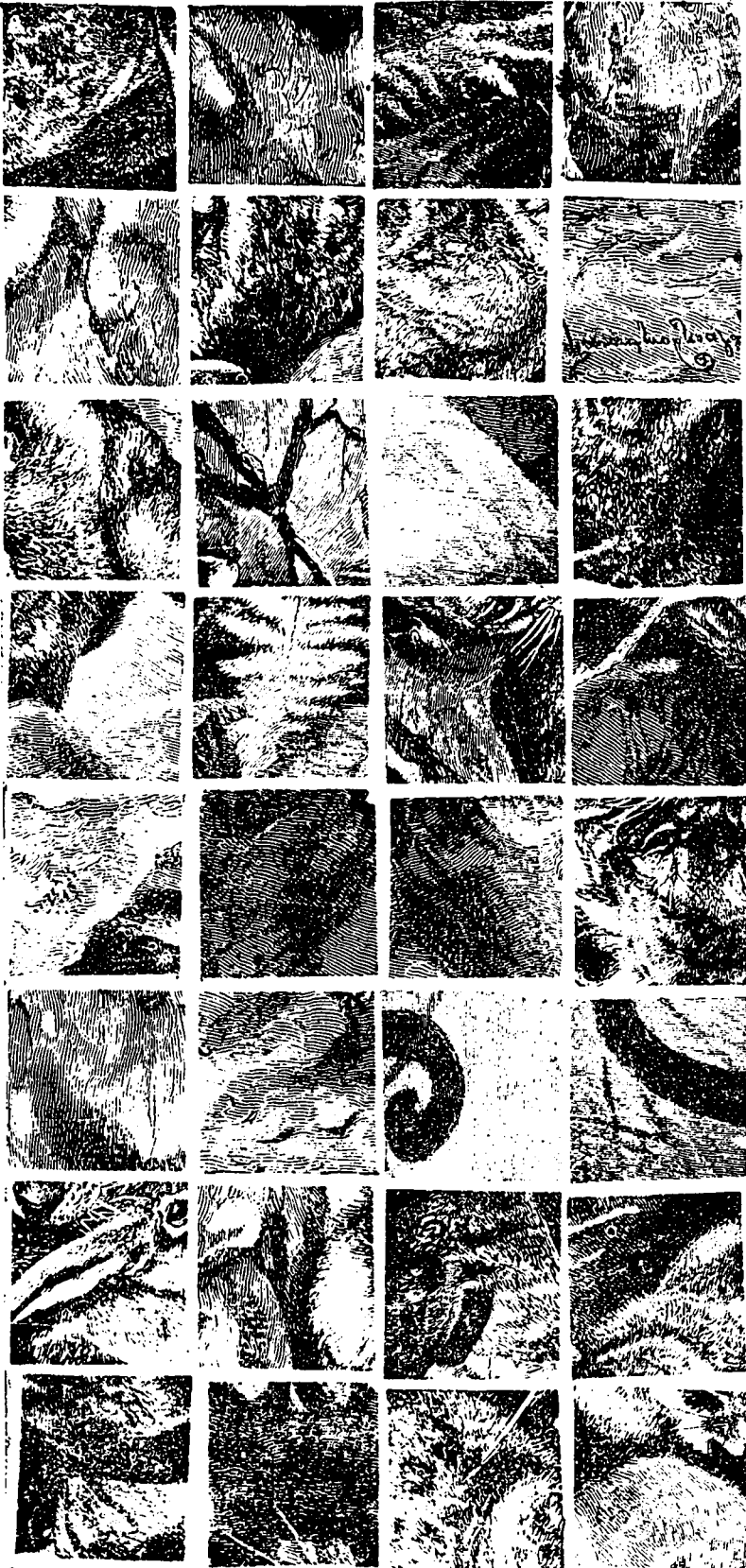
HORACE PEPIN
Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

Bon pour cent ans : Bonne de maison de pension. — HUMORISTE.

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Heures de Bureau : 9 A. M. à 6 P. M.
 1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Au casino.
 —Qu'a donc ce cher X...? Se serait-il blessé qu'il a le bras emmaillotté de la sorte?
 —Il a eu la main prise dans un coffre-fort...

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 158



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, l'ÉCUMÈNE ROYALE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 29 novembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

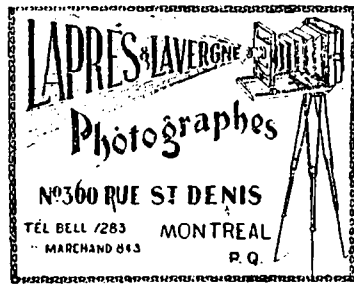
VIN
St Leon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

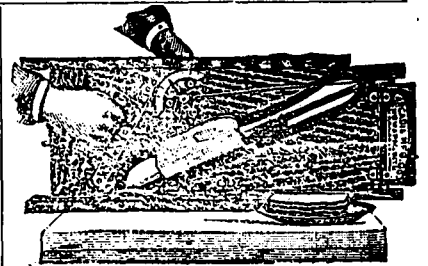
LAPORTE, MARTIN & CIE

Sous Agents pour le Canada.



Presque pour Rien!
 EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
 411 Rue Craig
 VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) . . . 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main . 20 cts
- Huitres frites, la doz. . . . 30 cts
- Chops 25 cts



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
 6 Rue St-Laurent

LES
CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

On demandait à un vieil artiste de province s'il était vrai qu'en province le public avait l'habitude de jeter à la tête des artistes des pommes, des oranges, des cervelas...
 —...Et quelquefois, répondit le comédien, il m'est arrivé de "dévorer ces affronts en silence".



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.